



LES VIEUX ARABES

(L'ART ET L'AME)

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE DENTU

L'Élite, roman épique moderne, in-18.
Tripoli d'Occident et Tunis, in-18.
Notre fille de France, in-18 (*ouvrage couronné par l'Académie française*).

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

Nouvelles similitudes françaises-arabes, in-18.
Le Transsaharien transatlantique, in-8°.

Au pays de la bourrée.
Le Monstre et le Prophète, in-8° (tiré à 163 ex.).
La Cime (Séries I et II) (*épuisées*).

En préparation :

A la recherche du Dieu.

Il a été tiré de ce livre :

5 *exemplaires sur papier du Japon, de la Manufacture Impériale* (*Insetsu-Kioku*) (*numérotés de* 1 *à* 5), *et* 3 *exemplaires sur papier vergé de luxe* (*Rives*) (*numérotés de* 6 *à* 8).

En outre 117 *exemplaires* (*numérotés de* 9 *à* 125) *ont, comme ceux du tirage à part, trois états de la couverture en couleur et un frontispice arabe spécial.*

ANGERS, IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.



LES VIEUX ARABES

(L'ART ET L'ÂME)

PAR

PAUL RADIOT



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1901



LES SENTIMENTS ET L'ART

AVANT L'ISLAM

I

Si l'on cherchait à remplir par des œuvres arabes la plupart des compartiments préparés par nous en vue de classifier les Beaux-Arts, les plus importants resteraient vides. La peinture, la sculpture, la littérature dramatique y manqueraient ; la musique même, dont les productions excessivement nombreuses, mais jamais notées, ont tout à fait disparu. En revanche, plusieurs genres d'œuvres, parvenus à la perfection chez les Arabes, et qui furent pour eux volonté d'*art* formelle, ne trouveraient pas à se ranger dans nos catégories classiques, parce que, n'ayant pas le sens de tels sujets, nous n'avons pas songé à les y inclure, ou que l'émotion, essayée sur eux, ne dura point : tel est le Bel-Art du *Cheval* dans ses rapports avec le Chevalier. Et il se rattache à cet autre, qui est comme sa philosophie et son histoire, le Bel-Art des *Généalogies*, des alliances de races apprises et récitées par cœur, quand les types les plus accentués, animaux ou humains, de corps ou d'âmes, en sont sortis.

Enfin il faudrait, je crois, faire place en nos séries à une œuvre unique et d'aspect étrange, dont la ma-

tière fut exclusivement arabe, je veux dire le modelage subit, en pleine chair, de tout un peuple, de sa tête à son cœur, de son passé traditionnel à son avenir, par les mains d'un homme que l'on n'ose point classer parmi les artistes, tant il est impossible de lui trouver un égal au milieu d'eux tous, et qui pourtant, si on le mêle aux prophètes, s'éloigne tellement de leur nature connue qu'on est forcé de le ramener vers les plus grands imaginatifs, les rares qui ont agi comme ils avaient rêvé, sans une défaillance de volonté. Mais quel nom donnerions-nous à cet art fermé qui s'ouvre au sein d'un peuple, fait jaillir son œuvre, et pendant des siècles peut-être, ne s'ouvrira plus devant aucun homme, si ambitieux soit-il d'en apprendre la plastique formidable? *Et-Tenzilia* — (je voudrais que le mot fût tout à fait arabe) — ou l'*Art* de faire descendre des choses du ciel? *Tenzil*, le descendu, étant une épithète fort respectueuse que l'on a réservée au Qoran.

La Chevalerie, que l'Occident a connue comme une mode de sentir, qu'il essaya comme une posture héroïque, ne fut pour lui qu'un emprunt. Les véritables Primitifs en cet art furent, de toute antiquité, les Arabes. Il naquit dans un atelier sans limites, qui est le Désert. Pour naître, il en avait besoin : ni murs, ni plafonds, ni villes; mais deux espaces égaux superposés, le sable et le ciel. Il semble que le principe très lointain de toute chevalerie ait été celui-ci : l'homme voulu *parfait*, dépassant la mesure de noblesse, grandeur, générosité, courage et beauté physique. Mais un tel homme, s'il y a succès en lui de tant de qualités, ne peut plus les promener à pied; il lui faut un piédestal; les demi-héros ne doivent

pas sentir les coudes de la foule. Or, pour le guerrier, le piédestal ne saurait être un granit immobile : de là une idée, la plus originale sans doute de l'Arabie préhistorique : discipliner les deux animaux dont la « beauté » est évidente, le cheval et le chameau ; les amener par des mélanges de sangs à une perfection digne du héros déjà parfait ; puis réunir ces deux êtres, piédestal actif et chevalier, par des convenances physiques et des qualités morales, si étroitement qu'ils se répondent en tout, se dévouent l'un à l'autre et se sauvent fraternellement du danger. Nulle part l'idée aristocratique, au sens grec, — du *meilleur* choisi et parachevé, — n'était née ainsi double, en faveur d'un homme et d'un compagnon animal égalé à lui. On peut dire que le Bédouin idéal, l'antique chevalier errant au désert, réalisa, en proportions toutes petites et bien des siècles avant Mahomet, la forme d'art à deux aspects que l'étonnant et unique artiste sut imposer à toute une race : la sculpture profonde en chair vive, en âme vive ; une œuvre mi-partie de formes linéaires et d'harmonies morales ; le rêve du dehors et du dedans minutieusement réglés et confondus; presque, au désert, l'animal ayant rêvé sa perfection propre et relié enfin à l'élite humaine. La preuve que ce fut bien là une œuvre — après une idée — d'*art*, c'est qu'il y a encore aujourd'hui une sorte de télépathie fort curieuse entre ces vieux héros chevauchant à leur guise et ceux qui, parmi nous, font le plus extérieurement profession d'indépendance, les artistes : on les voit communier dans le même souverain mépris pour l'homme mou, au caractère indécis, l'agglutiné volontaire aux convenances des villes, celui qui vit rentier, oisif et sur-

tout paisible, — en un mot pour « le bourgeois », renfermé dans ses *bordjs* au lieu de courir, en plaine, aux aventures[1]. C'est donc aux vieux hommes de chevaux et de méharis que nous devons d'avoir entendu stigmatiser, pour la première fois, cet être inestimable. Et ce mépris avait plus que la valeur d'une boutade : il était raisonné, sans cesse retentissant. Car les Arabes furent, comme les Grecs, mais dans une direction toute différente, le peuple le plus anciennement préoccupé de poétiser sa vie; dès l'abord ils la conçurent comme un édifice grandiose d'où les qualités mesquines devaient être chassées, telles que la prudence, l'économie, l'épargne, l'amour obstiné de la vie, toutes les inhibitions sourdes qui entravaient le beau déploiement de l'humain franc, violent et magnifique. Cette morale du rêve poétique arabe fut toujours une école de grands seigneurs, de viveurs nobles et de très haute allure. La générosité folle, l'art d'éblouir par le débordement subit des dons étaient la pierre de touche du vrai sang pur arabe, et cela erre encore aujourd'hui sous la triste réalité : l'empreinte séculaire en est ineffaçable. L'avare fut lapidé par des mots terribles, et celui qui lésinait sur l'hospitalité, maudit religieusement.

Au point de vue, qui nous occupe, de « l'œuvre d'art », je crois que l'on chercherait vainement ailleurs une étude si poussée, un style si perfectionné, de la générosité.

Donner, recevoir, rendre — trois termes d'une psy-

1. *Bordj* et *burg*, c'est tout un. Mais si le nom arabe avait un adjectif, ce pourrait être parfaitement *bordjoui*, dont le pluriel serait *bordjouâ*. Et on sent alors avec quelle autorité nouvelle, les artistes pourraient lancer ce mot, revenu de si loin !

chologie arabe inédite. Donner, c'est prouver l'excellence, la pureté de sang de sa race ; recevoir, ce n'est pas devenir attaché par une dette qui se résoudra en services, encore moins en efforts pécuniaires, après les longues difficultés de l'épargne : on rend, à la vieille mode arabe, aussitôt que l'on veut ; on s'égale au donateur, on le dépasse, on le fait presque obligé à son tour, par des louanges plus magnifiques encore que ses dons ; et tout cela en demeurant fier, sans humilier sa tête. Il semble que, dans l'esprit arabe, le « don » soit enjolivé d'une abondante fioriture de sentiments très raffinés que le terne réalisme des Occidentaux ne devine pas. Donner est quelque chose comme un acte qui prouve que l'on fut, de naissance, comblé de richesses, d'aises, et de spéciale surabondance de l'objet ; qu'on en a joui très longtemps, au point d'en être blasé ; qu'on s'est « idéalisé » sur lui jusqu'à s'en dessaisir sans l'ombre d'un regret pour sa réalité... Mais que l'on n'aille pas croire que le gratifié du don descende, lui, à la vilaine posture d'un *besogneux* qui attendait. Fi donc ! L'idée de besoin, d'espoir lamentable d'une chose urgente, impérieuse, est aussi fortement que possible bannie de la générosité arabe. Celui qui reçoit l'objet en paraît aussi détaché que l'homme de générosité qui le donne. N'offre-t-il pas, après tout, à son égal *de nature*, l'occasion de prendre, pendant un court instant, une position dominante, en faisant un beau geste de donateur au-dessus de lui ? N'est-ce pas d'ailleurs la suprême politesse à l'égard du grand seigneur que de le supposer tellement délivré du besoin matériel de posséder la chose, de la garder réelle et tangible, qu'il se satisfasse déjà de son souvenir seulement ?

Louanges et hyperboles lui suffiront aïnsi ; elles tiendront lieu, en esprit, de la chose quittée : le donataire, en lui servant cette nourriture d'essences, est supposé venir à l'heure juste où le besoin réel de l'objet s'est évanoui, — tout à fait *spiritualisé*.

Si l'on combine, à présent, cette idée du fonds primitif avec deux autres qui l'ont successivement envahie, — l'idée de la clientèle politique, puis celle du devoir religieux, on verra que les mérites et la supériorité du donateur ont été, de toutes les façons possibles, affaiblis devant le donataire. En effet, celui qui veut surpasser artificiellement ses pareils par un grade, devenir *chef*, *doit* commencer par se ruiner pour eux ; sans générosité excessive, point d'élection. S'il ne protège point, n'entretient pas, ne rend que peu de services, il n'est plus l'homme respectable par sa munificence. Et quant au dévot *généreux*, de mérite, il n'en a guère, puisque Dieu n'a mis de fortune entre ses mains que pour la distribuer à d'autres. C'est à peine s'il aurait la supériorité passagère d'être caissier par entremise. Et s'il était avare, Dieu lui-même, avant les hommes, le verrait indigne de son dépôt.

Nous voici très loin, au bout de ces ramifications apparentes ou obscures, de l'idée fière et subtile de la générosité, telle que les Arabes primitifs la conçurent. N'importe, cette floraison d'un sentiment raffiné s'est reproduite en eux d'une manière si tenace qu'ils ont le droit d'affirmer, aujourd'hui encore, que la générosité est un privilège du cœur arabe ; qu'il est bien inutile d'en chercher des traces ailleurs que chez eux, puisque partout, hors de leur monde, l'avarice sévit, sordide ! Et l'idée-mère de la double perfec-

tion imaginable pour l'homme et pour le cheval-compagnon, ils l'eurent sans être, comme les autres races intellectuelles, un peuple bien groupé, serré autour de villes fixes où l'étude encouragée pouvait avoir ses foyers permanents. Non, c'est isolés par tribus et sous-tribus, coupés en tronçons, presque errants, qu'ils sont parvenus à un développement d'intelligence égal à celui des nations les plus condensées. Cette note est singulièrement honorable pour les vieux bédouins! Si leur sang n'avait été une source précieuse de génie, ils auraient eu le droit, éloignés de toute émulation, de s'abêtir étroitement comme certains petits-provinciaux du nord de l'Europe, les Bas-Bretons ou les gens de la Maurienne.

Les poètes antiques d'Arabie ont usé plusieurs fois d'une image admirable : le lever des étoiles dans le ciel, c'est *le lever des guides*, parce qu'elles *dirigent*, au milieu des vagues de sable ou des vagues d'eau. Or celui qui cherche le fil des généalogies dans l'immensité des temps, ils le comparent à cet homme suspendu au lever des *étoiles-guides*... C'est peut-être en cette attitude, qu'un soir aux étoiles plus éclatantes, le premier de leurs guerriers qui rêva, découvrit, au milieu du dédale des rayons et des astres, la fraternité de l'homme et du cheval; que celui-ci, au lieu d'avoir quatre *pieds*, comme en Europe, n'en eut plus que *deux* par derrière, les membres du bipède antérieur, devenus nobles, étant déclarés *des mains* ; et qu'une « politesse » de bonne chevalerie lui fut aussi reconnue, quand il ne laissait échapper ni le crottin ni l'urine, pendant que le guerrier le montait. Comment alors des hommes qui se faisaient gloire d'être appelés, comme Tofaïl ou Zeïd, *Tofaïl-aux-chevaux*,

Zeïd-aux-chevaux[1] ne songèrent-t-ils pas au dernier effort qu'il aurait fallu accomplir en faveur dn cheval : affirmer qu'il était entièrement un homme, dès qu'il se dressait debout sur ses pieds d'arrière ?

Ce qui est certain, c'est que les Arabes étaient parvenus, un ou peut-être deux siècles avant Mahomet, à se créer sur ces idées originales, une poésie sans imitation de la manière des peuples voisins, une poésie devenue parfaite en pays clos, entre la double clôture du désert et du ciel ; ensuite, un art métrique savant et très compliqué, qui étonne grandement, lorsqu'on se figure en quel état de mœurs, inquiètes et violentes, ces délicats arrangements de syllabes durent être inventés. Le plus grand honneur que l'on puisse faire à cette antique poésie des Arabes, c'est de dire qu'elle nous émeut encore, qu'elle nous enflammerait presque, à tant de siècles de distance, et refroidis que nous sommes par nos préoccupations d'esclaves ; oui, elle nous prend avec certains frissons de grandeur, de véhémente passion et de force, qui se dégagent d'elle et nous relancent aux sentiments chevaleresques de Corneille, apparu tout à coup trop « littéraire » et bien modéré ! C'est là son mérite, pour ainsi dire inexplicable d'abord, à cette poésie de simples nomades : qu'elle ne nous paraisse pas bonne à être reléguée, comme tant d'autres efforts de l'art asiatique ou africain, parmi les œuvres rudimentaires criées par des peuples enfants. Une petite vibration, rebelle à s'éteindre, se transmet et nous gagne, malgré le détail d'événements tout restreints devant

1. Tofaïl el-khaïl ; Zeïd el-khaïl.

l'Histoire, et qui ne sont triomphes ou catastrophes qu'aux yeux d'une tribu les voyant à la loupe.

En cette époque de l'*Ignorance*, Djâhiliyyah, comme disent les bons dévots, rien d'épique ni de vaste en résultats pour la généralité du monde; les héros d'Homère naviguent et s'en vont guerroyer au loin; la prise de Troie est, pour plusieurs peuples, le nœud de leur histoire; Énée enfin est un explorateur au long cours. — Les héros arabes restent chez eux et ignorent tout de ce qui s'agite hors frontières. Leurs poèmes sont donc de très simples chansons fredonnées sur un rythme de récitation sourde, même pas *chantées*, au sens clair de l'*ode* grecque primitive, qui était inséparable d'un air de musique infiltré en elle. Les *qasidas* [1] et même les *Journées* fameuses des Arabes — *Ayyam el-Arab* — roulent sur des faits-divers connus seulement dans la région. Leur tissu est banal, mais la poésie vient leur prêter les vives couleurs de ses ailes et les emporter plus haut. Devant notre justice, il n'y aurait là que mœurs d'assassins tendeurs de guet-apens, ou de cambrioleurs de tentes. Mais non, jamais nous ne songeons, un instant, à les considérer sous cet aspect du crime dont la laideur épouvante. Car le fait-divers quotidien n'offre son tableau lamentable que parce que les gémissements du faible s'y font entendre et, prolongés, mendient la pitié. Le tué gît dans la solitude; ses parents sont lâches et ne le vengeront pas; le volé se plaint, mais ne s'arme pas. Tout au contraire, chez les poètes arabes, le fait-divers se présente avec sa contre-partie d'où éclatent

1. Le pluriel arabe est *qsâïd*. On devrait l'employer en français, si ce n'était pas trop demander à l'usage.

la force et la beauté. La victime disparaît presque ; une répugnante sentimentalité n'est pas attirée sur elle ; et jamais il n'est question d'aller chercher la police. Mais l'homme poursuivi ou bien les fils de l'assassiné se redressent aussitôt et deviennent très noblement furieux ; ils ne larmoient pas ; ils lancent des défis et aiguisent leurs armes... Une querelle a éclaté au bord d'un puits ; une parole acerbe, douloureuse comme une flèche, n'a pu être pardonnée ; un animal domestique, cheval ou chameau, s'est enfui sur le parcours de pâture du voisin qui, sans prévenir, l'a tué : voilà, autant de fois, des guerres déclarées ! Et c'est cela que les poètes chanteront. Après tout, est-ce que nous ne nous sommes pas toujours intéressés, dans notre littérature, à des circonstances d'amour qui ne sont ni plus élevées ni moins futiles ? Les innombrables épisodes des séductions, voluptés, ruptures et raccommodements racontés avec enthousiasme par nos poètes à propos de leurs maîtresses, les descriptions minutieuses de beautés que nous n'avons jamais vues (Ronsard, ou Parny, ou Gentil-Bernard et tous les érotiques) nous attirent cependant et nous retiennent. Il n'y a donc à faire qu'un effort peu coûteux pour nous livrer plus intimement au charme poétique et arabe de la vengeance distillée aussi finement que l'amour. Nous n'avons pas toujours repoussé de nos admirations les minimes incidents de la vie provinciale, ni même de la vie bornée par un égoïsme épicurien. Est-ce que nous ne témoignons pas à Horace beaucoup de complaisance, à comprendre si assidûment ses épithètes accentuées mais toutes locales, ses allusions à des êtres et des choses si lointaines de notre cœur — Phidylé avec les brebis

de l'Algide, les chênes du mont Gargan, et l'amphore chérie qui conserve un massique de choix ? Une telle poésie, précisée par des repères minuscules, ne se passe plus, il est vrai, de l'érudition qui nous en fait connaître les places relatives ; mais combien elle est reposante de l'extrême fatigue d'avoir lu ces autres poèmes, très modernes, qui s'enflent jusqu'à des limites inatteignables d'Humanité ! Ah ! comme on est loin de ces présomptueux poètes qui déclarent parler au nom de la Conscience du monde entier, loin d'un Hugo et de la *Légende des siècles* !

On devine déjà que, dans ces vieux poèmes arabes, deux portions du sujet traité seront le plus souvent remarquables par l'insistance et la profondeur de la passion : la première est celle de la Vengeance, qui chante comme une déesse superbe, qui emporte, irrésistible, comme un vaste fleuve ; — la seconde, celle des vertus et beautés du Cheval ou du Chameau, décrites, approfondies sans se lasser. Quant à l'amour, il s'y rencontre avec une âpreté de nature primitive, un charme bref qui est très réel dans les comparaisons. Et ce qui nous étonne le plus, nous lecteurs d'aujourd'hui, habitués à la sobriété des musulmans, c'est de voir quelle place honorable y tiennent l'ivresse et le vin. Ce liquide qui a le malheur d'être toujours et partout d'un rouge assez vulgaire, ils le chantent en ivrognes fervents. Toutefois il est curieux de constater que ces âmes d'acier n'y cherchent pas la fureur sanglante ni la démence passagère qui voile le danger : le vin n'est pas le renfort des vilaines inspirations. Ils en louent plutôt la *douce* folie, toute prête à l'amour, et son pouvoir exquis d'effacer les chagrins.

Les purs Arabes avant Mahomet, eurent cinq grandes foires annuelles, sortes d'assemblées ou de kermesses, que l'on voudrait pouvoir et qu'on n'ose pas appeler « Jeux arabiques », à l'égal des grands jeux isthmiques et olympiques de la Grèce, parce que, autant que nous réussissons à les imaginer, ils durent conserver toujours un caractère mercantile supérieur à leur raison d'être littéraire. Leur nom arabe, *mo uasem*, a eu l'honneur singulier de devenir français : il désigne la périodicité des vents qui *se réunissent* pour souffler sur la mer des Indes, en *moussons* du nord-est et du sud-ouest [1]. C'étaient Dzou el-Medjaz, près du mont Arafat ; el-Medjanna et Mina, près de La Mekke ; Okadz (A'kadh') dans le désert, entre Nakhla et Thaïf ; celle-ci enfin, plus proche de Thaïf : Honaïn. La plus connue est la foire d'Okadz. On se plait à lui prêter une importance capitale comme centre des tournois poétiques annuels. On pourrait donc la rapprocher des célèbres Jeux grecs. Mais il se peut bien que nous soyons injustes, et que les autres assemblées aient eu un caractère d'art ni plus ni moins tranché que celle d'Okadz.

Le décor qui devait enfermer cette solennité, il est assez facile de se le représenter : une grande esplanade de sable mêlé de cailloux, avec une foule de petits ravins très secs qui recommencent à ses limites et regagnent les montagnes voisines. Ce terrain d'Okadz dut être choisi parce qu'il se trouvait au

1. Le verbe *ousem* veut dire : mettre des signaux, porter des signes, avec un sens voisin qui émerge de sa deuxième forme, *ouâsem* : rivaliser de beauté physique et de noblesse, quand on est assemblé. L'aspect double des foires arabes est, là, nettement dessiné.

croisement de plusieurs routes, sentiers ou simples pistes. Les allées et venues à pied y étaient moins fatigantes qu'aux alentours. Peut-être même ce plan privilégié offrait-il un cailloutis plus fin, moins heurtant sous les sandales. Certainement il était d'une sécheresse horrible, et ses roches calcinées par le soleil. Mais à quelque distance, opposées de direction, deux retraites plus clémentes, apparaissaient : la bande poussiéreuse des palmiers de Nakhla sous lesquels l'eau des puits dormait abondante; et de l'autre côté, sur le premier éperon de la montagne de Koura : Thâïf, petite ville de ressources, aux marchands sédentaires, et pleine de prostituées qui signalaient leur porte au moyen d'un petit drapeau; — de sorte que les nomades qui, venus à la foire pour y acheter ou se distraire, n'avaient rien trouvé à leur convenance, pouvaient encore aller flâner vers ces deux bourgs, où il y avait des denrées et des plaisirs. Sur l'esplanade même d'Okadz, tout ce qu'on voit de nos jours sur les grands marchés des pays arabes : troupes de moutons appariés par espèce ou provenance, chamelles vautrées dans la poussière et chamelons bizarres au duvet gris-de-souris. Sans doute près du centre que nous cherchons pour y placer le foyer idéal de l'antique littérature, — plusieurs étalons et juments de prix, tenus en main avec des prévenances. Et là une grosse pierre isolée, ou bien un monceau pierreux, ou tout bonnement quelques sacs déchargés qu'on entasse : tribune de hasard esquissée par quelques piquets servant déjà aux chevaux que l'on y attache, autel de pauvreté où l'art classique, à ses débuts, va pourtant se jucher et resplendir. Autour, rien de préparé pour s'asseoir ou mieux entendre. Les petits

cailloux clairs, concassés par le piétinement, étendent leur nappe sévère noircie de ronds charbonneux, çà et là, par les forgerons ambulants, et marquée de taches brunes qu'ont faites les marchands d'huile, de taches grises des fourrages dédaignés par les bêtes. L'horizon d'Okadz, c'est, d'une part, l'immense fuite de la plaine qui se ravine en se nouant au désert ; de l'autre, un cercle de moyennes collines, de dômes rougeâtres, dépenaillés et usés par les vents arides ; — elles ont des formes tristes de seins privés de pointe et gercés, mais la suite de leurs faîtes entame le ciel sans brume par une ligne d'une précision inexorable.

Les paysages de ce genre n'ont pas dû changer ; le décor en est resté classique et devenu moderne. Tous les voyageurs l'ont vu sans aller à Okadz ; il leur suffit de supposer que les actuels réciteurs arabes de complaintes ou les lecteurs des *Mille et une Nuits*, sont les illustres poètes d'avant l'islam. Mais je me trompe ! Il manque à la scène un groupe de figures joyeuses et bruyantes, introuvables aujourd'hui : c'est, en tirant vers Nakhla, sous les premières ombres de palmiers, le coin des ivrognes et des débitants de vins rares — de la rouge liqueur qui enflamme l'esprit à l'amour, et supplée au sang rouge versé dans les carnages par un autre rouge dont on s'inonde aussi, mais qui engourdit les membres. Là sont rangées les outres enduites de goudron sur lequel les vins clapotent, et les tonnelets de bois parfumés, tenus au frais relatif, de peur que les nectars ne tournent à l'aigre.

Toutefois nous aurions tort de n'imaginer qu'*un* poète sur le monticule de pierre. Nous avons tendance

à n'en voir qu'un, parce que nous ne songeons qu'au poème de celui qui resta célèbre. Or, le plus souvent ils durent se mettre *deux* à la fois sur l'éminence préparée, en vedette devant les auditeurs, — l'un louant, l'autre dénigrant, celui-ci proclamant sa tribu la première de toutes pour les vertus généreuses et la force guerrière, celui-là contestant, et vif à la riposte, versant à tous l'enthousiasme pour la sienne plus pure en généalogie, plus féconde en beaux hommes, et productrice d'étalons au « cœur » fier.

Veut-on savoir, par exemple, quels sont les noms *entiers*, grands titres ou réclames ancestrales de deux poètes fameux, Amrou 'l-Qaïs et Nâbiga Dhobyânî, dont je parlerai tout à l'heure en détail? Ils durent plus d'une fois jeter ces noms à la foule assemblée, pour qu'on se souvînt de quelle race ils étaient. Le premier s'appelait, au dire d'Asmaï[1] et d'une manière simplifiée : Amrou 'l-Qaïs, fils de Hodjr, fils de Harith, fils d'Amr, fils de Hodjr surnommé Aakil-el-Morâr, fils de Moaouia, fils de Thaour, dit aussi Kinda. Or, « Kinda est Kindi (*à partir de ce point, c'est Ibn-el-Arâbi qui rapporte la filiation*), fils d'Ofaïr, fils d'Âdi, fils de Harith, fils de Morra, fils d'Odod, fils de Zeïd, fils de Yashhob, fils d'Arîb, fils de Zeïd, fils de Kâhlân, fils de Seba, fils de Yashhob, fils de Yareb, fils de Kahtân, fils d'Aabir, fils de Saleh, fils d'Arfakhched, fils de Sam, fils de *Nouha* »... Comment n'écouterait-on pas un poète qui se prouve descendu de Noé? Mais ce n'est pas tout; il avait une mère, qui était Fatima, fille de Rabia, fils de Harith, fils de Zohaïr. Elle était sœur de Koulaïb et de Mouhalhil,

1. *Kitab el-Aghani* ou Livre des Chansons.

fils de Rabia, *et tous de la tribu de Taghleb*. Aux braves maintenant, aux téméraires de la langue, à venir décrier Taghleb, s'ils l'osent!

La réclame généalogique du second, Nâbiga, n'était pas moindre. Sous le nom familier de Nâbiga-le-Dz'oubyanite, il fallait se rappeler Ziyâd ben Mouaouiya ben Djâbir ben Dhibâb ben Djâbir ben Yarbou ben Gueith ben Mourra ben Auf ben Saâd ben Dhobyân ben Baguîd ben Reith ben Gatafân ben Sâd ben Keïs ben Modar. Quant à sa mère, on la nommait Atiqa, fille d'Oneïs Achdja'î (le très courageux). Enfin n'omettons pas qu'il était fier des surnoms d'Abou-Omâma et d'Abou-Akrab, père d'Omâma et père d'Akrab, ses deux filles [1].

1. Je n'ai jamais pu lire ces longues énumérations arabes sans songer à ce que les chancelleries appellent le *grand titre* des souverains. Eux seuls, aujourd'hui, surpassent la magnificence patronymique de ces simples gens de tribus. Voici par exemple un des « grands titres » les plus ronflants d'Europe. Meisel le rapporte dans son *Cours de style diplomatique* :

« François second, empereur élu du Saint-Empire romain, toujours auguste, empereur héréditaire d'Autriche, roi de Germanie, de Jérusalem, de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie, de Galicie et de Lodomérie, archiduc d'Autriche, duc de Lorraine, de Venise, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie et Carniole, grand-duc de Transylvanie, margrave de Moravie, duc de Wurtemberg, de la Haute- et Basse-Silésie, de Parme, de Plaisance, de Guastalla, d'Auswitz et de Zator, de Teschen, Frioul et Zara; prince de Souabe, de Passau, d'Eichstadt, de Trente, de Brixen, de Berchtolsgaden et de Lindau, comte princier de Habsbourg, de Tyrol, de Kybourg, de Gorice et Gradisca, margrave de Burgau, de la Haute- et de la Basse-Lusace, landgrave de Brisgau, d'Ortenau et de Nellembourg; comte de Montfort et de Hohenems, de Haut- et Bas-Hohenberg, de Bregenz, de Sonnenberg, de Rothenfels, de Blumeneck et de Hofen, seigneur de la marche d'Esclavonie, de Vérone, de Vicence, de Padoue, etc., etc. » Il en manque! Ce n'est là qu'une esquisse!

Et quand par hasard, un des « étalons » de la poésie, trop éloquent, trop inébranlable sur ses titres, ne voyait pas d'adversaire se camper devant lui pour la riposte métrique, je devine encore que le monologue élogieux pour telle tribu ou telle race ne devait pas se terminer, parmi ce peuple à l'esprit libre, au moins sans un petit accroc : sans doute quelque brève apostrophe d'un illettré devait surgir de la foule, la protestation courageuse d'un simple geste. Le génie du poète en était stimulé, et cet inégal en son art lui avait valu un adversaire.

De pareils combats de langue, avec des allusions blessantes et des jugements très vifs, au milieu d'une foule ardente portant d'ordinaire ses armes, la lance et le sabre, à deux pas des chevaux sellés tout prêts pour l'émeute, n'eussent pas été possibles, si à Okadz (et peut-être bien aux quatre autres *mouasem* ; à moins que le renom particulier de la foire d'Okadz ne lui soit venu de ce qu'elle était seule à jouir de ce privilège) il n'y avait eu l'exemple d'une fiction qui vaut à elle seule les plus beaux poèmes récités à sa tribune de pierre, une règle d'une infinie délicatesse, inventée par ces cœurs vraiment exquis : c'était la suspension des vengeances pendant tout le temps que durait l'assemblée d'Okadz. Une si ingénieuse trouvaille suffit à repousser bien loin de cette foire, marchande et poétique, les images de grossier commerce et surtout les épithètes de « peuple sauvage » ou « d'ignorants » qui rôdent encore autour des générations préislamiques, — la première étant prêtée par nous, chrétiens modernes et civilisés; la seconde, par les Arabes, à la suite d'une injuste habitude d'éducation religieuse[1].

1. La foire d'Okadz s'ouvrait à la nouvelle lune de *Dzou'l-*

*

Certains auteurs supposent encore (mais cela n'est pas bien prouvé) que les deux poètes en présence se couvraient le plus souvent d'un masque, toutes les fois que leurs attaques devaient porter brûlantes et directes. Ils se doublaient même alors d'une sorte de héraut répétiteur, ou homme porte-voix, qui, placé à côté d'eux, transmettait et renforçait leurs paroles. Ne serait-ce pas tout bonnement un petit geste habituel uni à un détail de costume, presque un tic, facile à remarquer aujourd'hui encore chez tous les Arabes des pays de sables, mais que la critique savante, creusant sur place, aurait agrandi jusqu'à en faire une institution? Ils rapprochent en effet de leur bouche un des côtés flottants de leur voile de figure ou haïk. Beaucoup même vont plus loin : ils le tirent tout à fait par-dessus leur nez et s'en font un véritable masque dont les yeux seuls sont exceptés [1]. On comprend dès lors que ceux des poètes qui avaient cette manie, — ou peut-être affectaient cette pose pour se distinguer, ne pouvaient plus faire entendre qu'une voix assourdie derrière la mousseline, et avaient l'absolu besoin d'un aide vocal. Qu'ils fussent masqués pour obéir à une convention générale ou bien par

qâda, onzième mois actuel de l'année musulmane. Et comme la *trêve des vengeances* durait trois mois, qu'elle s'étendait par conséquent sur *Dzou 'l-qâda*, *Dzou 'l-hidja* et *Moharrem*, on peut croire que le surnom de *haram* sacré, que l'on applique souvent encore à ce Janvier musulman, est une trace ineffacée des Mouasem d'Okadz. La religion du Prophète le trouvant déjà « sacré », l'aura laissé tel en faisant dévier le motif. — *Chahar moharrem el-haram* : le mois inviolable, le sacré.

1. Il faut rapprocher encore de la tradition du masque à Okadz, l'habitude qu'avaient gardée bien plus tard quelques chanteurs ou déclamateurs arabes, de se mettre, devant la bouche, soit la main, soit un objet à surface large, quand ils déclamaient.

goût, cela les dépersonnalisait assurément, et enlevait aussi une part de mérites à l'extraordinaire sagesse de la Trêve des vengeances. Comme l'honneur du chevalier-poète est plus raffiné, quand il aborde de front, et à visage découvert, le rival, qu'il reste froidement, en digne politesse, sans injures ni menaces, plongé dans les vibrations sonores de la voix ennemie, dans l'influx nerveux d'une physionomie détestée ! N'importe, avec ou sans masques, cette trêve d'Okadz doit rester comme une des notes les plus fines qu'ait données l'honneur chevaleresque. Les civilisations les plus avancées ne peuvent pas offrir mieux comme exemple d'extrême éducation, ni plus belle épreuve de maîtrise sur soi-même.

On pourrait ajouter qu'il s'en fallut de bien peu qu'aux heures littéraires de ces assemblées marchandes, ne naquît la première œuvre dramatique des Arabes. Tous les éléments qui servirent aux autres peuples de Grèce ou d'Asie à se former un théâtre, étaient là en présence, et l'étincelle jaillit plusieurs fois des uns aux autres, mais sans se tisser de continu pour un feu durable. Les deux, ou trois, ou quatre récitants, exhaussés sur le monticule; peut-être doublés en nombre, si chacun était suivi de son héraut lyrique ; plus bas la foule, mêlant par cris, gestes et apostrophes son émotion aux vers déclamés : n'était-elle pas là toute prête, comme le *chœur antique* de la Grèce? Et ces assistants, groupés autour, quels admirables « donneurs de réponses » ils auraient fait ! Comme ils auraient su marcher aussi avec noblesse et à propos pour la strophe et l'antistrophe, puisqu'ils avaient toute une année, sans autre distraction littéraire ni ombre d'aucune lecture, pour garder, lumi-

neuse dans leur mémoire vierge, la trame souvent dramatique des « Journées » *jouées* pour ainsi dire à Okadz, devant eux ! Le premier venu, ayant une forte mémoire, aurait pu s'annoncer lui-même *acteur* en possession de tel rôle, car à cette époque lointaine aucune tirade n'était écrite ; les récitations se transmettaient de souvenir ; et personne n'étant favorisé d'autres auditions, il n'y avait de supériorité que pour les attentifs à bien entendre et pour les avides de s'en imprégner, d'un *mousim* à l'autre. Nul doute que si Okadz se fût perpétué encore un siècle ou deux, l'art dramatique arabe eût jailli, et peut-être enveloppé d'une corolle de passions si magnifiques les rêveries d'un Mahomet venu plus tard, que le style du Qoran et le sens de la religion en auraient été profondément modifiés... Il n'en est que plus étonnant que l'ancienne poésie arabe, coulée dans le moule très monotone de la « pièce de vers », et toujours pauvre en ces dispositifs ingénieux de la mise en scène qui varient l'intérêt, soit parvenue par la seule force de sa vision des détails, par l'originalité des contours, à se tirer du néant et à porter une belle gloire dans le défilé des œuvres humaines.

Cette vieille poésie n'a guère connu que la *qasîda*, pièce de vers assez courte, d'une tournure lyrique évidente, mais qui n'atteint pas au genre épique, et dont le mécanisme très primitif — pour ainsi dire, enfantin — livre tout de suite, quand on le démonte, les secrets de sa composition. D'abord, le poète qui se met en scène n'est jamais un « lettré », encore moins un homme d'érudition : il est guerrier, presque bandit, toujours armé pour la chasse ou l'embuscade ; avant tout homme de cheval ou de chameau. Quel-

quefois il s'intitule fièrement lui-même « un coureur ». Au début de toute qasîda, il est supposé parcourir, seul ou avec un ami[1], les solitudes du sable ou de la steppe à peine herbeuse. Il chevauche, vaguement. Puis tout à coup il *prend un but*, « i-qsod »; il songe que la maison où habitait sa maîtresse n'est pas loin, ni le puits où ils allaient boire ensemble... Déjà on aperçoit le revers de la colline, si riante jadis : là ils se sont promenés et assis... Notre poète lance son cheval et arrive à l'endroit aimé. Alors ce Guerrier, à l'attirail farouche, devient tout à coup — et par la nécessité de la qasîda qui déroule sa composition — un rêveur attristé, un sentimental presque larmoyant. C'est qu'il n'aperçoit plus que des ruines !... « Là, dit-il, là fut ma maîtresse ! Les murs se sont écroulés;... le puits à l'eau si fraîche est comblé,... et détruits les palmiers dont nous connûmes l'ombre si douce !... Le sable a tout effacé sous un linceul... » Ici la description de la maîtresse est inévitable, et c'est le premier cadre où vont se ranger souvent de réelles beautés poétiques, des expressions originales et fortes, un sentiment et une vue de la femme qui ne ressemblent en rien à nos habitudes de sentir. Mais cette bien-aimée absente, — qu'elle soit morte ou seulement partie, — on ne peut pas toujours la pleurer... Les larmes ne conviennent pas à l'homme de cheval. « Ami, arrachons-nous à ce lugubre spectacle. Quittons ces ruines, puisque le sable a tout dévoré... »

En ce point, la qasîda commence à montrer le troi-

1. Cette fiction d'un — quelquefois de deux — amis accompagnant le poète, est assez maladroite. Le besoin qu'on a de leur présence est si léger, qu'ils disparaissent bientôt dans la coulisse, aussi muets au départ qu'à l'arrivée. Ce sont des comparses impalpables.

sième de ses anneaux, et la transition n'est pas, je crois bien, toujours très habile dans tous les poètes. Certains passent avec une désinvolture choquante à l'énumération prolongée des charmes et des mérites de leur monture, dont les beautés comparées une à une à celles de la maîtresse — pourtant si regrettée, pourraient bien, après tout, les surpasser. Le poète songe, en se consolant : « N'ai-je pas, tout près de moi, cette admirable chamelle, invaincue dans les courses, — ou : mon cheval, d'une pureté de race introuvable? » — Et il s'amuse à détailler, à préciser, avec la science profonde d'un éleveur — je n'ose pas dire d'un maquignon, car il est poète! Petit à petit la maîtresse, hélas! perdue, s'efface, se décolore devant la possession réelle d'une bête pareille : un trésor en vaut un autre — telle est au fond la pensée du chevalier. Le voilà donc déjà remonté en selle; le souvenir de sa maîtresse ne l'en fera plus descendre; aussi bien la selle est d'un galbe irréprochable; son cuir fut tanné, puis teint par les célèbres peaussiers des Benou Felân... Il reprend sa lance qui est d'un bois dur et poli : on n'en trouve de pareilles que sur les frontières de l'Inde, — et elle en vient! Maintenant son cœur de poète ne faiblira plus. Quelques caresses encore à ce « frère » ou à cette « sœur » de race animale, qui va l'emporter au galop, lui prouver son « dévouement » aux instants du péril, et si docile à la bride, converser avec lui par les signes muets de ses oreilles tranquilles ou inquiètes. L'espace est rouvert devant lui : c'est la fin de la qasîda qui s'annonce. Notre guerrier pense, — il n'est que temps! — aux terribles vengeances qu'il doit tirer des Benou Alif ou des Benou Ya. N'a-t-il point juré une haine impla-

cable aux Benou Tels ou Tels! Donc il taillera la tribu en pièces, et il rapportera sur son cheval, vainqueur autant que lui, de magnifiques dépouilles qui feront sa gloire. Elle sera toute locale, d'ailleurs; ses frères et cousins le sacreront, pour la première fois, — ou bien une fois de plus, *Fareus el-Forsân,* Cavalier des Cavaliers, à moins qu'il ne se retrouve poète pour réciter en beaux vers son aventure : alors on le proclamera peut-être *Fahal el-Fohoul,* un étalon d'entre les étalons, manière exquise et suprême de faire comprendre qu'il a bien mérité de son cheval et qu'il ne lui est pas inférieur en beauté.

Le verbe *qsad*, qui a fini par vouloir dire, avec un sens détourné : « se maintenir dans un juste milieu, composer des poèmes équilibrés, » continue donc néanmoins à faire planer sur toute la *qasîda* son image initiale : choisir *un but*, se diriger intentionnellement vers tel point — d'abord la maison de l'amante, puis le lieu de l'embuscade contre la tribu haïe[1], enfin (si le jour n'est pas favorable à la guerre) le meilleur canton de chasse.

Écoutez cette poésie de Nâbiga (*Diouan*, Poésie 29) :

« Sont-ce les demeures de Thallâma dont je retrouve les restes effacés, depuis l'endroit où Hobbeyï a sa plus grande largeur jusqu'à Ouaâl? — Seraient-ce les eaux de Danâ et de Oueïridat, ces lieux dont les traces mêmes ont disparu, après qu'y avaient demeuré des tribus compactes?... Mais lorsque j'ai vu la maison déserte, et que le cœur des hommes est devenu contraire à mon cœur, — je suis monté sur

1. Le mot *braz* ou *biraz* est réservé à une sorte de *combat singulier*, ou aux escarmouches d'enlèvements.

une chamelle puissante, muette, courageuse comme un mâle. Elle marche sans fatigue,... etc. — ... »

Et cette autre poésie, encore de Nâbiga (c'est la 24e du *Diouan*; vers 2, 3, 4 et suivants) où la préoccupation des gambades amoureuses que font les petits ânes autour du mont Akil l'emporte bien vite, et d'une étrange façon, sur le chagrin certainement sincère qu'il éprouve à ne plus retrouver la S'oûdâ bien-aimée.

« Je me suis arrêté aux abords de la maison ; le temps et les nuages pluvieux en ont modifié les signes distinctifs. — Je demande à chacun des nouvelles de S'oûdâ, et depuis notre départ, sept années pleines ont passé sur la demeure. — Enfin je me suis consolé de ce que j'éprouvais, par une excursion nocturne sur une monture solide qui, en soutenant ma selle, tantôt trottait et tantôt galopait. — Elle a les muscles inférieurs durs, le dos trapu, et elle court en agitant la tête, alors que déjà sont épuisés les chameaux de race à l'allure plus légère. — Sa joyeuse agitation m'aurait fait croire que ma selle était attachée sur un âne sauvage, qui vient de finir sa dentition, de ceux qui habitent le mont Akil. — Mince comme la corde tordue d'Andarin, pelé, couvert d'aspérités, il est mordu par les mâles bruyants, — Dès qu'il s'acharne après une ânesse au poil ras, et longue de dos ; il tourne autour et retourne, parce que les femelles lui manquent. — Lorsqu'elle lutte de vitesse avec lui, le voilà qui fait des efforts; est-elle fatiguée, il se laisse choir, bien qu'il n'éprouve ni fatigue, ni faiblesse. — Mais quand ils descendent côte à côte dans la plaine, ils soulèvent la poussière, et s'ils gravissent les hauteurs, les pierres s'écaillent sous leurs sabots... »

Si naïve que nous semble cette architecture de la qasîda, si mal venues, si gauches, ses transitions, le petit tableau de mœurs qu'elle enferme est cependant juste de proportions. La femme, être idéal d'amour, n'y est qu'une incidente. Le faible soupir de mélancolie ou même le bref sanglot qu'elle entraîne, ne se répètent point. L'esprit du guerrier-poète n'est pas exercé à l'effort qui rend doux comme certaine noyade l'enfoncement voulu de l'âme dans la tristesse. Il n'est pas apte aux belles productions d'élégie. La maîtresse est délicieuse à cueillir comme un beau fruit aperçu dans la grappe des tentes ; l'enlever, la connaître, en jouir passionnément et vite, tel est le plaisir. Mais s'il faut se morfondre dans la douleur, parce qu'elle est absente ou disparue, non ! Les chevaux, la chasse ou la guerre valent encore mieux. Je ne jurerais pas que la conclusion intime du héros-poète différât beaucoup de cette remarque brutale : « En définitive, les femmes ne manquent pas ! Celle-ci ou une autre, qu'importe? A cheval, et en avant ! ». Donc si la femme la plus ardemment aimée tient peu de place relative dans la qasîda, c'est que les chevaliers de cette trempe arabe ne lui accordaient en vérité que quelques battements de leur cœur sincère, mais solide. Sans ingratitude méthodique ni art égoïste de l'oubli, déjà légère comme un songe, ils n'emportaient de l'adorée en leurs aventures de chasse ou de guerre qu'un souvenir brumeux et non gênant. Si la femme, aux yeux des bédouins antiques, ne méritait qu'une minute, elle l'a eue dans la qasîda. Tout le reste, c'est-à-dire les trois quarts de la pièce poétique étaient dus et furent donnés au cheval de pur-sang, à la chamelle précieuse, aux belles armes qui font honneur, surtout

à la vengeance sacrée hors de laquelle il n'y a point d'honneur [1] !

Tout cela se superpose en équilibre dans la qasîda ; et l'heure chantée par le poète reste en harmonie avec l'heure vécue au désert. Depuis l'introduction jusqu'au finale, le rythme poursuit la simple réalité qu'il traduit sans inquiétudes ni fausse honte.

On ne peut quitter l'analyse de la qasîda, sans se réjouir, en la remarquant, de la liaison tacite qui se forma toujours, quels que fussent le temps et le peuple, entre la caste d'esprit aristocratique et les meilleurs poètes. Chez les moindres tribus arabes, amoureuses et admiratrices, par tradition, de tout ce qui pouvait être choix, élite ou essence, ce pacte généreux ne se révèle pas seulement en sourdine ; il éclate en claire évidence. De même qu'une Parisienne de nos jours, mondaine et bien née, ne saurait être habillée que par tel tailleur, son torse emprisonné que par les corsets de la bonne faiseuse, et que ses bijoux, sa vaisselle, ses

1. Les hauts faits de guerre que les Arabes appellent « leurs Journées », *Ayyam el-Arab*, ne devaient pas être toujours aussi magnifiquement sanglantes que les récits se plaisent à le dire. (Les *Journées* étaient presque toujours en prose, non en vers.) Les « flots rouges du carnage » s'y réduisaient, parfois, sans trop de difficultés, à un filet très mince. Quelques auteurs (F. Fresnel, Caussin de Perceval) ont eu la curiosité de rechercher quelle avait été la valeur des Arabes aux prises avec les armées romaines. Or ils ont découvert, par exemple, qu'après *six mois* de campagne dans le Yémen et l'Arabie Pétrée, le général romain Ælius Gallus n'avait eu que *sept* hommes tués par la main des Arabes. Il prétend que, dans une bataille rangée, *deux* de ses hommes seulement trouvèrent la mort, tandis que *dix mille* Arabes furent massacrés par les siens. Mais ce héros de Rome était peut-être aussi enclin à l'exagération. Et puis cela ne prouve rien contre le beau courage des Arabes dans leurs *Journées* entre eux, à égalité d'armement et de tactique.

meubles et ses voitures seraient sa honte au lieu de son luxe, s'ils ne portaient la marque des seules fabriques non indignes d'elle, ainsi les antiques chevaliers-poètes d'Arabie ne citent les lances et les selles, les épées ou les cottes de mailles que si leur provenance est honorable. Ils exigent de ces objets une sorte de « généalogie » plus humble, dénonçant de quelle nature, excellente ou médiocre, sont les diverses matières qui les composent. Or il n'était pas permis au poète ni au chevalier de posséder autre chose que la perfection en tout, chevaux, armes, vêtements — et peut-être bien, maîtresse. Cela eût fait ombre au tableau si brillant de ses ancêtres, — et de ceux de son cheval. La langue arabe, qui achevait de se former aux réunions d'Okadz, est d'ailleurs d'une richesse particulière en mots de toutes nuances pour signifier l'*élite*, le choix, l'exquise perfection, la « crème » spontanée. Je soupçonne encore que cette exigence des mœurs poétiques pourrait bien être, sous la haute maîtrise du Goût, un retour marqué à l'utilité *commerciale* des foires d'Okadz : c'était, en paroles ornées très délicates, ce que nous oserions nommer aujourd'hui, sans ménagements, une *réclame* à certains artisans les meilleurs connus, en lances dressées, lames forgées, cuirs brodés, selles ajustées et cousues, cottes de mailles articulées... Les poètes, artistes de mots et d'idéales images, avouaient par là une autre fraternité avec les artistes manuels du fer, du cuir, des tissus et du bois dont ils proclamaient le mérite — et... indiquaient l'adresse à la foule attentive.

II

Le nom de *Moâllaqat* commence à être assez répandu dans le grand public non orientaliste. Il veut dire : *Les Suspendues*, les pièces de vers suspendues [1]. A cet honneur insigne de la suspension, sept poèmes seulement avaient été appelés entre tous, ceux de Amrou 'l-Qaïs, Thârafa, Lébid, Antara, Zohaïr, Amrou ben Koultsoum et Harith ben Hilliza. Mais pour bien comprendre quel était cet honneur, il faut d'abord que nous nous figurions le petit monument, resté célèbre sous un autre aspect, la Kâba, dont on se servit alors comme de temple partiellement dédié à la Poésie. Les Arabes en font remonter la construction, sans hésiter, à Adam lui-même. Elle était déjà fort entamée par la ruine du temps d'Abraham, car, celui-ci, aidé d'Ismaël, entreprit de la reconstruire, mais sans vouloir changer le plan primitif : la Kâba devait justifier, de tous temps, l'étymologie de son nom : *un dé à jouer*, une maison *cubique*; — le mot est passé en français avec le même sens. Les moindres circonstances de la reconstruction ont été notées, ou tout au moins imaginées par les chroniqueurs avec une précision convaincante. Le patriarche et son fils commencèrent par creuser des tranchées profondes, telles qu'un homme de haute stature y disparût tout entier. Alors ils découvrirent les fondations noyées dans le

1. *Moâllaqat* est le participe passif, pluriel féminin, du verbe *âlleuq*, suspendre, accrocher, qui donne déjà aux lettrés, curieux de manuscrits orientaux, l'expression bien connue (on la voit sur tous les catalogues) d'écriture *tâliq*, calligraphie persane élégante, oblique de haut en bas, et qui semble en effet *s'accrocher* à droite pour se dérouler vers la gauche.

mortier d'Adam. Ces murs, ils les relevèrent jusqu'au niveau du sol. Ensuite ils s'en allèrent dans la montagne voisine et se mirent à tailler des pierres, en grand nombre. Elles furent transportées par Ismaël, tandis qu'Abraham maçonnait. Une fois le jeune homme rencontra, derrière un repli du terrain, un personnage d'une blancheur éclatante : c'était l'ange Gabriel, qui apportait, lui aussi, sa pierre. Une célébrité l'isole encore de toutes les autres, bien qu'elle soit cimentée à elles : c'est la fameuse *Pierre Noire*, El-Hadjar el-Asouad, qui était absolument blanche, le jour du don, aux mains de l'ange; mais elle a eu tant à subir de la part des hommes, — péchés innombrables; d'autres disent : incendies répétés, — qu'elle s'est laissée aller au noir. Les deux respectables maçons l'enchâssèrent dans l'angle sud-est de leur bâtisse, déterminant ainsi, pour des siècles, l'*angle* de la pierre noire, *rouken* el-hadjar el-asouad, si utile aux générations qui devaient venir prier et tourner autour de la Kâba[1]. Les trois autres coins de la Kâba sont : *er-rouken* el-iraki, orienté au nord-est; *er-rouken* ech-châmy, celui qui regarde le pays de Châm, ou Syrie, au nord-ouest; enfin *er-rouken* el-yamani, l'angle du Yémen, pointant vers le sud-ouest.

Cependant les murs s'élevaient, et bientôt les bras ne furent plus assez longs pour porter, même en se tendant, les matériaux à leur place. Abraham roula une grosse pierre jusqu'à la base de son œuvre, et s'en servit comme d'un tréteau, pour que ses mains

1. Mahomet faisait souvent sa prière devant la pierre noire ; et par imitation, Omar, un des plus fermes soutiens de l'islam, Omar ben el-Khattab ben Nofaïl, aimait à venir prier là aussi.

fussent derechef à hauteur de travail : ce fut le *maqam Ibrahim*, stationnement exhaussé, ou « redressoir » d'Abraham. Il est très curieux de remarquer déjà que les proportions de ce petit monument tendent à se ranger sous la formule architecturale que, bien des siècles après, les constructeurs arabes affectionnèrent toujours : des édifices étirés en largeur plutôt qu'en hauteur; des murailles, assez basses, prolongées comme des courtines, non des étages superposés ni des combles soulevés bien haut vers le ciel. La Kâba d'Abraham avait 32 coudées en longueur, 22 coudées en largeur, et seulement 9 coudées dans sa hauteur.

Le patriarche, en homme pratique, n'oublia pas de creuser un souterrain, quelque chose comme une crypte rudimentaire où l'on entasserait les dons précieux que peut-être ferait la générosité du peuple. Ce temple, à peu près carré, mais faussement cubique, s'ouvrait du côté de l'orient, de plain-pied avec le sol. Et, ce qui nous paraît étrange, c'est qu'il resta fort longtemps sans porte ni loquet, ni serrure. On ne l'en munit que bien plus tard : évidemment la cave aux trésors prévue par Abraham ne s'était pas remplie tout de suite!

Peu à peu la Kâba fut envahie par les idoles que des voyageurs, enclins aux nouveautés, découvraient dans les pays voisins et qu'ils rapportaient précieusement, à leur tribu d'abord, avec le secret espoir qu'on admettrait bientôt cette trouvaille dans la maisonnette sacrée[1]. Le jour où Mahomet, vainqueur, les toucha de son bâton, une à une, et les fit mettre en pièces,

1. C'est ainsi qu'Amr, fils de Lohaï avait importé une certaine figure appelée Hobal, et qu'une fois mise dans la Kâba, il avait réussi à la faire adorer.

la collection était imposante : on en comptait « autant que de jours dans l'année » (lunaire : 360 jours). On ne sait pas si l'idée d'une porte et d'une serrure solide vint aux Arabes par excès de l'estime dont ils finissaient par entourer un si beau musée, ou si les feuillets volants des Moâllaqat pendues au plafond devinrent la cause de cette précaution nouvelle. Mais il est certain que le possesseur de la clé joua tout de suite un rôle. Sa fonction le mettait en vue et elle excita plus d'une jalousie : le renom populaire de probité de cet « homme à la serrure » ne pouvait s'enfler qu'en proportion de la défiance ourdie lentement contre les autres familles égales. Dès lors, *avoir la garde de la clé* devint un sujet de vives disputes.

Un des hommes les plus originaux de l'époque préislamique, Cossaï, fondateur de ville, politique rusé, innovateur ingénieux, comprit toute l'influence qui s'attachait à la possession de la clé ; aussi dès qu'il eut poussé les plus actifs de son petit peuple qoreïchite à doubler sa propre puissance, en bâtissant autour de la Kâba une ville entière, qui fut La Mekke, joua-t-il au gardien de la clé alors en fonction, — un certain Abou-Goubchân, — un tour de sa façon. Il enivra cet homme, et finit par lui proposer un marché loyal que l'ivrogne accepta sur-le-champ : Cossaï donnerait une outre pleine de vin, tandis qu'Abou-Goubchân livrerait sans retour la précieuse clé de la Kâba. L'échange eut lieu, et l'investiture de Cossaï comme portier, demi-royal déjà, du petit temple remonte à cette scène comique. Abou-Goubchân gagna du même coup une célébrité dérisoire qui s'est perpétuée parmi les Arabes ; on dit souvent : « plus

imbécile qu'Abou-Goubchân[1] ! » — Cossaï, encouragé par un succès aussi légitime, continua de centraliser le pouvoir entre ses mains. Il se fit bâtir une maison plus haute et plus vaste que toutes celles de La Mekke naissante, et décida que ce serait le *Dar-en-nadoua* ou palais du conseil. Enfin il inventa — et ceci est l'acte d'un poète ou d'un artiste dans la vie d'un habile — la cérémonie touchante du « drapeau noué ». Tant que l'étoffe n'était pas attachée à la hampe, le drapeau n'était pas *consacré* ; ses deux moitiés restaient matérielles et quelconques ; l'emblème ne vivait pas encore ; porté dans les combats, il y eût été nul. Au contraire, dès que les mains demi-pontificales de Cossaï avaient relié par un nœud la pointe du bois à l'étoffe flottante, l'emblème prenait un sens, et le dévouement lui était dû. Le sang qu'il faisait répandre coulait en l'honneur d'un tissu sacré au bout d'une lance sacrée. Cette idée de la vénération intermittente du drapeau devait, je crois, mieux satisfaire les plus difficiles, restés indécis devant une foi toute récente. Par là Cossaï lui-même semblait avouer que le parfum patriotique sorti de ses doigts n'était pas éternellement tenace et qu'il pouvait s'évaporer : au prince donc à réitérer les baptêmes ! Cette cérémonie, nécessaire à des peuples d'esprit fin et très libre, se perpétua jusqu'aux derniers temps de l'empire des Khalifes.

1. D'ailleurs, je crois entrevoir un jeu de mots arabe sous ce nom-là. *Ghobech* veut dire *toucher à sa fin*, prendre les couleurs d'une chose qui finit. Est-ce que « Abou-Goubchân » ne voilerait pas une plaisanterie assez dure ? : — Le Père-Touche-à-sa-fin, l'inepte personnage *qui n'en a plus pour longtemps* à remplir sa fonction, puisqu'il la laisse aller si stupidement ; — l'homme qui est le crépuscule d'un rôle... ?

On voit, par cette histoire sommaire de la Kâba, qu'au temps des Poésies Suspendues, environ deux siècles avant Mahomet, les œuvres d'architecture arabe n'étaient pas grandioses. Si la poésie des réunions d'Okadz peut être égalée, comme sentiment, aux plus nobles poèmes grecs, si elle ne leur est pas inférieure en éclat, en saine vigueur ni en conceptions raffinées, combien les tribus chevaleresques voisines de la mer Rouge demeurent arriérées sous le rapport de l'art monumental ! Comme les temples divins, aux admirables colonnes, aux lignes épurées, sont absents parmi elles, et si par hasard elles les ont connus, — sont incompris ! Cette Kâba aux formes raides, sans souci d'ornements, ce cube maladroit de maçonnerie, nous donne plutôt l'image d'un réservoir de petite ville ; c'est presque une « masure ».

L'honneur d'être accroché aux solives de ce réduit pauvre et illustre fut donc nécessairement un honneur d'imagination et de convention ; le décor extérieur n'était pas pour le grandir. Et pourtant cette fiction a préservé de l'oubli et illuminé d'une gloire résistante, en les popularisant, sept poèmes dont plusieurs, sans elle, fussent évidemment retombés à leur rang secondaire. Mais certains rois puissants n'ont-ils pas forcé le monde à se prosterner et à trembler, devant leur majesté assise tout bonnement sur une chaise usée au lieu du trône d'airain ?...

Il suffit d'évoquer, un instant, la solennité de la Suspension, pour comprendre quels doutes, quelles lacunes entourent son image indécise. Les notaires de dates ou vieux chroniqueurs des temps rapprochés de l'islam ne disent rien sur de telles cérémonies. Ils partageaient sans doute le préjugé des rédacteurs de

« Journées » : or il n'y avait de journée mémorable que celle qui avait été ensanglantée par un combat. Voilà pourquoi nous ne savons pas comment furent décernés les honneurs de la Kâba. Était-ce à la suite d'un vote régulièrement institué aux foires d'Okadz, — une sorte d'usage parlementaire auquel s'étaient pliées ces fières tribus, pour la plus petite portion démocratique gisante en leurs cœurs aristocrates? Ou fallait-il seulement une acclamation irrésistible, spontanée, de toutes les mains se levant? Est-ce que l'on accordait *une seule* Suspension annuelle, — ou *plusieurs* à la fois, lorsque telle assemblée se montrait plus vibrante qu'une autre sous les récitations, et que sa fièvre littéraire la rendait tout à coup prodigue de récompenses? Enfin de quel style, profane ou demi-religieux, grave ou joyeux et désordonné, furent les cortèges autour de l'œuvre conduite à la Kâba? Le poète lui-même prenait-il part à son triomphe, et puisqu'on en est réduit aux conjectures, faut-il le deviner assourdi par un faux-semblant de bacchanale, pressée, gesticulant à ses côtés? A moins que la fierté native de l'Arabe ne se soit tenue rebelle à ces condescendances, qu'elle n'ait laissé maigre et sans faste la procession s'en aller vers le temple.

La tradition existait déjà d'un pèlerinage païen, ou *hadjdj*, à la clôture de la foire d'Okadz. On se portait en foule vers la Kâba de La Mekke, sans doute pour y prier les idoles et y déposer une offrande. L'élan nouveau qui, un jour, fit transporter jusqu'à la petite maison cubique la première Moâllaqa, fut donc naturel et ne dévia pas trop des habitudes. Mais cette heure fut inoubliable aussi pour le gardien de la clé — je veux dire l'homme simple des commencements,

celui dont la probité n'avait pas encore été séduite par un Cossaï. Car ce furent très probablement ses mains qui accrochèrent le poème nouveau-venu parmi les idoles, et son rôle se couronna ainsi d'une auréole littéraire, d'une semi-prêtrise, qui s'éclairait aux rayons de la gloire lauréate. Par là s'expliquent les soudaines convoitises qui s'éveillèrent autour du modeste portier de la Kâba[1].

Enfin n'est-il point vraisemblable de croire que les Moâllaqat parurent dignes tout à coup d'entrer dans la Kâba pour une double raison : parce que c'étaient de beaux poèmes connus par la récitation — et parce qu'elle offraient un spécimen encourageant de l'art merveilleux récemment importé parmi les Arabes, l'écriture? A vrai dire, je ne pense pas qu'il dût sembler à tout le monde si prodigieux, cet art éminemment vulgaire et vulgarisateur qui portait un coup fatal à l'art beaucoup plus surhumain et réellement miraculeux des « possesseurs de mémoire », des traditionnistes-récitants.

On sait déjà qu'avant l'usage de l'écriture, les poèmes, les histoires ou l'Histoire ébauchée étaient, comme dans une arche vivante et marchante, déposés dans la mémoire de certains hommes préparés par l'exercice à ce sacerdoce du souvenir, et qui avaient mission de « rééditer », autant de fois qu'il était nécessaire, les choses à eux confiées de génération en génération. La fonction plus moderne du *cheïkh*

1. On peut se demander si ce n'est pas à un reste de souvenir — et combien détraqué — des Moâllaqat, que tient l'idée folle, absurde, encore très répandue parmi les Chrétiens, du cercueil tout en fer de Mahomet qui, attiré par un aimant, resterait *suspendu* à la voûte de son tombeau !

dans les universités musulmanes en donne une image exacte et renouvelée : un texte, religieux presque toujours, passe de la bouche du cheikh à l'oreille de l'élève qui, en vieillissant, à son tour deviendra cheikh autorisé. L'excellence de cette tradition réside en ceci : que le texte (vers ou prose) est transmis avec une fidélité d'autant plus grande que le véritable traditionniste a dû faire complète abnégation de sa personnalité. Ni omettre, ni ajouter, ni transposer : telle est sa loi. Une seule voyelle, un accent, changés, et *sa* tradition n'a plus de valeur. La honte de l'improbité littérale pourrait peser sur son nom. Cette étonnante coutume de la répétition vivante, immuable, n'a été surpassée que par le phonographe. Les *Rououâah* ou *Imbibés* (d'un récit) étaient bien des « hommes-cylindres », tout enregistrés. Aussi, devant ces réciteurs de précision par qui les textes étaient rendus avec l'intonation juste, avec le sens fixé hors de toute incertitude au moyen de la vocalisation parfaite, l'innovation prétendue éblouissante de l'*écriture* ne pouvait nullement se poser comme un progrès. Appelées à l'honneur fallacieux d'être *écrites* pour devenir *suspendues*, les Moâllaqat recevaient un premier coup meurtrier qui devait peu à peu éteindre, faire agoniser leur popularité dans l'esprit de la *foule* arabe. L'écriture ne rendait plus qu'un texte vague. Pour quelques points diacritiques déplacés ou omis, le sens primitif tombait à la dispute, à l'oubli, au quiproquo ridicule. Le nouvel art d'écrire donnait la forme lointaine de la pensée, son cadavre décharné, mais l'intonation, la cadence, la suite des voyelles indubitables disparaissaient. Bien plus, la frauduleuse écriture, en désagrégeant la masse phonétique de la

phrase entière, était comme une invitation permanente à la *traduire* dans un autre langage. Or, de tous temps, la « traduction » a été regardée par l'opinion arabe comme une sorte de crime contre la virginité de l'Idée, éclose puis enclose dans sa forme originelle. « Écrire », changer le lien des sons en celui des lignes, c'était le premier pas vers « traduire ». Cette irrévérence ouvrait la porte à toutes les autres qui ont suivi. De ce jour, on n'a plus craint de manipuler la phrase arabe, pour la forcer à subir des rythmes, à se couler sous des alphabets étrangers.

Les incomparables « récitants de mémoire » furent découragés. Ils durent, en grand nombre, abandonner un art devenu inutile. Des copies, plus ou moins soignées, coururent parmi les maisons riches; les Rououâah n'y furent plus guère appelés; les fautes de texte, une fois insinuées, se multiplièrent... Elle fut donc, cette magnifique *Suspension* des Sept poèmes, comme l'ironique image du prochain étranglement de toute poésie païenne par la corde dévote du Qoran. L'insouciance pour tout ce qui n'était pas écrit dut bientôt compléter le délaissement des vieux réciteurs. Inutilisés, ils tombèrent dans la paresse de se souvenir : les deux tiers au moins de l'antiquité reculée des Arabes se sont perdus, par la faute de ces deux dédains qui se répondaient.

Peut-être enfin une autre influence, qui créa comme un bon goût littéraire, s'attachait-elle aux réciteurs, pour disparaître avec eux. Quand un jeune chevalier, demi-poète, peu célèbre, s'apprêtait à chanter ses actions du Désert devant la foule d'Okadz, il faisait venir un « possesseur de mémoire », et apprenait de lui des vers habilement choisis sur d'autres héros

déjà connus du peuple. Par ces citations ingénieuses — et respectueuses, il se mettait lui-même en valeur; il se rapprochait, dépassait ou s'éloignait. En tous cas il indiquait son rang supposable dans la suite des hommes de belle race. Ces vers, il s'en servait comme d'appuis, de références momentanées ; ils étaient en quelque sorte les médailles frappées à des effigies populaires dont il devait, pour la comparaison, rapprocher son visage de postulant.

Mais, la lecture peu à peu remplaçant la récitation de mémoire, le peuple, qui ne lisait pas, ne se souvint plus guère de ses types préférés. Comment donc le jeune chevalier aurait-il cité des « appuis » chaque jour plus ignorés, quand la désaffection croissante les minait?

Dès lors il semble que l'emphase, — pour tout dire, le mensonge, — des gens à exploits, cessant d'être endiguée par les points fixes des citations rassurantes, et l'auditoire, d'être bien assis comme juge, se donna carrière et que la *balgh'a*, l'exagération, — le saut hors de la mesure, le jet d'hyperboles naquit sur les lèvres du narrateur de carnages abandonné à lui-même. Nous l'avons accueillie, cette Balgh'a, en la déformant un peu, et faite, oh! combien familière! C'est notre illustre Blague!

Il est très curieux de noter, parmi ces Primitifs, cette conception de la solidité morale d'une chose dite, parce qu'elle est versifiée ou établie sur un rythme. Cet instinct, on le retrouvera dans toute l'histoire de l'esprit arabe. Citer quelques vers, c'est reprendre haleine sur une autorité, — se ressaisir au milieu de l'inconsistance des affirmations sans base.

On peut croire que l'acclamation populaire, qui

porta les *Sept* aux honneurs de la Kâba, fut partiale, comme toute voix démocratique[1]; car elle oublia quelques-uns des plus grands poètes qu'eurent jamais les Arabes : le noble Al-Kama, et le souple El-Acha; le fils de Zohaïr, Kâb, très fécond ; mais surtout le rude Thâbbata-Charran, l'admirable Chanfara, et le plus « artiste », le plus « lettré » de tous, Nâbiga Dhọbyâni, dont les séjours, il est vrai, ne semblent pas s'être approchés de La Mekke. D'autres listes et recueils ne tardèrent pas à corriger cette injustice des assemblées d'Okadz, en liant pour une gloire égale d'autres noms que ceux des Moâllaqat : ou connut les *Moufadhdhaliat* (Livre des poésies *prééminentes* ou *privilégiées*), le *Hamâça* (Anthologie de la *Bravoure*) d'Abou-Tammâm, le Diouan des Six poètes, Ach'âar Es-Setta, particulièrement réputé en Afrique et en Espagne, et qui rangeait ainsi ceux de sa préférence : Amrou 'l-Qaïs, Nâbiga, Al-Kama, Zohaïr, Tharafa et Antara.

1. Quelques auteurs paraissent croire que les Moâllaqat sont, de nos jours encore, suspendues à l'intérieur de la Kâba. C'est bien peu probable. Mahomet, en brisant les idoles, dut maltraiter impitoyablement les feuillets suspendus. Cependant il était trop habile pour se montrer brutal, et on ne dit pas qu'il les éparpilla au vent. Quel fut donc le sort de ces manuscrits vénérables? Toutes les hypothèses sont admissibles. Mahomet ne dut pas consentir à ce qu'ils restassent sous les yeux des néophytes musulmans, pas plus que les prêtres modernes n'aiment à voir la Bible entre les mains des catholiques. Furent-ils relégués sans honneur dans un coin? Est-ce là qu'ils dormirent longtemps, — qu'ils dorment encore? ou bien plutôt, *détruits* en cachette?... L'inventaire méticuleux de la Kâba intérieure est encore à faire. Un explorateur y acquerrait une belle gloire. Mais les Arabes se vantent que le petit « Cube » de La Mekke est resté *âtiq* (idée d'une vieillesse qui gagne en valeur à mesure qu'elle augmente — et aussi du vin vieux qui se bonifie) — c'est-à-dire qu'il n'a été souillé jusqu'ici par aucun maître non musulman.

Celui-ci, par hasard, se trouve être le dernier du recueil. C'est aussi la place que lui assignent aujourd'hui, avec une sorte de dédain, les lettrés arabes, les A'daba, sans doute en manière de protestation contre le cycle abondant des aventures antariennes que débitent dans les cafés des conteurs spécialisés sur sa gloire : les *Antarïyya.* Les raffinés ne sont pas fâchés non plus de se distinguer du populaire, qui adore Antar et en est avide. Ils trouvent, eux, cet essai d'épopée trop vulgaire de style et de composition, rempli de sornettes, et enfin gâté par un dialecte impur. La plèbe s'amuse et rit ; les délicats ne sourient même pas.

Il faut peut-être chercher la cause du privilège dont jouit Antar auprès des simples gens, dans sa couleur de mulâtre, qui a chance de plaire au grand nombre. En effet, depuis des siècles, le pur sang arabe s'est livré à des négresses, ou à des femmes de demi-sang, de quart de sang, parfois à peine teintées d'une ombre obscure sous leur peau olivâtre. La moitié de la basse classe porte au moins *une goutte* de sang noir dans ses veines. Rares sont aujourd'hui les familles, même de quelque richesse, restées absolument blanches. Antar, même en conservant ses beaux gestes déployés sur de nobles sentiments, son allure chevaleresque de Roland des Sables, — Antara des cavaliers[1] — n'aurait pas réuni la majorité des auditoires, s'il eût été le héros de la Blancheur. Sa qualité de métis l'a démocratisé. Puis cette recherche passionnée de sa cousine

1. Il y a un verbe *nteur*, qui signifie : proférer des invectives, ou donner de rudes coups de lance... Son nom d'*Antar* vient peut-être de là.

Âbla, comme elle traduit bien, pour lui-même et pour d'autres, le rêve instinctif qui gronde en désirs au fond de toute âme un peu nègre : posséder une femme blanche, grassouillette, potelée, charnue, presque dodue (le mot *âbla* enferme toutes ces nuances), — une femme plutôt molle au toucher, mais non l'anguleuse Arabe dont la peau brune est sèche et les muscles si durs !

A moins que le renom d'Antar n'ait pris sa source dans un de ces éloges polis et habiles, prononcés peut-être d'une voix assez distraite, que Mahomet décerna plus tard aux vieux poètes qu'il n'osait pas mépriser ouvertement. « Antara ! dit-il, voilà le chevalier bédouin que j'aurais le plus aimé à connaître, à cause de sa réputation... » Il ne restait plus au peuple islamisé qu'à prendre cette boutade pour une obligation religieuse d'admirer.

La Moâllaqa d'Antar commence, ainsi que toute ancienne poésie qui se respecte, par la description émue des lieux que la maîtresse habita : « Salut ! demeure d'Âbla !... » Cette petite femme, toute en rotondités, il l'appelle encore « Oumm el-Haytham » ; il s'attarde à la description, savourée, de sa bouche et de ses lèvres. Mais quoi ! Toujours Âbla ? Fût-elle parfaite en chair !... Non : la chamelle, pareille à une tour haute, est là qui attend... Le voilà reparti ! Sa bête « fait de grands écarts à gauche comme pour éviter un chat funeste ». Il rencontre une autruche « dont les petits suivent comme un drapeau sur sa hampe la tête de leur mère ». La chasse l'a distrait d'Âbla ; maintenant il faut boire, « dans des vases ciselés, tenus à deux mains ». Une bonne « buverie » le distraira de la chasse. Quand il est ivre, il voit de la gloire partout,

et quoi qu'il commette, « rien n'entame plus sa gloire »... Maintenanl le noble ivrogne a besoin de sang ; il lui faut quelque bataille. Les lances qui n'en finissent plus de longueur, « telles des cordes à puits », se plongent et descendent dans les flancs de sa victime, pour en tirer du sang. Néanmoins l'ami d'Âbla conserve un fond de sentimentalité; le vin réveille sa tendresse : il s'apitoie, — sans doute quand son cheval l'a piétiné, — sur la mort d'un beau guerrier gisant à terre... « Que deviendront, là, exposées aux bêtes fauves, ses mains robustes, ses bras aux formes parfaites ? » Mangés par les bêtes, oh ! tristesse...

Un autre, parmi les morts, est un géant : « on dirait un grand arbre étendu, habillé par des vêtements d'homme »... Aux jeux des carnages, Antara trouva sa fin : on prétend qu'il fut tué par un Arabe — au moins joliment surnommé, « Le Lion à la patte blessée », *El-As'âd er-rahîs.*

Et ainsi se mêlent, en toute la vieille poésie d'avant l'islam, comme en une large soie aux couleurs violentes, tissée simplement avec des fils sains, les maîtresses, les lances, les coursiers, les chamelles, l'autruche et l'arc, la tristesse des puits comblés et l'ivresse des outres pleines, le vin rouge et le carnage rutilant.

Le nombre des antiques poètes est considérable. Chacun d'eux porte son accent personnel, faible ou caractérisé. Mais la gamme des nuances pour passer de l'un à l'autre est si fine, qu'elles ne sont perceptibles qu'à des yeux exercés.

Zohaïr a une tendance à la réflexion philosophique : il l'enferme à tout propos dans une maxime ingénument tendue à ceux qui ont le goût des proverbes.

Ces pauses méditatives entrecoupant l'action se compareraient sans difficultés à la manière que chérissait Ali, dans le siècle du Prophète, et qui fut sa note de pessimiste découragé. « La langue et le cœur, dit Zohaïr, l'homme est fait de ces deux moitiés ; le reste, sang et chair, ce n'est rien qu'un fantôme inutile. »

Avec Tharafa, nous retrouverions encore une belle maîtresse, tout à côté du chameau splendide « qui dissipe l'ennui », et de la lance, à la taille si fine qu'elle sait faire oublier l'autre taille, qu'on ne pressera plus... Sa joie à détailler les perfections de sa chamelle est vraiment exubérante ; il faut, pour la comprendre, se reporter à l'exaltation d'un acheteur de vaches qui, sur nos marchés provinciaux, s'aperçoit qu'il conclut, pour un prix dérisoire, une affaire magnifique : il palpe la bête, des cornes à la queue, et finit par crier à tous, en dansant, la vache qu'il a ! Ainsi fait l'honnête chevalier dans sa Moâllaqa. Une d'entre ses comparaisons camélines m'a frappé ; je ne veux pas le quitter sans l'avoir mise en évidence. — Il vante le bel arc, au dessin précis, que font, en se rejoignant par le haut sous la queue, les deux cuisses — ou pour tout dire, les fesses — de sa chamelle. Or, ne serait-ce point d'une minute d'extase devant cette perspective que jaillit la vision ou l'idée de l'arc ogival — flamboiement prochain de plusieurs architectures ? Est-ce donc un cerveau de nomade plus méditatif, qui eut le mérite de concevoir les deux portions de la voûte rompues au centre pour s'élancer plus haut, en bel équilibre, vers une « clé » maîtresse ? La remarque de Tharafa est certainement d'une justesse absolue : les chameaux sont des constructeurs d'arcs-en-ogive continuels, quand ils arcboutent, à

l'écart l'une de l'autre, leurs jambes de derrière pour prendre appui serré sur la base de leur queue. Jamais, je crois, l'antique Tharafa ne s'est vu citer parmi les inventeurs possibles — et tous contestés, de l'ogive. Même si l'on refusait à ce bon « chamelier » de reconnaître ses titres, et que les architectes jaloux voulussent encore une fois laisser la noble ogive sans paternité, on ne peut nier au moins que Tharafa ait entrevu sous un angle des plus originaux, et compris dans la solitude, avec des yeux d'artiste, la beauté de deux lignes courbes qui s'effilent vers une pointe pour se nouer et mourir en son sommet.

Il est impossible de passer en revue tous les poètes antéislamiques, sous peine d'établir un dictionnaire dont la monotonie serait bien vite fatigante. J'en ai choisi quatre qui me paraissent monter, avec une belle unité la gamme du sentiment arabe primitif, — l'idée de se maintenir *pur* par la vengeance. Ces quatre poètes seront *Chanfara*, vengeur solitaire, source bouillonnante de la prime et irrésistible émotion ; *Mouhalhil*, déjà entouré d'une troupe assez nombreuse, et vengeur *de son frère*, par devoir de famille ; *Amrou' l-Qaïs*, quémandeur de subsides à la ronde, jusqu'à la cour de l'empereur grec de Constantinople, et qui nous apparaît, pour quelques jours, comme un général d'armée, presque un tacticien faisant de beaux vers ; enfin *Nâbiga*, chez qui le torrent de la vengeance se calme et s'épuise, — Nâbiga très habile en l'art poétique, grandiose encore et sincèrement épris de la noble vie au Désert, mais beaucoup moins homme d'action et de sang réel : un héros qui écrit abondamment, et fait souvent la sieste à l'ombre des palais...

III

Le caractère de Chanfara est d'une rigueur admirable. Nul autre ne présente une pâte si homogène, si compacte, où l'on voie le chant poétique s'imprégner de l'action.

Chanfara était à moitié nègre et fort laid. Ce surnom veut dire: l'homme lippu (*chafra, chefir,* bord, lèvre; aujourd'hui, en arabe vulgaire, *chiffa, chfaïf,* lèvres). Il vivait depuis longtemps chez les Benou-Salâmân et avait été adopté par un homme de la tribu. On le traitait donc en égal dans la famille, sans lui faire sentir l'origine un peu trouble de son assimilation : car il est probable qu'il avait été pris à la guerre et emmené, tout jeune, comme esclave. Il avait même subi un « échange », les Salâmânides ayant consenti à le recevoir des mains d'un Beni-Chabâbah. Un jour, la fille de son père adoptif, — une enfant, — se met en colère contre lui, et le frappe au visage, de sa petite main. Chanfara lui dit, moitié riant, moitié fâché : « Allons, ma petite *sœur*, lave-moi la tête à présent! » C'était éprouver ce qu'il fallait penser d'une telle familiarité, tout en lui offrant l'occasion, par une plaisanterie, d'effacer le semblant d'injure. A ces mots, la colère de la fillette redouble; elle lui crie: « Non, tu n'es pas *mon frère!* » et lui donne, cette fois avec une intention claire d'offenser, un vigoureux soufflet..... Cette minute suffit à bouleverser l'existence de Chanfara! Un Destin nouveau plane et pèse sur lui..... « L'homme lippu » s'indigne; il sent en son cœur un volcan s'allumer ; il se devine *de bonne race!* Le voilà parti, en hâte, pour la tribu

de Fahm où il connaît un homme savant en généalogies, un mémorial vivant des descendances. Chanfara est encore essoufflé de sa course : « Je t'adjure, lui dit-il, de m'apprendre toute la vérité !... Qui suis-je ? De quelle race ? Le sais-tu ?... »

— Toi, répond l'expert, tu es de la famille d'Ioûas, fils de Hodjr. » Cela suffit. Point de discours, ni d'attendrissements réciproques, ni de remerciements. Le mulâtre se tourne vers le point où campent les Benou-Salâmân, puis tout à coup solennel, tragique, il prononce un grand serment :

« O Salâmân, je jure que je vous harcèlerai sans trêve, jusqu'au jour où j'aurai tué *cent* hommes des vôtres ! »

Et il « s'attache » aux Benou-Fahm, sous-tribu des Chabâbah, — si l'on peut dire qu'un homme « s'attache », quand il s'apprête à mener une existence si singulière. Il partait de chez eux, le matin, *à pied*, n'ayant pour attirail de guerre que son arc et ses flèches. Il se dissimulait derrière les dunes ou les roches, et de là préparait d'habiles guet-apens contre les Salâmân. Beaucoup d'entre eux s'y laissèrent prendre et, ici ou là, succombèrent. La tribu n'avait qu'une consolation : c'était de découvrir dans les chairs de tous les cadavres une même pointe de flèche de forme et de confection spéciales, que Chanfara y avait enfoncée en guise de signature.

L'homme à la lippe devenait terrible. Il en était à son quatre-vingt-dix-septième meurtre, et le douar des Benou-Salâmân s'éclaircissait. Dès lors il pouvait bien chanter ces vers, qui contiennent la formule de sa vie nouvelle : « Je passerai mon existence à traquer dans le Désert les plus illustres Salâmân, et je

me frayerai un passage dans les sables entre Sard et Yarbâ.»

Ce *chevalier à pied* tenait magnifiquement son serment. Les Salâmân, honteux de tant de défaites, secouèrent enfin leur apathie. Un service d'espionnage fut organisé autour du héros, et ils ne tardèrent pas à être informés qu'une nouvelle embuscade se préparait contre eux. Ils la déjouèrent; Chanfara prit la fuite. Mais à partir de ce moment, ses ennemis, — ses vaincus, — ne cessèrent de le poursuivre, sans vouloir perdre sa trace. A leur tour, ils imaginèrent un piège, qui réussit par le moyen d'une vieille femme... Car c'est une opinion enracinée dans l'esprit arabe que les vieilles seront toujours les complices des ruses infâmes, les ouvrières des besognes déshonorantes. Mi-sorcière, mi-entremetteuse, ou tout à fait et solide cheville des disputes et des crimes, l'image de la vieille femme oscille, devant eux, entre ces pôles...

Un jour donc Chanfara rencontre une femme âgée qui, *par hasard*, se trouvait sur sa route, et il lui demande à boire. Ce hasard avait été combiné par les Salâmân et faisait partie de leur plan. Dès que la femme se fut assurée que c'était bien « l'ennemi », elle lui présenta un morceau de fromage affiné par des bains de sel et dont la saveur brûlante devait irriter la soif. Chanfara, y ayant mordu, demanda de l'eau. Elle lui tendit une petite outre pleine de *râib*, lait caillé, probablement alourdi par un excès de présure. Puis elle disparut sans lui dire où il y avait une source.

Chanfara, de son côté, se remit à courir, tandis que la femme, l'espionne, allait informer les Salâmân poursuivants de ce qui s'était passé. Il n'y avait

qu'un seul puits dans toute la région ; le guerrier lippu y viendrait sûrement pour se désaltérer. C'est là qu'ils attendirent l'effet du *râib* renforcé.

La nuit étant venue, Chanfara dévoré par une soif inextinguible s'approche du puits qu'il connaissait bien. Par prudence, par ruse, il se met à crier, d'assez loin : « Je vous vois ! Ah ! je vous vois tous !.. » S'ils sont en embuscade, pensait-il, mon cri les effrayera ; ils s'en iront. Par malheur pour le héros, les Benou-Salâmân s'étaient, eux aussi, liés par un serment : couchés deux par deux, à plat ventre, autour du puits, ils s'étaient juré de se comprimer l'un l'autre jusqu'à la mort, d'étouffer réciproquement leurs convulsions, s'ils étaient blessés, plutôt que de laisser échapper une seule plainte qui révèlerait à Chanfara le gîte de l'embuscade. Le moins blessé des deux achèverait l'autre plutôt que de le laisser gémir.....

Chanfara croit distinguer une masse noire ; il tire une flèche... et rien ne bouge. — Le Salâmânide était mort sur place, ou bien s'était vu étrangler, suivant le pacte, par son fidèle compagnon. Le héros noir, tout à fait rassuré, s'approche de l'eau et dépose ses armes à terre... La minute est décisive ! Les Salâmân s'élancent, en cercle, sur lui. Mais il a fait un bond formidable et va s'échapper.

Tout à coup *il sent* une chose qui tombe, dans l'obscurité... C'est sa main gauche, qu'un coup de sabre plus adroit vient d'abattre. Chanfara se sert de sa main droite pour ramasser cette main coupée : il la lance, furieux, contre la figure de l'homme qui tient le sabre. Tous deux, enchevêtrés, roulent vers le puits. Alors Chanfara, plus agile, pose le cou de

son adversaire en porte-à-faux sur une pierre de la margelle, et le lui écrase à coups de pied... Mais c'est la fin de cet étrange « poète ». Assailli de toutes parts, il succombe sous les coups des Salâmânides. Cependant la tâche à laquelle il avait solennellement voué son courage n'était pas accomplie. La Fatalité dédaignait de le couronner vainqueur : au serment de détruire *cent* Benou-Salâmân, il manquait *une unité* ! L'homme frappé de la première flèche, au bord du puits, avait été le quatre-vingt-dix-huitième ; le sabreur de sa main gauche n'était que l'avant-dernier des cent !... Pauvre Chanfara !

Les Salâmânides attachèrent son cadavre à une croix et les corbeaux le déchirèrent. Deux ans après, ses os commençaient à se disloquer et tombaient à terre... Un homme des Benou-Salâmân, qui avait quitté sa tribu depuis plusieurs années pour un long voyage, s'en retournait chez les siens. Il passa tout près de la croix, et regarda ce reste de cadavre qu'il ne connaissait point. Tandis qu'il avait le nez en l'air, son pied nu heurta une petite chose à pointe vive qui gisait, là, dans la poussière. C'était un os brisé du poète Chanfara. La blessure imperceptible devint un ulcère ; la gangrène suivit et gagna tout le corps, si bien que l'innocent voyageur en mourut. Mais le centième Salâmânide des Cent promis à la Mort était acquis au nombre fatal. Un destin plus clément se chargeait d'accomplir le vœu. Certes Chanfara dut se ranimer sur sa croix et tressaillir des secousses d'une joie terrible !

Le poème qu'il a laissé se nomme : *Lamiyyat el-Arab*. Le plus étonnant est qu'un homme « si occupé », toujours à l'affût comme une bête fauve, ou lui-même

traqué, ait pu s'adonner à la versification et goûter le charme de la rime. Il reste d'ailleurs concentré sur quelques images issues de la vie qu'il mène : elles sont énergiques et splendides. Il est encore très curieux d'observer que Chanfara était un contemporain de Mahomet, et qu'il aurait pu connaître, étant donné les temps relatifs de leurs naissances, la prédication du Prophète. Or jamais homme ne sembla moins touché que lui par un mouvement religieux ; à la lettre, *il ne s'en doute pas*. Son *islam*, à lui, c'est de se vouer aux embuscades et de courir dans les ravins pierreux. Écoutez son chant[1] : « Il y a sur terre un asile où l'homme de cœur, en butte à la méchanceté, peut oublier son chagrin. J'en jure par les vies des Benou-Salâmân, celui qui raisonne et sait marcher droit dans la nuit ne se trouvera jamais enserré par une terre étroite, — soit qu'il aille, tendu vers son désir, ou bien en fuite de ce qu'il hait. J'ai ailleurs, Salâmân, toute une famille qui vous remplacera : le loup, infatigable coureur, la panthère au poil ras et lisse, et l'hyène au poil hérissé. Ce sera le monde de Chanfara. »

L'élan de sa vengeance le porte plus loin que tous les autres poètes, car, eux, ils rassemblent une armée, se fortifient le cœur en grossissant leur foule, — tout au plus rompent avec certaines habitudes d'oisiveté ou d'orgie. Mais Chanfara, lui, dit adieu au monde des humains ; il se retire dans la solitude comme ferait un ermite de la Thébaïde, un saint Pacôme ou un saint Hilarion. Seulement ses « prières » sont des

1. Il existe plusieurs traductions de Chanfara ; en français, par Fresnel, C. de Perceval, etc.

embuscades longuement méditées. Il fuit la présence des hommes pour rester face à face avec son dieu : la Vengeance ! C'est un ascète qui souffre et se macère : il vaincra la commune nature des hommes, qui pousse à l'oubli ; cloîtré au Désert, enfoncé dans ses vœux, il restera digne de lui-même et de la divinité sauveuse.

Mais, comme tous les ascètes, il est parfois sillonné de petits éclairs cuisants, qui sont *les regrets*. Il a des « tentations », et doit s'en défendre par le mépris exagéré de ce qu'il abandonna : Les Benou-Salâmân vivent, après tout, dans un triste canton ! Jamais une distraction aimable avec eux ! Ce sont des pauvres, des déshérités...

« Trois amis fidèles me tiendront lieu de ces hommes qui ne savent pas rendre le bien pour le bien, et dont la fréquentation n'offre aucun avantage, ni jamais l'ombre d'un passe-temps. Ces trois amis? — un cœur intrépide, un sabre flamboyant et un arc de bambou[1], long et sonore, dont le bois résistant est d'un jaune bien poli. Par ses nœuds, on l'attache à l'épaule en sautoir. Quand la flèche part de son cœur, il gémit sourdement : telle une mère déplore la perte de son enfant... »

« Non, je ne suis point de ces cœurs d'autruches qui sont tantôt fiers et tantôt à bas, qui suivent les mouvements d'ailes d'un faible oiseau. Je ne suis pas de ces hommes sédentaires, écume de la famille, qui ne se plaisent qu'aux singeries de l'amour, se par-

1. *Nab*, *nebb* signifie : produire une longue tige à nœuds réguliers, qui est creuse comme un tuyau (*anboub*). Ce doit être le bambou.

fument du matin au soir et s'obscurcissent les paupières au koheul[1]. »

Un tel homme n'a guère besoin non plus de cheval au sang pur ni de chamelle précieuse : ses rudes pieds le font *chevalier de lui-même.* Il est « coureur » de race, et cela lui suffit bien ; ses pieds valent des sabots :

« Quand la plante calleuse de mes pieds frappe sur la terre dure, elle en écrase les cailloux, elle leur tire des étincelles !... »

« Quand la faim me pose ses conditions, je l'esquive plusieurs fois de suite ; je la berne et l'égare jusqu'à ce que je la tue enfin... »

Cet éternel *poursuivi* a reconnu en elle l'implacable ennemi auquel sont toujours en proie les solitaires, les détachés du monde. Mais Chanfara ne possède qu'une tactique ; il en usera donc envers la Faim comme si elle était une des Benou-Salâmân : il lui tendra des pièges.

« Je tords mes entrailles comme un fileur de corde fait un toron, et je les enroule sur la faim comme il enroule, lui, sur le fuseau... »

« Dès le matin, je commence ma course ; à peine ai-je avalé la première bouchée. Je suis un loup aux fesses maigres, au poil gris : une solitude le mène à une autre solitude. Il part au point du jour, étranglant la faim dans les replis de ses entrailles ; il a pris le vent et trotte ; il s'élance au fond des ravins, il trotte encore... A sa voix répondent les loups efflanqués dont la face est blanchie par l'âge. »

1. Encore une rancune du héros mulâtre. Il avait peut-être essayé de se noircir la paupière, mais sans succès ! Il en était bien empêché par sa nature de nègre !

Tout ce qui est du *coureur* et de la *course* lui est très familier : il n'ignore aucun de ses concurrents. Il a vu « les *qâtha* de passage ressembler[1], avec leurs ailes pendillantes, à des coureurs qui s'embarrassent dans leurs tuniques flottantes. »

« Si maigre que je sois, j'aime bien à faire mon lit sur le visage de la terre; je me plais à étendre sur elle mon dos qui n'y appuie que des vertèbres étiques. Un bras décharné, voilà mon oreiller ! Ses jointures à sec ressemblent à des jonchées d'osselets devant la main d'un joueur... Si par hasard vous me voyez, dans un mauvais jour de peines, exposé comme la vipère des sables au brûlant soleil, le corps mal couvert et les pieds nus, apprenez que j'ai fait de la patience mon esclave; je lui ai volé son manteau pour en vêtir mon cœur d'hyène, et la dureté de mon cœur vaut mieux que de molles sandales. »

« Que de fois (aux jours caniculaires), j'ai laissé ma tête en plein soleil derrière les trous d'un méchant manteau. De mon épaisse chevelure, les coups de vent soulevaient des touffes compactes et agglutinées, car le peigne, depuis longtemps, n'y labourait plus, ni les parfums n'y avaient coulé. Les poux y étaient à l'aise sous le toit d'une solide crasse, qu'une année entière sans lavage avait étendue comme un enduit! »

Tous les torts n'étaient donc pas du côté de la petite Salâmânide, qui avait répondu par un soufflet à l'invitation de lessiver cette tête-là! Les poètes avaient déjà une chevelure en ces temps reculés; mais Chan-

1. Les perdrix *qâtha* ou selon le mot catalan : *ganga* ne sont pas sédentaires comme la perdrix grise; elles émigrent par troupes. De là leur nom arabe : *qâtha*, celles qui font des *interruptions* de séjour; — les intermittentes.

*

fara ne soignait pas assez la sienne! D'ailleurs son portrait ne le préoccupe pas. De s'embellir ou de se rendre plus laid que nature, il choisirait l'enlaidissement : il a comme la coquetterie de sa laideur et de ses grosses lèvres. Il esquisse entre deux courses, à la hâte, sa tête sale, et le voilà reparti!... :

« Que j'en ai parcouru, avec mes deux pieds seulement, de ces grandes plaines désertes! Que j'en ai atteint de ces horizons sans reliefs, aussi nus à la ronde que le dos d'un bouclier, et toujours vierges de caravanes!.. Je grimpais alors sur un sommet; les biches au poil roux circulaient autour de moi comme des jeunes filles traînant la petite queue de leur voile. Douces, comme une famille de petites sœurs, elles s'apprivoisaient mieux, le soir; elles me regardaient comme un jeune bouc aux pattes blanches et aux cornes contournées, qui gravissait le revers de la montagne pour gagner un asile inaccessible. »

On voit que Chanfara n'est pas un compositeur de « grands poèmes ». Il ne chante que sa propre aventure et elle n'a guère de portée historique. Mais il ignore absolument le savoir-faire de la littérature et encore plus la rhétorique : de cela, il faut lui savoir gré. S'il n'est pas, certes, inventif jusqu'à l'épopée, ses images sont ingénieuses, nettes, simples, ses épithètes colorées et brèves. Il a, pour toutes les choses familières qui bornent sa vie, l'œil d'un lynx enfermé en cellule. Il a indiqué, d'après le sentiment arabe, une des façons les plus spiritualistes de se retirer du monde, quand on n'a pas encore d'autre Dieu à aimer que la Vengeance. Mais du jour où cette divinité descend vers lui, aussitôt il se laisse exproprier de toute raison, de toute mesure : il déploie, en aveugle,

un héroïsme inconscient; sa folie furieuse lui masque le ridicule de l'incident primitif : le soufflet d'une fillette, d'une petite volonté banale et indigne de considération!... Cela démontre que l'âme arabe s'était formé tout un rituel de la *Susceptibilité*, dont l'art de conserver son visage vierge de tout affront devait être le premier chapitre. Chanfara se traîne, accablé par le *devoir* de Vengeance qu'il porte en son cœur avec un appareil *sacré*, pour ainsi dire *religieux*; et on pourrait, en l'honneur de ce poète, employer un mot qui va être prochainement vulgarisé en tous sens par Mahomet — dire qu'il transforme sa vie pour accomplir *sa mission*! Elle est très étroite sans doute, et ne regarde que lui-même. Mais elle seule donne la mesure du personnage et explique la grandeur d'une conception idéale : se garder intact de toute offense, rester *pur* comme l'enfant qui naît de bonne race, ou préférer la mort, c'est-à-dire refondre par elle un être avarié, qui a subi la brisure morale. Tel était le problème pour ces têtes antiques, auxquelles plusieurs siècles de sermons pieux n'avaient pas encore appris l'alternative du pardon. Qui sait enfin si les Arabes de l'époque classique eussent retenu pour l'immortalité le *Lamiyyat* de Chanfara, ce court poème qui n'atteint pas même à cent vers, si le mulâtre ne leur eût d'abord décerné un éloge très vif au sujet de leur précieuse race blanche? — l'éloge suprême pour de si orgueilleux généalogistes! En effet il s'écrie, dès les premiers vers :

« Mon père n'était-il pas le plus illustre des Ioûas? et ma mère, issue d'une lignée de parents libres?... Si je prétends à la main de ta fille... *c'est ce qu'il y a de sang blanc sur ma face qui prétend à sa main.* »

Ce mélange d'un peu de blancheur le *sauve*, — il l'avoue, — d'être un esclave nègre, sans devoirs de vengeance à remplir. En vérité, je n'imagine pas qu'un homme d'une pareille trempe aurait simplement courbé la tête devant la science du généalogiste, s'il lui avait dit : « Ton père et ta mère sont inconnus ; toi-même tu es un esclave, sans nom, sans famille... » Il me semble que Chanfara se serait, quand même, équipé pour les embuscades. N'importe, la fiction poétique conserve toute sa valeur ; elle nous force à deviner quelle eût été l'attitude obligatoire de Chanfara, si la race d'Ioûas n'avait pas été la sienne. Par devoir de chevalier-poète, il était tenu d'abdiquer toute fierté, de se sentir bel et bien « déchu ». Là était la flatterie aux Arabes de pur-sang, et ils en ont récompensé le poète lippu.

IV

Les « œuvres » poétiques de Mouhalhil ne sont guère plus abondantes que celles de Chânfara ; mais l'admirable unité que présente le caractère du mulâtre, l'ouragan de fureur qui l'agite et le broie, ne se retrouvent plus chez le premier avec la même ampleur. Voilà pourquoi il n'occupe, à mon avis, que le second rang, sous le rapport du sentiment-guide-et-contrôle qui nous sert à mesurer la belle franchise et la force initiale de la Vengeance.

Dans l'ordre des dates, Mouhalhil précède d'ailleurs, à peu près de cent ans, la venue de Mahomet ; il est donc aussi antérieur à Chanfara. Comme poète, on fait à Mouhalhil l'honneur de rapporter à lui certaines innovations, dont le mérite tout relatif ne se comprend

que dans la pénombre des époques les plus reculées de l'Art. Le premier, dit-on, des poètes arabes, il réussit à composer sur un thème choisi *plus de deux ou trois* vers d'un seul tenant... Cela nous révèle certainement que la toute primitive poésie arabe se manifesta d'abord par des impromptus d'un souffle vite épuisé. Mouhalhil serait encore — ce qui est plus grave — l'introducteur de l'*hyperbole* dans la poésie, ou, — pour l'appeler par son nom, — de cette trop fameuse *Balgh'a* ou Blague exagératrice, qui a fait partout une si belle fortune, et ne s'est ennoblie nulle part. Aussi quelques juges sévères ont-ils nommé Mouhalhil, *le premier menteur* ! « Mouhalhil » ou « Mohalhel » est déjà un surnom. D'après l'opinion générale, il signifie *le raffineur* — celui qui s'ingéniait à trouver le fin du fin en poésie[1].

Quoi qu'il en soit, ce raffineur ou ce « secoueur » est surtout intéressant à connaître comme le héros d'une guerre célèbre dans l'histoire des Arabes : *la guerre de Baçous*, qui dura quarante ans!.. C'est une sorte de guerre de Troie infime ; — je l'appellerais volontiers: « Guerre de Troie à la petite chamelle », car la cause déterminante en est bien futile, aperçue sous un autre angle que celui de la visionnaire susceptibilité des Arabes. De même que Chanfara descendit à tout jamais dans l'enfer de sa fureur vindicative, parce qu'une enfant l'avait souffleté, de même la longue guerre de Baçous provint d'une flèche tirée, par mégarde, sur une chamelle qui buvait à une citerne réservée. Au moins

1. Cependant la forme première du verbe *helhel* signifie tout simplement : *secouer* et *déplacer*. Est-ce que le sens de « Mouhalhil » ne serait pas : celui qui a *secoué* la poésie engourdie, qui a déplacé son équilibre en inventant *la pièce* longue de trois vers, et surtout en lui montrant les horizons immenses de la Balgh'a ?

met-elle en scène, cette guerre, plusieurs autres personnages tout à fait dignes de figurer à côté de Mouhalhil, surtout Koulaïb-Ouaïl, dont l'acte irréfléchi fut l'occasion de tant de malheurs.

Ce Koulaïb était un original et un tyran ; malgré la distance séculaire, il se montre encore avec les vives couleurs de deux mérites bien rares, — accolés : d'être resté original, bien qu'il fût tyrannique avec conviction. Il porte la gloire d'avoir été un des *trois* chefs à silhouette dictatoriale dont les antiques Arabes du Désert n'aient pas eu honte, depuis, d'avouer le commandement général — et temporaire, sur eux tous. Il est vrai qu'ils se disculpèrent bien vite d'une pareille faute, qu'ils lavèrent sur leurs fronts la tache d'avoir obéi, en éditant eux-mêmes ce terme proverbial : « Plus fier, plus altier que Koulaïb-Ouäïl ». En grandissant démesurément la hauteur de leur chef, ils pouvaient encore passer, la tête haute, sous la main de son autorité... Donc les tribus sorties de Maad (c'est-à-dire la réunion totale des Arabes primitifs) ne se sont vues que trois fois rassemblées sous les ordres d'un chef unique ; le premier fut Amir, fils de Zharib, fils d'Amr, à la Journée d'Al-Baïda ; le second, Râbiah, fils de Hârith, fils de Morrah, à la Journée de Soullân ; le troisième enfin, Koulaïb, fils de Râbiah (le précédent), à la bataille de Khazaz, où il massacra et mit en fuite l'armée du Yémen.

Dès lors, son cœur s'enfla d'un orgueil excessif ; il se lança en des tentatives d'absolutisme très osées pour un souverain qui avait un peuple nomade si habile à fuir. C'est ainsi qu'il attendait que la pluie bienfaisante eût rafraîchi le sol aride et fait pousser l'herbe, pour s'attribuer exclusivement le parcours des

lieux verdoyants. Son bétail, seul, y paissait; celui des autres tirait la langue sur le sec !... Il exagéra aussi, comme l'eût fait à Rome un Héliogabale ou un Tibère, la coutume de l'hospitalité; il détraqua la notion raisonnable de la clientèle, en l'étendant aux bêtes féroces. Il annonçait, par exemple : « A partir de tel jour, les fauves de ce canton deviennent mes protégés. Or je défends ma clientèle envers et contre tous... » Et la chasse était suspendue, les flèches inutilisées : des peines sévères — autres flèches ! — frappaient sans merci les désobéissants. Le premier sans doute parmi les Arabes, Koulaïb eût l'idée d'un monopole d'État, en essayant de s'approprier, pour lui seul, les feux de nuit que les douars avaient coutume d'allumer de collines en collines. C'était encore un accessoire ou une ostentation de l'hospitalité, car ces signaux, excepté en temps de guerre, ne servaient qu'à montrer aux voyageurs la direction des tentes pour le gîte de la nuit[1].

Mais le thème de l'hospitalité paraissait avant tout inquiéter et hanter le cerveau de Koulaïb-Ouaïl, car c'est à son sujet que ce *cheddâd*, cet exagérateur en toutes choses, conçut son projet le plus extraordinaire : ne voulût-il pas exproprier tous les Arabes de son voisinage — et un voisinage très élargi — du droit de pratiquer l'hospitalité ! — Cette vertu, lui seul en aurait le mérite... Donc il décida qu'autour du point où sa tente serait posée, on déterminerait un vaste cercle fictif, « aussi loin que la voix d'un chien

1. Les plus vieux Arabes peuvent donc se ranger parmi les innombrables concurrents à l'honneur d'avoir inventé *les phares*. Ils ont bien plus de titres que les habitants d'Alexandrie, ou que l'architecte, constructeur de la tour dite de Pharos !

pouvait être entendue », et en deçà, défense était faite à quiconque d'entreprendre aucune cuisine. Les marmites seules de Koulaïb auraient droit de mijoter ou de bouillir ! Mais cette mesure était gracieuse autant que tyrannique, car les gens, ainsi « décuisinés » par ordre, devaient se rendre chez Koulaïb et manger des mets qu'il leur faisait préparer. Le repas obligatoire, ou le rude châtiment !...

Bien plus, cet homme prodigieux semble avoir conçu, d'une façon trouble mais audacieuse, l'idée des « assurances sur la vie entière ». Ce fut une variante — capitale ! — à ses fantaisies généreuses en faveur des fauves. Donc il annonça qu'il protègerait sa clientèle, sous certaines conditions, *même contre les mauvais coups du sort*[1].

Or, l'impérieux Koulaïb aperçut, un jour, une chamelle étrangère qui venait boire à un de ses puits réservés. Sans réfléchir ou par dilettantisme, il prend son arc et décoche à la bête une flèche qui lui transperse les mamelles. Des cris horribles se font entendre :

1. D'après une anecdote rapportée par M. de Sacy, Koulaïb n'aurait été que « l'organisateur » d'un service régulier d'assurances, sur une idée qui ne lui appartenait pas : « El-Acha (peut être le poète ?) vint trouver Al-Kâma fils d'Al-Atha, le priant de le prendre sous sa protection. Al-Kâma y consentit et s'engagea à le défendre *contre les hommes et les génies*. Acha lui demanda s'il promettait de le défendre aussi *contre la mort*. Al-Kâma refusa. Alors Al-Acha s'en vint trouver Amir, fils de Tofaïl, qui lui promit de le protéger, *même contre la mort*. — Mais comment feras-tu ? lui demanda El-Acha. — Si tu viens à mourir pendant que tu seras sous ma protection, je payerai à ta famille l'amende qui est le prix du sang. Acha, fort satisfait de cette réponse, fit des vers *en l'honneur* d'Amir, et *contre* Al-Kâma, une satire. Al-Kâma dit : « Si j'avais su ce qu'il demandait de moi, je le lui aurais accordé !... » — Mais tout le monde n'a pas le génie de l'Assurance !

c'est Baçous qui arrive — Baçous à qui la chamelle appartient!... : « Ah! malédiction sur le Koulaïb! Il a blessé ma belle Sarâb!... Honte! vilité! abjection! ignominie! Le tyran se moque bien de l'hospitalité, vraiment! » Certes, pour un homme qui voulait monopoliser cette vertu en éteignant les autres cuisines, le coup n'était pas heureux!

Il faut savoir que cette Baçous criarde, cette femme inépuisable en vociférations, était couverte par l'hospitalité du propre beau-frère de Koulaïb, un certain Djassas-ben-Morrah dont le tyran avait épousé la sœur, Djalila. Baçous, furieuse, revint vers les tentes de son hôte et raconta ce qui s'était passé : Sarâb [1] (la chamelle) était tranquillement accroupie devant la tente de sa maîtresse, les jambes, selon l'usage, repliées en moignons et tenues par un lien, quand des chameaux mâles de Koulaïb vinrent à passer. L'amoureuse Sarâb rompit l'attache et accourut vers les beaux mâles, qu'elle suivit, tout en frôlant leurs flancs, jusqu'au puits réservé de Koulaïb. Il était assis non loin de là... Il ne se demanda même pas d'où venait cette bête étrangère!... Il tira tout de suite, et Sarâb était revenue ensanglantée...

Djassas fut irrité par ces lamentations et prit fait et cause pour Baçous. Peut-être, au fond, n'était-il point fâché de prouver que son hospitalité valait mieux que celle de Koulaïb. Djassas monte son plus haut cheval, s'arme en guerre, et suivi d'Amr, fils de Harîth, galope droit vers Koulaïb :

1. Baçous était de la tribu de Sâd. Sarâb peut signifier soit *mirage*, soit *qui s'en va libre et guillerette dans ses mouvements* (la chamelle).

« Tu as tiré sur la chamelle de Baçous, ma protégée?...

— Est-ce que je n'ai plus le droit, riposte Koulaïb, de défendre mes puits particuliers?... »

Djassas dédaigna même de lui répondre : il lui brisa les reins, d'un coup de lance. Amr vint à la rescousse et lui plongea son arme dans le milieu du dos. Koulaïb gisait à terre : « Oh ! donne-moi, dit-il en suppliant, donne-moi une gorgée d'eau !... » C'est alors que Djassas, impitoyable, répartit : « Tu as laissé loin derrière toi les eaux de Choubaïth et d'El-Ahass. Ne compte plus sur elles!... » Ces mots ont couru longtemps comme proverbe; elles renferment une allusion — qui n'a plus aucun intérêt pour nous, à quelque refus arbitraire de Koulaïb (selon les uns), ou encore à un épisode d'une guerre antérieure (c'est l'opinion des autres).

Mouhalhil, le poète, entre en scène dès ce moment. Il paraît prendre en dédain ses surnoms de « Raffineur » ou de « Secoueur » (Mouhalhil), aussi bien que « d'homme qui flirte et dit des gentillesses » — (*D'zi-en-niçâ* ou *Ziran-niçâ*). Il commence à porter *son nom* comme un devoir, car il est Adïyy, fils de Râbiah. Il renonce par un serment solennel aux femmes, à l'amour, aux chants bachiques. Le vin et les jeux de hasard lui resteront désormais étrangers. Ce n'est pas trop de donner tous ces gages à la vie réformée qu'il inaugure : il appartiendra tout entier à la Vengeance; le meurtre de son frère Koulaïb l'enveloppe comme d'un filet sacré ; il ne s'en dégagera point, tant que Djassas et Amr seront vivants !...

Il est fort curieux de remarquer, dans toute cette préparation du poète à l'unique devoir, la Vengeance,

les reflets assez vifs d'une lumière religieuse sourde, intermittente et lointaine. Le renoncement de Chanfara au monde humain pour aller à celui des bêtes offre déjà, nous l'avons vu, quelque chose des vœux irrévocables prononcés sur l'autel par un postulant à la vie solitaire. Or, presque cent ans plus tôt, — cent ans avant Mahomet! — Mouhalhil entoure et fortifie son abdication de viveur galant, d'un ensemble de rites, qui n'ont pas la grandeur simple et nue des cris de Chanfara, mais sont beaucoup plus compliqués sous le tourment de l'idée pieuse. Le Prophète ne trouvera rien de mieux à défendre, au dévot qui suit La Voie, que les *jeux de hasard* et les *boissons fermentées*. Adïyy-el-Mouhalhil l'avait donc devancé en cela.

Un peu plus tard, le poète va s'écrier, dans son « Chant de menace » : « Par les choses *sacrées*, par les choses *profanes*, ils en ont menti !... » Quelle barrière, inflexible ou molle, séparait donc en l'âme du « flirteur » ce *sacré* de ce *profane* ?

Nous nous apercevrons tout à l'heure qu'Amrou 'l-Qaïs parle souvent de la « crainte de Dieu ». Lui aussi, en apprenant la mort de son père, *s'interdit le vin et les femmes*. Le rite qu'il observe est donc à peu près pareil. A son tour, Nâbiga se montre quelquefois avec un sentiment « d'espoir en Dieu », qu'il prête aussi à ses personnages familiers : « Je te vois déjà devenir le frère de ta selle, *espérant en Dieu* ». (Sixième Poésie.) — « Il ne croit pas *au bien* sans *un mal* qui le suive. » (*Poésie quatrième.*) Mais ce Dieu d'avant l'islam ne pouvait être qu'une forme vague, et par manque d'origine, réduite au silence ; — une lumière sentimentale qui parfois rayonnait au-dessus du cœur : il était précieux comme invention individuelle ; mais à peu

près nulle sa destinée au milieu des tribus. D'ailleurs qu'aurait-il commandé à des chevaliers si ferrés sur l'honneur, à de tels « étalons »?

Mouhalhil redevenu Adïyy, ayant donc épuré, puis fortifié son cœur, se mit à rassembler une armée. Ses ambassadeurs partirent pour demander satisfaction aux Chaïbanides. Ceux-ci leur présentèrent Morrah, père du violent Djassas, le meurtrier. « Nous t'offrons, dirent les envoyés, quatre partis : ou tu ressusciteras notre Koulaïb; ou tu nous livreras ton fils Djassas, afin que nous le tuions; ou encore Hammam, son frère, qui le vaut, sang pour sang; ou enfin toi-même, car la mort de Koulaïb peut être payée par la tienne... » Morrah n'accepta point, mais présenta d'autres combinaisons : il donnerait mille chamelles aux yeux noirs, ou même *un de ses derniers-nés* : « Vous l'égorgerez, s'il le faut, dit-il, devant nos tentes, comme on égorge un agneau[1]... » Les ambassadeurs s'indignèrent : « C'est cela que tu oses nous offrir? Le sang d'un nouveau-né, ou le lait de tes chamelles équivaudrait au bon sang de Koulaïb? — Jamais! » — Et la guerre fut décidée. Mouhalhil composait à la fois, — tout comme Chanfara, ses embuscades, — des plans stratégiques et des poésies de circonstance. Voici un chant funèbre en l'honneur de son frère :

« O Koulaïb, de rivaux, tu n'en avais point, ni pour la grandeur, ni pour le courage! Quel autre t'a jamais égalé dans les palais où l'on boit, quand le verseur de vins essaie de vous faire succomber sous les pleines coupes? Le monde ici-bas n'a plus de balance : Koulaïb n'est plus!... » — « Les lances que

1. V. F. Fresnel, *Lettres sur l'histoire des Arabes.*

font vibrer les hommes de Tagh'lib, voilà les bonnes lances de l'Inde, aux nœuds d'un gris d'argent! On les fabrique à Khatt-Hadjar, et leur fer est tout bleu. Mais s'ils l'emmènent au combat, il est blanc; et lorsqu'ils reviennent, il est tout rouge[1] ! » — « Comment la terre ne s'est-elle pas évanouie, versée comme une pluie? Koulaïb est mort! »... — « Enfin le jour parut, et nous saluâmes, avec l'aurore, les Benou-Loudjaïm, nous les saluâmes par des chocs dont nulle tête ne se sauvait sans être au moins fêlée... » (Extrait du *Chant de Menace* ou de *Défi*) — « Ils étaient fous, quand ils ont tué leur maître, Koulaïb! Nous n'aurons plus de maître, disaient-ils, plus jamais! Ah! ils en ont menti[2], par les choses sacrées, par les choses profanes; ils mentent, et je le prouverai en tirant hors des cachettes leurs bijoux; je leur sèmerai au cœur un tel effroi que les enfants conçus en mourront dans les ventres!... » — « Oh! si mon frère pouvait soulever le voile de la terre qui l'étouffe, apercevoir les fleuves de sang que j'ai fait couler pour lui, que penserait-il de *Zir-an-niçâ*, du diseur de galanteries?... »

La guerre de Baçous finit sur un beau trait d'honneur, qui prouve en quel respect habituel ces vaillants hommes de guerre tenaient la parole donnée. El-Harith, fils d'Âbad, ayant eu la douleur de voir son fils Bou-Djaïr tué par Mouhalhil, se figura que le fier poète avait ainsi son nombre de vengeances complété :

1. Khatt-Hadjar était sur la côte de Bahreïn (l'entre-deux-mers). Mouhalhil a donc inventé, il y a bien longtemps, pour les pointes de lances, la suite tricolore si chère aux Français : bleu, blanc, rouge. Les patriotes lui en sauront gré.

2. Il faut sous-entendre probablement : *je le jure* par les choses sacrées, etc.

le sang d'un tel jeune homme, ajouté à tant d'autres, devait payer largement pour Koulaïb. Donc la guerre était finie, et Mouhalhil, apaisé... Mais celui-ci répétait à qui voulait l'entendre : « Le sang de Bou-Djaïr? cela paie, et bien juste, pour les courroies de sandales de mon frère! » Harîth-Ibn-Âbad, ayant connu ce propos, se sentit soulevé par une horrible fureur; il rassembla ses gens, monta sur sa jument nommée l'*Autruche* (En-Naâma), et tailla en pièces l'armée du « Raffineur », qui lui-même fut fait prisonnier. Harîth, vainqueur, lui dit : « Fais-moi donc connaître cet Adïyy, fils de Râbiah, et pour la peine, je te relâcherai. — Tu t'engages sérieusement, fit Mouhalhil, à me relâcher, si je te fais connaître Adïyy?... — Sans doute, je m'engage... — Eh bien, Adïyy, le fils de Râbiah, c'est moi!... » Harîth n'hésita point : il lui donna la liberté; seulement il lui fit couper une couronne de cheveux sur le haut de la tête, pour signifier qu'il l'avait tenu en son pouvoir.

V

Les deux poètes-vengeurs que nous venons de connaître vont droit au but, le premier, comme un boulet, le second, comme une volée de balles bien groupées. Avec Amrou'l-Qaïs, la trajectoire de la vengeance est un peu moins tendue; le guerrier semble moins pressé de boire le sang hostile : il porte son devoir sacré, mais en flânant... Car il est artiste autant ou plus qu'homme d'épée; des deux moitiés de son cœur, l'une a gagné petit à petit sur l'autre. Il fait de très beaux vers, les divise avec ordre en qasidas; il « produit » littérairement, en abondance : *Qsâïd Amrou el-*

Qaïs achâ'r ech-châ'râ, lisez presque : « Les Œuvres » d'Amrou 'l-Qaïs, poète des poètes (ou le plus *verveux*, — *touffu*, des poètes)[1].

Une parole de Mahomet, rapportée par Abou-Horeïra, l'infatigable fournisseur d'échos en tous genres, est celle-ci : « Amrou 'l-Qaïs est le plus grand des poètes, et leur guide vers le feu de l'Enfer, parce qu'il est le premier des législateurs de la rime » — *Amrou 'l-Q(a)ïs achâ'r ech-châ'ra ou qaïdhoum ila en-nar, liannou aouel men ah'kem el-qouâfi*. Mais le Prophète n'a peut-être pas pu résister à la tentation d'établir un jugement par à-peu-près sur des mots dont la rime valait un demi-calembour, car *qaïs* et *qaïd* (al-qaïs, al-qaïd) sonnent de même, et *nar* (feu) satisfait l'oreille à côté de *châ'r* (poète). Le fidèle Abou-Horeïra n'aurait donc saisi et rendu que le sens; il n'aurait pas remarqué le louable essai de rimer !

Quoi qu'il en soit, le baiser intime — et certainement beaucoup plus *infernal* —, que l'Action et la Poésie se donnaient sur les grosses lèvres de Chanfara et sur les plus fines de Mouhalhil, se desserre et s'adoucit dans une langueur, dès qu'on l'observe en Amrou 'l-Qâïs. Il est encore magnifique et ardent : vous allez voir !...

L'initiale de la Vengeance du poète, c'est le meurtre de son père, Hodjr. Plusieurs traditions s'enchevêtrent, pour raconter avec des variantes comment la dette du sang passa sur la tête d'Amrou 'l-Qaïs.

1. Les vieilles traditions et les jeunes modes se retrouvent en de singulières rencontres ! Le plus bel éloge qu'on écrive en tête des poésies d'Amrou 'l-Qaïs, c'est de le dire : poilu, chevelu, *à tous crins* — *Achâ'r*. Ne l'aperçoit-on pas sortant de chez le moderne coiffeur ?

Voici celle d'Ibn es-Sikkît : « Hodjr, ayant senti qu'on venait de le frapper à mort, appela un de ses serviteurs et lui confia un testament écrit : « Rends-toi, lui dit-il, chez Nâfi, l'aîné de mes fils, et lui ayant appris l'événement, observe-le... S'il pleure, s'il se lamente, laisse-le là; cours chez mes autres fils ; tu leur apprendras la nouvelle... L'un après l'autre, tu les éprouveras, jusqu'à ce que tu arrives chez Amrou 'l-Qaïs. A celui-là, donne mon testament, mes chevaux, mes armes, et mes objets mobiliers; à moins pourtant que tu n'en aies vu un autre, né avant lui, ne point s'affliger... » L'homme étant venu chez Amrou 'l-Qaïs annonça qu'Hodjr avait été tué. En ce moment, le poète était attablé en face d'un compagnon de ses plaisirs; ils buvaient du vin et jouaient aux dés. L'ami s'arrêta court, mais Amrou 'l-Qaïs ne sembla pas avoir entendu les paroles du messager; il invita son convive à jouer, à son tour. Lorsque la partie fut terminée, Amrou 'l-Qaïs s'écria : « Certes, je n'étais pas homme à te troubler ton jeu! » Puis se tournant vers l'envoyé : « Raconte-moi maintenant tous les détails du meurtre de mon père! » Les ayant sus, il prononça : « Je m'interdis le vin et les femmes, jusqu'à ce que j'aie tué cent Benou-Asâd, et coupé les cheveux du front à cent autres parmi eux... »

La centaine était, décidément, un nombre consacré. Chanfara dédiait sa vie au meurtre de *cent* Salâmânides. Le fils de Hodjr se promettait la mort de *cent* Benou-Asâd, et en plus, les tonsures faites à *cent* prisonniers!

La tradition due à Ibn-el-Kelbi est encore plus explicite : « Ibn-el-Kelbi rapporte que son père tenait

d'Ibn-el-Kâhin, de la tribu d'Asâd, ceci : Houdjr avait chassé Amrou 'l-Qaïs de chez lui, parce qu'il jugeait honteux, en son cœur fier, d'habiter sous le même toit qu'un fils *composant des vers*. Les rois regardaient cela comme indigne d'eux. Amrou 'l-Qaïs parcourait donc, en vagabond, les tribus arabes. Il était suivi d'une troupe de gens tarés, sortis des douars de Taï, de Kelb et de Bekr-ben-Ouaïl. Souvent il tuait de ses chameaux pour nourrir cette suite; ou bien ayant rencontré sur leur chemin une prairie, un puits, quelque canton giboyeux, ils s'y arrêtaient tous. Amrou 'l-Qaïs partait pour la chasse. Quand il était de retour, on se mettait, en commun, à manger et à boire du vin; lui-même en versait à tous, pendant que ses musiciens chantaient. Mais lorsque les eaux de l'étang étaient épuisées, alors on s'en allait à un autre, et la vie changeait... Amrou 'l-Qaïs était à Dammoûn, dans l'Yémen, quand la nouvelle de l'assassinat de Houdjr lui parvint. Elle lui fut apportée par un homme de la tribu des Banou-Idjil, nommé *Aamir-el-Aououar* (le borgne), frère de Ouassâf. Quand il eut instruit Amrou'l-Qaïs de ce qui s'était passé, celui-ci improvisa ces vers :

« Ta nuit m'a semblé longue, ô Dammoûn. Nous sommes des gens de l'Yémen, et notre famille nous tient au cœur ! »

Il ajouta : « La sévérité de Hodjr m'a égaré, lorsque j'étais plus jeune, mais à présent le devoir de venger son sang me retrouve. Aujourd'hui pas de sobriété; mais demain, plus d'ivresse ! Aujourd'hui le vin, demain les affaires ! » Ensuite il reprit la même pensée pour la mettre en vers... Il but toute une semaine (j'ai dit qu'Amrou 'l-Qaïs n'était point pressé !), puis

revenu de son ivresse, il fit de grands serments : « qu'il ne mangerait plus de viande, ne boirait pas de vin, ne connaîtrait d'amour aucune femme, ni ne se laverait la tête, si elle était souillée, avant qu'il eût tiré vengeance du meurtrier de son père[1]. » On voit que son serment « vindicatoire » était plus compliqué que celui de Mouhalhil, tout en restant moins « religieux » de tendance. Pourtant Amrou 'l-Qaïs ne précéda que d'un demi-siècle environ la *Mission* déclarée du Prophète ; il pouvait avoir de trente à quarante ans lorsque Mahomet naquit.

Le fils de Hodjr, ayant vu — après de tels serments, la nuit sillonnée par un éclair, en profita pour versifier encore quelque peu : « J'ai entrevu l'éclair, dans une nuit de nouvelle lune, etc. »

Il se mit dès lors à promener son devoir de Vengeance parmi les tribus, en demandant des troupes. — D'abord dans l'Yémen, où il essuya le refus des Azd-Chououa, — puis à la cour de Marthâd-el-Kheir-Himyari, qui, l'ayant fait attendre longtemps, ne se décida point à l'aider. Il finit par se rendre à la cour de l'empereur des Grecs, à Stamboul. On croit généralement que c'était Justinien[2]...

Il y avait été reçu avec honneur, lorsque les fils d'une autre Vengeance, qui veillait aussi, se projetèrent tout à coup du Désert arabe jusqu'à la cour de

1. Ces traditions proviennent du *Kitab el-Agh'âni*, Livre des chants ou des chansons, — sorte de recueil anecdotique et biographique d'où débordent, comme un fleuve, des bavardages instructifs et très précieux. On doit à M. Mac Guckin de Slane une traduction latine sincère des poésies d'Amrou 'l-Qaïs (le sage latin y rend de son mieux la concision abrupte de l'arabe), et une *notice* d'introduction très complète.

2. M. Mac Guckin de Slane indique plutôt l'empereur Justin II.

Constantinople, et, l'enveloppant, l'attirèrent à sa perte. Amrou 'l-Qaïs avait tué autrefois le frère d'un homme appelé Tammâh, des Banou-Asâd. Ce Tammâh suivait, en se cachant, la trace du poète, dans ses démarches de quémandeur. L'homme des Asâd arriva ainsi jusqu'à la capitale de l'empire d'Orient.

L'empereur venait justement de mettre le comble à ses faveurs, en accordant à Amrou 'l-Qaïs une armée presque imposante, où se trouvaient « plusieurs fils de rois ». Le poète devenu stratège prit congé de son bienfaiteur et s'éloigna de Stamboul, à la tête de ses troupes. L'insidieux Tammâh sortit alors de sa cachette et se fit présenter à l'empereur : « Amrou 'l-Qaïs, lui dit-il, à qui tu confies de tes soldats, n'est qu'un méchant poète discrédité partout, un ivrogne et un vaniteux, qui ose montrer à tout le monde des lettres que ta fille lui écrivait. Il s'amuse à vous déshonorer, toi et ta fille, en composant là-dessus des vers... » L'empereur fut transporté de colère, — et envoya sur-le-champ, — selon la digne manière de Byzance, — au poète-chef d'armée, un fort joli manteau brodé d'or, de soies éclatantes, et « peint » de tous côtés, mais qu'il avait fait imprégner de poison par l'Empoisonneur officiel de la cour. Une lettre gracieuse accompagnait ce cadeau : « Je t'envoie, comme une marque d'honneur insigne, ce manteau que j'ai porté. Aussitôt que tu le recevras, mets-le sur tes épaules, et puisse-t-il te procurer la victoire. N'oublie pas de me donner de tes nouvelles à chacune des stations où tu camperas... » Amrou 'l-Qaïs, fier et joyeux, se hâta de revêtir le manteau magnifique. Le poison pénétra dans sa chair et fit son œuvre : sa peau, soulevée, s'écailla. Il reçut le

triste sobriquet de *Dz'ou el-qourouh'*, *Celui aux ulcères*, l'homme aux plaies, avec le double sens, probablement, de « l'accueilli avec bonté (*qrah'*) » ou « du solliciteur importun » (*iqtrah'*), — ironie des faveurs dont Justinien avait été si prodigue.

L'accusation portée par Tammâh, pour méchante qu'elle fût, ne paraît pas cependant trop exagérée. Amrou 'l-Qaïs était devenu l'amant de la jeune princesse, et n'avait pu s'abstenir de mettre en vers ce beau sujet. Le poème avait été récité et le secret des allusions, fort mal gardé. Voici les principales[1] : « Oh! que de jours déjà, que de nuits j'ai joué || avec 'amie ap privoisée !... — Son visage inondait de lumière notre lit || comme une lampe sur le candélabre de l'artisan... » — « ... Une jeune fille (semblable à toi) aux dents blanches, toute jeune, || si folâtre, si amusante, que j'en oubliais de passer ma tunique, en me relevant, » — « Pareille à un monceau de sable sur lequel s'avancent deux petits jumeaux || enchantés par la douceur et la flexibilité de ce qu'ils touchent. » — « Ses flancs sont maigres, sa taille effilée ; à peine de ventre. || Quand elle s'éloigne en s'agitant, elle dégage de bonnes odeurs. » — « Et toutes les fois que son compagnon de lit la met à nu hors de ses voiles, || elle se penche vers lui avec mollesse ; aucune épaisseur de chair ne la défigure... »

Les vers suivants révèlent toute l'intrigue : « Dès que sa famille fut plongée dans le sommeil, je suis monté vers l'amie, || comme montent les bulles de l'eau, degré par degré ; » — « * Alors elle me dit : Que Dieu t'emmène hors d'ici ! car tu me déshonores !

1. Le signe || sépare les deux hémistiches.

|| Tu ne vois donc pas, autour de moi, ce va-et-vient de gens qui causent et circulent dans l'ombre? » — « Et moi, je répondis : « Par la droite de Dieu, je ne m'éloignerai pas de là où je suis assis, || quand même ils me trancheraient la tête et les membres, devant toi ! »

« * *Feqalet sabâka Allahou innak fadhihy* || *elasta taraï es-sommàra ou en nâsa* AH'OUALI...

« *Feqoltou iamina Allahi abrah'ou qaâidan* || *ou lou qathâ'ou râsi ladaïki* OUAOUS'ALI. (*Qasîda* I, vers 21, 22, 23, etc., du texte arabe.)

Dans toute la littérature arabe, le tranchement de tête joue un rôle prépondérant, et parfois comique. On offre sa tête à couper, afin de donner du poids à ce que l'on affirme, tout comme on tendrait une friandise dans une bonbonnière, au milieu de la conversation. Ces hommes excessifs ne procèdent point par nuances, et patiemment. Ils se jettent comme des fous sur la table du serment ou de la dispute, et pour des futilités, font de leur tête un enjeu. Toute lumière ou toute ombre! Aveuglement et dureté! C'est ainsi que le soleil en use envers le pays arabe. Ne dirait-on pas que cette vision heurtée leur est descendue dans le cœur et s'y maintient comme une formule de critique? Les sultans, eux aussi, ont simplifié leur justice à l'extrême, en faisant sauter, d'un seul coup, l'homme qui déplaît, sur le dernier échelon de la disgrâce : *ieqtaou' er-ras* : la tête par terre! Ils en font une horrible consommation.

Le même favori peut être, en une heure, accablé de présents qui l'ahurissent, étouffé sous les caresses des majestés, — ou décollé par le bourreau. Un de leurs poètes des Moàllaqat, Harith, a bien rendu ce

portrait idéal des rois, en disant — d'Hodjr, justement :

« *Dans les batailles, c'est un lion au poil fauve, cet Hodjr; dans les mois de disette, un printemps fleuri de bienfaits !...* » Lion et carnage, *ou* printemps et miel : entre ces deux notes, la gamme manque, et le personnage rebondit du sol au plafond comme un agité mis en cage.

Amrou 'l-Qaïs, ayant donc fait à la princesse l'offre polie de sa tête, parvient à la calmer :

« * J'ai juré devant Dieu, et j'ai juré, menteur ; || je disais : Ils dorment, c'est sûr ! » — « Des familiers qui viennent au palais bavarder ou se chauffer, on n'en voit plus un seul[1]... » « * *Halaftou lehâ billahou halfata fadjirin* || *lanâmou'a femâ in men heditsin ou* MA TS'ALI ; — « *Felemmâ tanâzâ na el-heditsa oua semah'at* || *has'artou bigh'ous'nin zi chemarikha* MAIYALI » — ... « Alors elle m'a aimé, et son mari a pris la fuite... — « On eût dit les garrissements d'un jeune chameau dont on perce la gorge ; || il voulait me tuer ; mais cet homme-là, non, ce n'est pas un tueur ! » Le solennel serment du vengeur d'Hodjr semble bien avoir été oublié : s'abstenir de femmes et de parfums — mais il passait son temps au lit d'une princesse, qui répandait en se remuant de très suaves odeurs ! — S'abstenir de viande et de vin — mais dans ce palais où règne la gourmandise, comment échapper à ses tentations ? Quant au serment de ne plus se laver la tête,... sa jolie maîtresse ne l'eût pas acceptée en don, cette tête, même

1. Poésie première des *Qsâïd*. Chacune d'elles est séparée des autres et commence par ces mots arabes : *Qâl Amrou al-Qaïs ben Houdjr al-Kindyou* : Il a dit ceci Amrou 'l-Qaïs, fils de Houdjr de Kinda.

tranchée, si elle était restée sous le vœu de saleté. Le sang d'Hodjr continuait donc d'attendre celui des cent Benou-Asâd, et les cent touffes de cheveux enlevées à cent esclaves-faits !

L'infortuné stratège, couvert de plaies, *Dz'ou'l-qourouh'*, se réfugia dans une autre ville grecque, à Ancyre. Ce qu'il advint de son armée, et des « fils de rois », ses lieutenants, on l'ignore. Il traîna sans doute une existence misérable, regrettant son beau désert de l'Yémen, et mal consolé par les vers qu'il faisait parfois. Ayant aperçu, un jour, le tombeau d'une princesse étrangère à Ancyre, et qui, morte subitement dans cette ville, avait été enterrée au pied du mont Asîb, il prononça les vers que voici : « Le temps approche, ma voisine, où j'irai te visiter : je me prépare une demeure, et je n'en bougerai plus, tant qu'Asîb sera debout. » — « O ma voisine, tous deux nous sommes étrangers à ce pays ; or l'étranger a partout, au moins, l'étranger comme parent »....

Une tradition veut que le pauvre poète « aux ulcères » ait été pris en pitié par les Grecs, — après sa mort. Ils voulurent honorer son talent, bien qu'ils ne comprissent pas grand'chose à la beauté des *qasîdas*, et lui élevèrent une statue sur sa tombe. Peut-être un archéologue heureux la retrouvera-t-il un jour...

Amrou 'l-Qaïs connut bien d'autres femmes que la fille de l'empereur, mais on ne sait pas si ces maîtresses viennent se placer dans sa vie, comme la troupe du parjure et du déshonneur, entre le vœu de continence et le devoir de venger Hodjr assassiné. Rien ne prouve que son intrigue amoureuse à Constantinople ne fût pas une habileté de politique pour obtenir indirectement, par la protection de la fille, les secours

armés du père. — Amant par piété filiale! La plupart des autres femmes, il les aima certainement au temps de l'insouciance, bien avant la mort de son père Hodjr.

« Le matin, je m'approchais, en grande recherche de mon vin matinal, de Hirr et de Fertena ; || j'étais tout jeune, et qui donc a perdu ma jeunesse, si ce n'est Hirr? » — « Je disais, en dégustant sa bouche : elle a une saveur de vin ||, de vin très vieux que les marchands importent de loin!.... » — « Quand les outres apparaissent tout à coup, il s'échappe d'elles et se répand une odeur de musc || pareille au souffle du vent d'est apportant des parfums..... »

... « Je suis entré souvent dans une tente, qui exhalait de toutes parts l'odeur du musc. || L'étoffe en était sans défauts, mais la porte n'était pas close par la tenture. » — « J'ai pénétré auprès d'une femme bien blanche, dont les os étaient noyés dans de la chair; || elle effaçait avec le bout de sa robe flottante les traces de mon entrée chez elle [1]. » — « Et c'était, cela, quand les astres de minuit sommeillent au zénith, || telle s'assoupit une grande armée de cerfs, qui se sont rassasiés avec des feuilles. »...

Ne croyez pas cependant que la coupe ordinaire, l'inévitable fiction de la qasîda ait disparu, parce que le poète arrive tout droit et si vite à la tente bien musquée. Il réserve ailleurs quelque maîtresse de dif-

1. La « robe à traîne » n'aurait-elle pas été, à l'origine, simplement la précaution savante d'une maîtresse plus rusée que d'autres? — comme un balayage automatique de la poussière révélatrice où quatre pieds d'amants laissent leurs empreintes? Si c'est à une bédouine ingénieuse, Hirr ou Sâlma ou Fertena, que revient l'honneur de cette invention, — si souvent reprise par les modes actuelles, — il faut le lui décerner!

ficile accès, dont l'éloignement lui servira de thème sentimental :

« Vas-tu te détourner du souvenir de Salma, parce qu'elle t'a délaissé ? || Tu empêcherais tes pas d'aller vers elle ? Ou bien courras-tu vers Salma ? » — « Combien, entre elle et toi, il y a de déserts et de ravins périlleux ! || Que de terres arides, infécondes ! Et que de brigands ! » — « Elle nous est apparue, un certain jour, au flanc de la colline d'Onaïza ||, le temps de son départ et de notre séparation était déjà proche...» — « Elle était belle avec ses cheveux noirs... »

Quand la pluie tombe, Amrou'l-Qaïs ne peut échapper au mode mineur, et il chante : « Le nuage aux gouttes continues a fait halte ; || il verse l'eau comme un fleuve ; un pan de sa traîne cache la terre. » — « Si le courant se gonfle, il recouvre les pieux de la tente, || et s'il s'apaise, il les met à nu... » — « Et l'on voit les vergers, au début de la pluie, || présenter le spectacle de têtes coupées qui conserveraient leur chignon... » — « Mon cheval m'avait porté ici, le matin, à la pluie naissante ; || Il a le dos effilé ; il est robuste et fort. » Voilà le *beau cheval* qui entre en scène ; que les jeunes femmes des tentes musquées fassent bien attention à elles ! car c'est le redoutable concurrent à l'amour..... Hirr peut bien encore lui décocher une petite flèche, le chagrin, ni la triste pluie, ne dureront : « La flèche d'Hirr a frappé mon cœur ; || et en me retirant, au matin, ce n'est pas moi qui triomphais ! » — « La source de mes larmes s'est ouverte, comme s'écoulent du collier rompu les perles, || ou l'éclat en fuite des petites boules de chaînettes se dispersant à terre ... » Les jours de pluie sont très favorables à l'amour. Comme on ne sait que faire, on

se met à l'abri chez les femmes, et leurs odeurs, se diluant à l'humidité, effluvent deux fois plus fort : « Souvent *par les jours de pluie*, je suis entré sous la tente des jeunes vierges || qui se tenaient en cercle autour de la respectable dame aux jointures épaissies, fort languissante. » — « Ces belles filles avaient les doigts longs et la taille effilée ; || elles étaient aussi bien douées du côté du nez que du côté du dos, — absolument parfaites en tous sens. » — « Un peu molles, elles amenaient l'amour dans les voies de la perdition ; || je le dis, quoique ma tendresse ne soit pas sans reconnaissance, ni moi-même enclin à maudire..... » — « ... Et jamais je ne me fusse mêlé aux cavaliers qui courent aux razzias, en plein jour, || porté par un grand cheval, haut sur jambes, voltant avec aisance, » — « Au jarret sain, aux pieds un peu gros, et dont reste contracté le muscle de la cuisse. || La saillie des deux fesses ressort sur les nerfs insérés dans les jambes. » — « Ses sabots durs, très solides, ne craignent pas la douleur en se heurtant aux chemins ; || et son dos, comme celui de l'autruche, offre une place commode au second cavalier, qui monterait en croupe. »

Mais le beau cheval aime et appelle les chiens de race. Les voici donc qui paraissent : « Souvent le matin, je m'en vais, escorté de deux chasseurs. || Chacun de nous, se dressant pour l'aguet, observe attentivement les foulées des bêtes de proie ; » — « Et le chien nous suit, habitué à ne point lâcher la piste, le bon chien élevé sous la tente. || Il a l'ouïe excellente, l'œil aussi ; il explore, farouche, et sans relâche. » — « Ses crocs sont rapprochés ; ses côtes ont la forte courbure ; || poursuivant, harcelant, agile, la tête tendue en pointe, il court... »

Enfin la jeunesse s'éloigne, et les cheveux blanchissent. Le poète cherche « la voie droite » et s'inquiète d'un Dieu : « Je suis entré dans la voix droite, quand ma sagesse m'a mis à la retraite de l'amour, || et depuis lors mes actes sont réglés sur la crainte de Dieu. » — « Dieu est celui par l'aide duquel arrive ce que je désire de meilleur; || et la piété est une excellente besace à sangler sur la selle... ». L'heure des solennels serments est arrivée : plus de vin ni de femmes! De la gloire! : « Je consacre mes efforts à la gloire durable, || et mes pareils poursuivent la gloire. » — « L'homme de cœur a bien raison, tant qu'il lui reste un souffle de vie, de s'élancer au delà des limites dernières fixées à la grandeur, et de ne plus jamais reculer en deçà. »

Pourtant il faut bien faire à l'Amour un ultime salut, et aux autres choses desquelles toute vie arabe tire une volupté. Les vers qui suivent valent une confession. Certes, on doit tout pardonner à Amrou 'l-Qaïs, même un peu de polissonnerie finale, eu égard à sa belle et naïve franchise : « Aujourd'hui, j'ai fait mes adieux à l'amour; de rien, je ne suis plus tourmenté || ... Si ce n'est des quatre joies de la vie » : — « s'entretenir avec des compagnons de fête, qui, se levant, || épuisent avec art l'outre de vin, pleine de bulles; » — « Exciter des chevaux qui frappent la terre avec des jambes longues comme des lances; qui rivalisent de vitesse avec l'armée des biches affolées de leur passage »; — « Courir, dès que la nuit enveloppe et s'étend, filer, rapide, sur le dos des chamelles, || vers une terre inconnue, inexplorée, sans maître » ; — « Les chameaux sortent du désert, ils pointent vers la ville, || comprenant qu'ils vont réunir des amants, ou bien vous rapprocher de l'objet du désir » ; — « Humer

le parfum d'une jolie jeune femme, inondée d'odeurs moites || et qui tient les yeux, en allaitant, fixes sur son bébé, le petit porteur d'amulettes. » — « * Les agaceries dont je l'assaille, la mettent dans l'angoisse ; elle s'attriste || et se plaint des larmes de l'enfant ; elle incline la tête, elle allonge le cou au-dessus de lui, de peur qu'il ne se contourne trop vers nous. »

« * *Tâ'izzou âliha ribati ouiasouha* || *boukâhou fetatsny el djiyda an iatdhouou'aâ.* »

On ne voit pas bien à quelle époque d'une vie ainsi prise et reprise par les maîtresses, on pourrait placer la supposition d'un mariage. Les traditions, se copiant les unes les autres, veulent cependant qu'Amrou 'l-Qaïs ait songé au choix de la meilleure épouse.

Est-ce après Hirr et Fertena, entre Hind et Sâlma, ou avant l'impériale maîtresse dont le mari se sauve, en garrissant comme un chameau ? Je ne me hasarderai point à le préciser. Mais comme l'anecdote de son mariage est extraordinaire, folle, charmante, d'une fantaisie tout arabe, je la donne telle quelle :

Amrou 'l-Qaïs, parmi d'autres serments, avait fait celui-ci : Je n'épouserai pas d'autre femme que celle qui aura su me répondre à cette question : — *Huit et quatre, et deux, qu'est-ce que c'est ?* Il se mit à courtiser des femmes, en grand nombre, les recherchant variées d'esprit et diverses en beauté. Mais à cette demande : « Qu'est-ce que *huit* et *quatre* et *deux ?* » toutes répondaient précipitamment : « Cela fait *quatorze* ». — Et Amrou 'l-Qaïs leur tournait le dos. Il entreprit des voyages au loin... Comme il chevauchait par une nuit de pleine lune, à l'heure où l'astre est au zénith, il rencontra un homme qui portait dans ses bras une petite fille. Elle lui parut admirable, sous la clarté de

la lune ; et ayant demandé à l'homme qui se déclara son père, la faveur de lui poser une question, il dit : « Petite fille, sais-tu ce qu'est *huit* et *quatre* et *deux ?* ». Elle répondit, sans hésiter : « *Huit ?* c'est le nombre des mamelles de la chienne ; *quatre ?* le nombre des pis de la chamelle; *deux ?*... les seins de la femme ! » Très satisfait, le poète la demanda aussitôt en mariage. Le père voulut bien y consentir, mais cette petite fiancée prodigieuse imposa une condition : « à son tour, elle questionnerait son mari sur trois points, la nuit même où le mariage serait consommé et avant qu'il le fût... ». Amrou 'l-Qaïs accepta. L'enfant, très pratique, songeant alors à la dot, exigea cent chameaux, dix esclaves noirs, dix jeunes garçons pour être ses pages et trois chevaux. Tout cela fut encore promis. Le poète, fort amoureux, continua sa route ; et dès le lendemain, il dépêcha vers la fillette un esclave chargé de cadeaux : c'étaient une outre de beurre, une outre de miel et un superbe manteau rayé de l'Yémen. L'esclave s'arrêta au bord d'une citerne, et voulut jouir de l'effet que le manteau d'Yémen ferait sur son propre dos. Mais, en le lançant de biais pour le mettre, ce maladroit esclave le déchira tout du long. Alors, il se consola en mangeant un peu de beurre, un peu de miel, des outres qu'il avait ouvertes. Il fit même le généreux et en distribua à quelques gourmands que sa halte avait attirés vers la citerne. Puis il parvint à la tribu où la fiancée d'Amrou 'l-Qaïs vivait, lui présenta les cadeaux — réparés tant bien que mal, et finit par lui demander des nouvelles de son père, de sa mère, de ses frères et d'elle-même. Sa réponse fut : « Tu diras à ton maître que mon père s'en est allé pour éloigner une chose voisine et rendre voisine une

chose lointaine ; que ma mère est sortie pour fendre en deux un être vivant ; que mon frère examine attentivement le soleil ; que son ciel à lui, Amrou 'l-Qaïs s'est fendu... et que ses deux outres sont bien diminuées... » L'esclave rapporta ces énigmes au poète qui se mit à les approfondir et s'arrêta finalement à ces divers sens : (*alif*), le père de ma fiancée essaie de contracter une alliance avec une tribu éloignée contre une voisine tribu qui lui est hostile ; (*ba*), la mère de ma fiancée est en train d'accoucher une femme ; (*ta*), le frère de ma fiancée a hâte que le soleil s'incline, afin de ramener les troupeaux ; (*tsa*), le manteau de l'Yémen que j'envoyais à ma fiancée a été déchiré ; (*djim*), l'outre de beurre, l'outre de miel ?...

— Mauvais drôle ! dit-il, en empoignant l'esclave. Tu en as mangé ou distribué en route !... — C'est vrai, dit l'esclave, et j'en ai honte. — Malheur, malheur à toi ! s'écria le fils d'Hodjr. Il choisit alors cent chameaux et se dirigea vers la tribu de sa fiancée. Le même esclave l'accompagnait, car il lui avait pardonné. Mais en passant un soir auprès d'un puits, le mauvais serviteur jeta dedans son maître, et se hâta de continuer sa route vers la jeune fille si experte aux rébus. Il se récitait par cœur les réponses qu'il faudrait lui rendre, et faisait trotter les cent chameaux. Quand la fille les eut reçus en don, elle le remercia par des fêtes. « Est-ce lui mon mari ou un autre ? pensait-elle ; par Dieu, je n'en sais rien. Je n'ai vu Amrou 'l-Qaïs qu'au clair de lune. »

Elle dit à ses gens : « Tuez un chameau ; et vous en donnerez la queue et l'estomac au maître de ces présents. » Il mangea de bon appétit, de même qu'il but avec joie du lait aigre, quand on lui en offrit. Ensuite

un lit fut dressé, par ordre de la jeune fille, tout près de l'endroit où le chameau avait été égorgé : des entrailles et des excréments gisaient encore à terre. Le faux Amrou 'l-Qaïs, s'étant couché, dormit là, voluptueusement. Le lendemain, la petite maîtresse de la tente lui dit : « Je vais te poser quelques questions... — Pourquoi tes lèvres tremblent-elles? — Il répondit tout uniment : « C'est parce que je désire te donner le baiser... » — « Pourquoi l'essoufflement soulève-t-il tes côtes? » — « Parce que, dit-il, je voudrais t'envelopper de mes bras et te presser contre elles. » — « Saisissez le vil esclave! s'écria-t-elle, en se tournant vers ses domestiques. Et forcez-le à vous aider en vos travaux! » — Car l'avidité grossière de l'homme lui avait révélé son rang.

Le pauvre poète n'était pas resté bien longtemps au fond du puits. Des passants généreux l'en avaient retiré. Il retourna dans sa tribu afin de choisir et d'emmener cent autres chameaux vers le lieu où sa fiancée régnait par la puissance des devinettes. Elle hésita encore en voyant le véritable Amrou 'l-Qaïs : « Par Dieu, est-ce mon mari ou non, je n'en sais rien! » Et les épreuves recommencèrent de plus belle! — « Tuez un chameau, et qu'on lui donne l'estomac et la queue. » Mais Amrou 'l-Qaïs, avec une certaine hauteur, refusa : « Et le foie? la bosse? les meilleures parties de la croupe? Qu'en faites-vous? Qui donc les aura? » On lui offrit ensuite du lait aigre : il n'en voulut point, et demanda le lait doux [1]. Mais quand

1. Un proverbe populaire exprime, encore aujourd'hui, cette manière de voir :

El-halib lel-ahbâb — Le lait frais pour les amis ;
Ou er-râïb lel-arbâb — Le lait caillé pour les parents ;
Ou el-leben lel-klâb — Et le petit lait pour les chiens.

il aperçut le lit qu'on lui préparait non loin des entrailles, il ordonna que l'on se rendît sur la *colline rouge*, car *là* seulement il voulait dormir. Sa fiancée l'avertit alors que le moment était venu de satisfaire aux trois questions promises. Et elle lui dit : « Pourquoi tes côtes sont-elles agitées ? » — « C'est parce que je vais me revêtir de toi qui es déjà vêtue de mon manteau d'Yémen. » — « Et pourquoi tes cuisses tremblent-elles ? » — « C'est parce que je vais monter à cheval et puissamment éperonner ma monture... » Ravie d'une telle délicatesse dans l'expression symbolique, la jeune fille s'écria tout de suite : « Mon mari, le voilà ! C'est Amrou 'l-Qaïs ! — Entourez-le d'honneurs et coupez la tête à l'esclave ! » Cette nuit-là même, le poète consomma le mariage avec cette jeune fille.

VI

Ziyâd ben Mouaouiya ben Djabir ben Dhibâb, surnommé Nâbiga de Dhobyân, n'eut pas l'excuse d'un meurtre à venger ni de subsides à obtenir, comme Amrou 'l-Qaïs, pour aller vivre, quelque temps ou longtemps, à la cour des princes. Les aventures assez graves qu'il rencontra dans sa vie, et qui l'humilièrent, ne firent pas jaillir de son cœur un besoin de vengeance bien terrible. S'il fut, quant à la poésie, un « jaillisseur spontané » — un « *Nâbiga* », il ne le fut guère aux yeux de l'implacable et antique fierté. Il combina sa vie en jouisseur consommé, se ménagea, pour ainsi dire, des échelons de retraite, sans cesse confortables, pour le cas où, chassé d'un palais, il serait obligé de se replier vers un autre.

C'est ainsi que son existence s'écoula entre deux pôles qui sont Hîra et Gassân. Il y vécut en familier de petits rois, que la Perse ni Byzance ne tourmentaient guère, — quand le léger tribut avait été payé, — et qui, cependant, tiraient grande vanité d'un cercle restreint de poètes, d'artistes et de lettrés dont ils s'entouraient pour se distraire[1]. Nâbiga eut donc une véritable profession : celle de colporteur de louanges, à l'usage des rois.

Le surnom par lequel il est resté célèbre, Nâbiga, veut dire « le jaillissant tout à coup » — « le jaillisseur imprévu » ; et chacun explique à sa manière la raison de ce mot. Tel commentateur veut qu'il ait été « la source jaillissante de la poésie » dans une famille qui n'avait compté jusque-là aucun poète ; tel autre comprend que l'inspiration poétique ne se révéla en lui que sur le tard, quand il était déjà un homme mûr et sans signes précurseurs donnés. Mais d'autre part, un traditionniste rapporte (*Kitab el-Agh'ani*) que Ziyâd ben Mouaouiya, tout jeune encore, avait le sens des réparties spirituelles, et qu'un jour, ayant accompagné un de ses oncles dans une visite, il reçut, des mains de leur hôte, une coupe remplie de vin. Ironie ou malice, pour se moquer de l'oncle, en embarrassant le neveu. Mais celui-ci écouta sans broncher le compliment d'aspect inextricable, que prononçait l'aimable inviteur : « Le vin de nos coupes serait agréable, s'il n'y tombait une petite paille étrangère ; mais qu'elles fassent du bien ou du mal, nos coupes, on doit toujours admettre un co-buveur. » — « Malgré la petite paille qui tombe, riposta vivement

1. Hartwig Derenbourg. *Notice sur Nâbiga Dhobyâni.*

le jeune homme, le maître de ces coupes est un avare qui calcule en lui-même combien ce peu de vin lui coûte... »

En un autre sens, on peut dire que la vie littéraire de Nâbiga *jaillit* tout à coup à la grande lumière, dès qu'il arrive à la cour de Nôman Ibn Moundhir Abou-Qabous, roi de Hîra[1]. Le poète se trouvait à la cour des princes de Gassân, lorsqu'il apprit l'avènement du fils de Moundhir. Le nouveau règne attirait des habiles et des intrigants qui essayaient de caser leur oisiveté dans les bonnes situations de la cour. Les poètes y apportaient au moins leur talent. Celui de Nâbiga dut bien vite jeter une telle lumière que Nôman admit le transfuge de Gassân dans son intimité la plus étroite. Qu'on se figure Victor Hugo abandonnant la cour d'Espagne, après en avoir chanté la grandeur, pour aller vivre chez l'empereur du Brésil, à Rio de Janeiro. Que de dons, que de rentes — et de gratitude, pour ce subit honneur !

La générosité de Nôman devint « un Océan qui trouve légers et balance les plus lourds navires enfoncés en lui. » Sa « perfection » n'est comparable qu'« à celle du soleil. » — Louis XIV ne s'est pas douté qu'il venait à la suite d'une longue file de « rois-soleils », déjà bien usés et « banalisés » par la flatterie orientale, car elle dut inventer ce terme et l'appliquer tout de suite après que le ciel du déluge se fut rasséréné. Le poète connut donc l'existence de « favori en titre ». Il eut de belles esclaves pour le servir, et qui

1. On peut assigner à ce déplacement de Nâbiga Dhobyânî l'année 585 ? de notre ère. Il faut se rappeler que *la naissance* de Mahomet remonte à l'an 571.

étaient elles-mêmes rafraîchies par de longues siestes. Ses écuries se remplissaient de chevaux — affectueux sous les caresses ou indomptables — que Nôman lui envoyait. Et ses chamelles blanches paissaient de tous côtés. Les jaloux commencèrent à rôder autour de cette maison de luxe où Nâbiga s'engraissait aussi vite que son talent perdait sa flamme. C'est la propre femme de Nôman, la reine Moutédjarrada, qui fut chargée par le destin de rendre l'inspiration au grand poète, en déchaînant sur lui l'ouragan du malheur et de la disgrâce... Le roi Nôman ben Moundhir Abou-Qabous, quoiqu'il fût comparable « au soleil », était de petite taille, chétif, laid, roux de cheveux et grêlé de visage. Il avait fait reine, en l'épousant, Moutédjarrada, qui était à la fois, sa belle-mère, « la plus belle femme de son temps », et fort expérimentée en matière conjugale, car elle avait eu deux maris déjà. Cette reine ne tarda pas à se consoler de la laideur du fils de Moundhir Abou-Qabous, en prenant le beau Mounakhkhal Yachkouri pour amant[1]. De sorte qu'il

1. Cette reine adultère a eu la chance de cacher son vrai nom à la Postérité. « Moutédjarrada » est évidemment un sobriquet, peut-être inventé par le rédacteur de l'*Agh'ani* ou par un autre faiseur de tradition, puisque ce mot renferme l'essence même de toute cette histoire. En effet, *Moutédjarrada* veut dire « celle qui se met à nu facilement », et c'est pour l'avoir vue satisfaire à ce goût original chez une reine, que Nâbiga, bouleversé, composa des vers trop galants et se fit chasser de la cour. On pourrait encore supposer (mais ce serait manquer de foi envers de si belles traditions entrelacées) que Moutédjarrada fut un nom réel — à cette époque, et qu'un ingénieux auteur en a tiré toutes les péripéties d'une histoire fort dramatique, la mêlant à la vie de Nâbiga pour expliquer sa disgrâce subite. L'amant de *Moutédjarrada* porte un nom à double sens, qui ferait supposer un choix spécial et malicieux pour être le digne pendant imaginé de sa maîtresse,

y avait deux intimes du ménage royal, — Nâbiga pour Nôman et Mounakhkhal pour Moutédjarrada — qui pouvaient à toute heure pénétrer dans le palais, et s'entretenir familièrement avec le roi ou la reine, sans demander audience. On peut croire que la reine et son amant se trouvaient gênés par ce privilège égal des entrées, dont jouissait Nâbiga : une surprise était toujours possible ; aussi la rusée Moutédjarrada résolut soit d'apprivoiser le poète déjà vieillisant, de le plier à ses intrigues en lui donnant quelques espérances d'amour sur sa royale personne, soit de le perdre...

Un jour, Nâbiga entrant à l'improviste dans une chambre du palais se trouva en face de la reine à peu près nue. Elle fit semblant de relever sa jupe à la hâte, mais la laissa plutôt tomber, d'un autre côté, avec art. Nâbiga eut le temps d'admirer un corps teint au safran — (cette chaude couleur l'enveloppait « comme un manteau de soie jaune ») — un joli ventre égayé par des fossettes et une gorge aux pointes fermes. La coquette essaya encore de se cacher, mais c'était pour mieux exhiber ses bras nus et ses mains aux doigts flexibles. Un brasier s'alluma dans le sang du poète ; il commença par se comparer « au plongeur qui découvre dans une petite coquille assez médiocre (cette chambre de hasard) une perle admirable. » Puis, sa verve sensuelle une fois éveillée, il composa une longue poésie sur cette rencontre excitante. Il

— fictive peut-être. Mounakhkhal signifie à peu près : *le tamiseur, celui qui blute,* allusion hardie à ses préférences en l'art d'aimer. Les Arabes modernes, les blasés, vantent encore aujourd'hui les femmes qui « igh'erbelou ». L'amant et l'amante du palais de Hîra avaient chacun leur tic.

n'eut pas la prudence de tenir ces vers secrets. Justement, un des premiers qui les connurent fut Mourra ibn Sâd ibn Korei', un jaloux, un ennemi dissimulé, dont la haine s'était accrue récemment, car il avait été forcé, par la convoitise trop claire de Nôman, de lui offrir le joyau de ses collections, un sabre magnifique dont Nâbiga, étourdiment, avait loué bien haut devant le roi la parfaite beauté. Mourra, pour se venger, fit circuler le petit poème érotique, dont certains fragments parvinrent aux oreilles du roi Nôman ben Moundhir. Un soir, dans un cercle d'intimes, Nôman pria Nàbiga de lui réciter la pièce en entier, disant que toute louange à la beauté de Moutédjarrada ne pouvait que lui être agréable... Le roi était éperdument amoureux de cette femme, au point qu'il n'avait pas l'air d'apercevoir l'étrange ressemblance, évidente à tous les yeux, qui existait entre le visage de ses deux fils et celui de Mounakhkhal... Le poète se leva donc, et se mit à chanter la beauté de la reine. « La ligne de ses lèvres, pareilles aux deux plumes du jabot des colombes d'Aïka (*la tourterelle à collier* ?...) s'agite sur une glace qui tient à ses gencives teintes en noir... » « Le roi dit que sa bouche est fraîche, — fraîche en donnant le baiser, fraîche pour qui s'y plonge... » — « Si d'aventure j'y avais goûté, je lui dirais : Recommence ! (*Ida ma douqtou qboultou azdoudi.*) « Si elle se montrait à un ermite aux cheveux blancs, qui vit en Dieu par le jeûne et les prières, il resterait ébloui devant elle et séduit par le son de sa voix ; à l'heure même de son égarement, il croirait prendre un chemin qui mène à Dieu » (*Rouchdàn ouïn lam iarchoudi*). — (Poème 14 du *Diouan* de Nàbiga, vers 20 et ss.) Mais quand il arriva aux derniers vers où se résume

l'enthousiasme voluptueux, il les déclama d'une voix passionnée, sourdement vibrante, qui paraissait vouloir s'enfermer avec la brûlante vision (Vers 30e du *Diouan*) :

« *Oua ida lamasta, lamasta adjetsama djâtsiman* || *moutahayyzan bimakanihi mila el iadi;*

« *Oua ida thaânta thaânta fi* MOUSTAHDIFIN || *râbi el-madjassati bil-âbiri* MOUGARMADI;

« *Oua ida nazâta, nazâta an* MOUSTAH'SIFIN || *nazâ el-hazaououari bel-richâ el* MOUHAS'ADI;

« *La ouaridoun minha iah'ourou* LIMASDARIN || *anha oua la sadiroun iah'ourou* LIMAOURIDI.

« Quand tu la palpes, tu palpes un corps étendu au large, || dont la chair vient d'elle-même se placer dans ta main ;

« Quand tu la broies, tu broies des éminences || qui sont en vedette au-dessus de ses arômes ;

« Quand tu la quittes, tu quittes... avec l'effort d'un jeune homme... (*sicut juvenis qui conatur funem novum et firmissimè contortum extrahere*). » —« Celui qui s'est désaltéré en elle ne cherche pas les issues pour s'en retourner; et celui qui revient de l'abreuvoir ne se sent pas moins heureux que celui qui va y descendre. »

L'extraordinaire Nôman paraissait plutôt satisfait de cette vive description. C'est Mounakhkhal, qui subitement jaloux, ne put en soutenir l'intensité. Il se dresse furieux et s'écrie : « Des détails aussi inconvenants ne peuvent être donnés que par un témoin oculaire. Ce faiseur de vers a *vu* et *touché* la reine ! » A ces mots, Nôman se réveille, et subitement frappé par la justesse de cette réflexion, entre dans une grande colère : il veut tuer Nâbiga... Le poète s'enfuit par

des couloirs et disparaît, le jour même, de la ville de Hîra... Il n'eut même pas une heure pour dire adieu à ses chamelles blanches, à ses chevaux de luxe, à ses vases ciselés d'or et d'argent, non plus qu'à ses esclaves, les faiseuses de sieste !

« Le poète de bas étage (*Mourra ben Sâd* ou *Mounakhkhal*?) ne me ressemble pas plus que la jeune chamelle à l'étalon blanc ». (Poème 22, vers 5 et 6.) « Tu as été (*Nôman*) le conseiller de la faute, puis tu t'es éclipsé comme un chameau qui fronce le sourcil devant la sangle de la selle qu'il doit porter ! » Il sauva sa tête en s'échappant vers la Syrie... En effet, par là étaient toujours Gassân, et son refuge prévu à la cour des princes qu'il avait déjà quittés. Nâbiga Dhôbyâni dut se résigner à reprendre l'existence d'autrefois et le siège de son premier ennui.

Quant à Mounakhkhal et à la reine, sa maîtresse, ils purent se croire délivrés de tout espionnage, par la fuite du plus grand favori de Nôman. Ils oublièrent désormais la plus simple prudence... Dès que le roi était sorti, Moutédjarrada envoyait son esclave-camériste prévenir Mounakhkhal, qui entrait en plein jour, au palais. Pendant ces rendez-vous, l'esclave veillait, à quelque distance, devant les portes. Un jour, Moutédjarrada — le « charmant abreuvoir » — plus folle que d'habitude, se mit à déguster, en compagnie de son amant, des vins capiteux. Puis, d'un badinage à l'autre, elle ouvrit un des anneaux de sa cheville et le passa au pied de Mounakhkhal. Mais cela ne suffisait pas à leurs fantaisies : l'amante dénoua ses cheveux, et choisissant la plus longue de ses tresses (elles allaient jusqu'à terre) l'enfila dans un anneau de sa jambe et dans l'anneau donné à

Mounakhkhal, s'amusant beaucoup à faire ainsi voisiner leurs chevilles, et compliquant les nœuds de la tresse, par plaisanterie.

Ce qui arriva, on le devine : l'horloge desadultères n'a jamais varié le timbre de ses sonneries fatales ! Ce jour-là, l'esclave trompée par une sécurité habituelle et persistante, avait quitté son poste de guet ; et par malheur, la chasse était mauvaise, le temps maussade... Nôman ben Moundhir revint au palais bien avant l'heure. Il chercha la reine de chambre en chambre, et poussait les portes devant lui... C'est ainsi que la salle — peu secrète et si mal gardée — des rendez-vous se trouva soudain ouverte devant ses yeux. Les deux amants firent de terribles efforts pour délier la tresse ou rompre les anneaux, mais la jolie chaîne était solide ! Il fallut quelques secondes pour que le pauvre fils d'Abou-Qabous comprît bien ce que leurs deux nudités essayaient là. Enfin l'éclair se fit pour ses yeux, et comme un mari de ce tempérament ne pouvait qu'être injuste, il pardonna tout de suite à l'artificieuse Moutédjarrada, imaginatrice du petit jeu et origine de toutes les avanies que l'amour subissait à la cour de Hîra. Quant à Mounakhkhal, saisi, soulevé, battu par les geôliers, remis enfin aux bourreaux, il disparut si bien que cette expression populaire est née de son histoire : « Promettre une chose pour le jour où l'on reverra Mounakhkhal, » c'est-à-dire *aux calendes grecques* — jamais ! On prétend qu'il fut enterré vivant[1].

Tout comme les précédents poètes, Mouhalhil et Amrou 'l-Qaïs, Nâbiga feint d'aller au Désert pour y

1. *Kitab el-Agh'ani*, IV.

chercher des maîtresses qui flottent dans les vapeurs tristes de son souvenir. Mais avec la meilleure volonté, on ne peut le croire très sincère, lui qui vivait à l'ombre, entouré de jolies filles obéissantes à ses signes. Et s'il est encore, — en belles paroles — passionné pour les grandes chevauchées à travers l'espace libre, comment oublier qu'il devait suivre, par devoir de courtisan et selon l'étiquette, les chasses de Nôman, rayonnantes autour de Hîra? L'attitude traditionnelle s'imposait au poète : c'est par convenance sentimentale qu'il ira au Désert pleurer sur des ruines !

« O maison de Mayya [1], vue au sommet, vue au flanc de la montagne, on t'a quittée depuis longtemps, et les années se sont allongées sur toi ! » — « A l'heure du crépuscule, je m'y suis arrêté ; j'ai crié pour en obtenir une réponse ; et aux quatre angles, pas une âme ! » — « Je n'ai retrouvé que les pieux d'attache de nos chevaux, — fragments à peine reconnaissables... — et aussi quelque peu du fossé, tel que si on l'eût creusé au milieu d'une terre meuble, dans un amas de petits cailloux » ; — « La servante lui avait refait des bords avec sa pelle dans la terre humectée (*bel-meseha fy el-tsadi*) » (Poésie 1).

C'est toujours le même soupir de mélancolie profonde, un soupir presque mesuré en longueur avant d'atteindre aux consolations enfermées aussi, chacune, entre des limites précises et proportionnées : « Effacée Dz'ou Housànn ! Plus de traces! ce fut la maison

1. On doit à M. H. Derenbourg une savante traduction du *Diouan de Nâbiga*, précédée d'une étude sur ce poète. — Le mètre de cette pièce : *O maison de Mayya*, etc. est le *basit*.

qu'habitait Fertana[1]. Plus rien des monticules, ni des berges de l'Ârik, ni des torrents impétueux ! » — « Les sentiers ne se coupent plus au même point ! Il n'y a plus de sentiers ! Les printemps et les étés, en passant dessus, ont tout effacé. » — « Puis j'ai cherché encore des signes qui me redonneraient l'image de ces lieux, et j'en ai retrouvé après six ans écoulés ; cette année-ci est la septième !... » — « J'ai reconnu la cendre du foyer, noir comme le koheul de l'œil ; et des gravats qui s'en détachent, le fossé comble, mutilé, manchot (*kidjez'em*)... » — « On croirait que le galop des vents, aux longues queues traînantes sur le sable fin, y a dessiné une des plus belles nattes que tressent les artisans, » — « De ces nattes qu'on empile sur le dos d'un tapis de cuir par des courroies neuves..., et qu'un marchand promène » (Poésie 2).

... « J'ai passé une nuit telle que si des serpents au corps mince et moucheté m'avaient assailli ! Car leurs dents contiennent un venin si subtil » — « Qu'on est obligé, pendant de longues nuits, de tenir en éveil la victime de leur morsure, au moyen de clochettes, prises aux vêtements des femmes, et que les mains font tinter !... ».

Mais, par bonheur, cette poursuite désolée — de femmes qui sont toujours parties à temps d'une maison prête pour la ruine, aboutit quelquefois ; Qatâmi a pu être rejointe, et voici son portrait (Poésie 26). — Comparez-le, par plaisir, à ceux que le latin Horace aime à donner de Lydie ou de Nééra. « Assez de peti-

1. Ce nom de femme était assez commun. On a vu qu'Amrou 'l-Qaïs avait déjà une maîtresse de ce nom. Il y a un verbe *ferten* qui veut dire : parler tout bas, murmurer. — *Fertena* serait *celle dont le parler est comme un murmure*.

tes mines d'amour, Qatâmi, assez ! » — « Tu es trop avare de tes saluts et de tes paroles ! » — « Je t'en conjure, ne complique pas davantage tes minauderies ! Et si c'est le départ, adieu ! »

... « Sa poitrine, d'où rayonnent les parures, est comme la braise du feu dans l'obscurité ; » — « Les étincelles de l'or et de l'argent, les feux des perles y circulent comme un collier au col d'une gazelle à voix tendre... » — « Tu sais, le vin de Bosra ? (Bassora). Les chamelles en portent les outres soigneusement scellées, de Baït-Ras au marché de Loqmân ; » — « Et dès qu'on a brisé les cachets, on voit, à la rouge surface, éclore les fleurs nacrées du vin ; » — « Or, si tu veux connaître la bouche de cette fille, mélange-le, ce vin, à l'eau froide tombée dans les citernes du haut des plus lourds nuages... »[1].

Le roi Nôman ben Moundhir, « soleil de Hîra », n'apparaît guère, en ces poèmes, qu'enveloppé de louanges hyperboliques, bruissant comme des flèches de lumière autour de ses cheveux roux : « Que de fois Amr, et avant lui son père, ont répandu sur moi des bienfaits qui ne piquent pas comme les queues de scorpions ! » (*Poésie* 3)... « C'est lui, Nôman, qui offre les jeunes esclaves égalisant sur leurs pieds les bouts flottants des tuniques, fraîches de la sieste à midi, et qu'on dirait des gazelles marchant sur le sable. » — « Il

1. Les femmes du Désert, brunies par le soleil et le vent, ont, en effet, la muqueuse des lèvres teintée d'un rouge assombri pareil à celui du vin, surtout des vins liquoreux à reflets dorés, d'Espagne ou de Chypre. Le rose des lèvres septentrionales n'y est pas commun. Ces épithètes arabes couvrent donc une observation très juste. Toute cette Poésie 26 est rimée en *âm*(*i*) — (*lâmi*, *âmi*, *yâmi*, *chami*, etc.).

donne aussi des chevaux fougueux, qui mordent le frein et s'élancent ; tels des oiseaux qui fuient sous l'averse glaciale »... Alors, en cette cour d'un roitelet passe, à l'ombre des nobles chevaux, des chamelles de race, un souffle de l'antique chevalerie errant au Désert. Nâbiga les aime, les comprend, les palpe en connaisseur. Le courtisan s'oublie jusqu'à redevenir « le frère du cheval et de la selle ».

« ... J'ai bien des fois lancé ma chamelle rapide sur le dos d'une route dont le sillon blanc était pareil aux rayures d'un manteau de l'Yémen, et qui nous conduisait au puits » (*Poésie* 28). « Elles suent (les belles montures de Djaoûlân), elles suent la sueur des outres emplies, (*mazadi*) qu'on a fermées avec des cordes ; mais à la source de cette eau, les gens ne peuvent boire » (*Poésie* 4, rimée en *oûb* ou *îb*(*i*). Mètre : *basît*).

« ... Si l'on veut presser la marche alanguie de ces juments, leurs lèvres font la moue, et leur col en avant s'étire » (*Poésie* 28) ; « Elles sont aiguisées comme des lames de ciseaux ; et toute graisse a fondu autour des pointes de leurs os ; la peau de leurs cuisses et la peau de leur cou sont collées sur une maigreur jaune... » — « Elles laissent échapper à tous moments sur les routes, des petits repliés en des poches transparentes comme sous un manteau diapré ; » — « Et les oiseaux de proie se détournent de leurs nids, pour s'abattre bientôt sur cette jeune viande qui leur est tendue en pâture[1]. » — « Ces cavales sont

1. Il faudrait être vétérinaire-accoucheur et arabe, pour comprendre la précision de ce détail — qui n'est pas absolument « poétique », au sens affadi et popularisé du mot. — Cela signifie sans doute que ces juments avortent tout le long du chemin, et qu'elles se débarrassent de leurs fruits, presque en courant.

attachées entre des chamelles d'un brun d'olive et des chamelles blanches, fluettes comme des javelots; elles portent, suspendus à des courroies de cuir, les havresacs et les marmites, » — « Et les amples cuirasses faites pour les Toubbâyyi (les vassaux; les partisans ?) et les cottes de mailles à longs pans articulées par Salomon lui-même (Soûlaïm)[1]. — « C'est ainsi armé que le chevalier marche au combat, sans trouver de barrières entre lui et son but; il court, harcelant l'ennemi, escorté d'une gloire qui n'a jamais eu d'ombres. » — « Ses mains font les destinées, en distribuant la mort, à moins qu'elles ne versent des rosées de bienfaits. » (Toute cette pièce est rimée en IL(I) : *Djezaïli*, *ghalaïli* (vers 27e), *Khamili*, etc. Du mètre *thouil*.)

Ah! comme, là encore, se dévoile le courtisan! Nâbiga devait penser au roi de Hîra, en superposant à l'image du guerrier ce trait un peu trop insistant, « des dons qu'il sait faire aussi! » S'il convoitait alors, spécialement, quelque chose, il mérita de l'obtenir par ce salut bien bas au prince-époux de Moutédjarrada! Pour Nâbiga, les mains eurent toujours deux

L'idée de la noblesse d'une cavale se liait, en effet, pour les anciens Arabes, à celle d'une hâte impatiente vers le combat. Se précipiter sur l'ennemi sans relâche, tel était le signe de la jument qui avait du cœur. Et la meilleure preuve qu'elle pût donner d'elle-même, c'était de ne pas même prendre le temps de mettre bas. Voilà pourquoi l'élite des femelles jonchaient (par hyperbole de poésie), jonchaient les routes d'embryons mal parvenus à terme.

1. Voilà déjà une épithète due à la fiction vague; pour tout dire, un « mensonge » de poète qui couvre son ignorance du fait positif. Nâbiga ne revêtait pas souvent la cotte de mailles, sinon il en aurait connu et cité le réel fabricant de la meilleure marque. Le grand Salomon n'est qu'une adresse tout au plus bonne pour les profanes de la chevalerie, les ignares de ses besoins.

allures, celle qui frappe, et l'autre qui tend les dons. L'essentiel est de ne pas venir à contre-temps, — pour le baisement, lors qu'il va y avoir choc. Que nous sommes loin, avec ces faiblesses savantes, loin déjà de cette brute héroïque : — Chanfara !

Quand Nâbiga, en fuite, dut se replier vers Gassân, il songea aussitôt à verser des corbeilles de fleurs sur la tête des bons Gassânides, et la poésie troisième du *Diouan* se rapporte certainement à cette précaution heureuse, car s'il eût fait à Hîra, au temps de sa faveur, un pareil éloge d'une tribu rivale, — qu'au fond il n'aimait guère, ne se serait-il pas exposé bien malhabilement à une première disgrâce?

« Leur pays [1], Dieu y règne en maître ; sur eux plane une religion forte. Ils ne craignent rien, si ce n'est le châtiment de l'autre vie.» —« Chaussés de légères sandales et parés de belles ceintures, ils se saluent au jour des Rameaux, avec des branchages odorants. » — « Les esclaves de leur tribu viennent les saluer en blanc ; elles ont abandonné, pour les suspendre, leurs habits de soie rouge. » — « Ces hommes-là retiennent sur leurs corps la beauté native et juvénile, grâce à des vêtements dont les manches sans plis s'insèrent, aux épaules, dans une étoffe de couleur sombre. » — « Ils ne croient pas au bien sans un mal qui le suive; mais pensent aussi que le malheur, en poursuivant, sait faire trêve... »

Nâbiga excelle à sculpter, avec une sobriété de formes et une fermeté de lignes que la traduction française ne fait que rarement sentir, de petits bas-

1. Celui des hommes de Gassân, qui étaient sans doute des chrétiens convaincus.

reliefs qui s'enchâssent dans l'œuvre générale du *Diouân*, comme autant de témoins d'un art inoubliable. On n'en saurait plus confondre les visions, brèves et appuyées dans les contours. C'est le chasseur, « qui laisse courir entre ses jambes, des chiens dont la mâchoire inférieure va et vient comme une scie » ; ce sont les captives, « belles comme les vaches du Désert, et qui mettent de niveau sur leurs pieds les longs pans de leurs robes flottantes, afin de cacher leurs chaînes ». De pareilles observations, si menues mais si incisives, sont des traits fixés par un dessinateur de génie. Cette dernière, sur la coquetterie invincible de la femme, — enchaînée même, est admirable et vaut tout un chapitre de psychologie! La beauté absolue des vaches et des veaux n'est pas douteuse, à ses yeux. Pour lui, comme pour tous ses contemporains amusés par les naïfs rapprochements, c'est là un critérium précieux : — « Les enfants au visage beau comme ceux des veaux... » — « Sur les dunes friables, on voit les taureaux à longue queue se tourmenter vers les vaches sauvages, pendant qu'elles lutinent les cailloux avec leur poitrail, aimant mieux s'accoupler à leur fraîcheur, tant que le soleil vomit une âcre salive. »

Les vaches ont aussi leur pudeur! Elles baissent les yeux devant le mâle, et jouent *aux petits cailloux*, par contenance. Et leurs yeux expressifs se relèvent pour dire : « Taureaux, n'attendez-vous pas que le soleil brûle moins, pour être vous-mêmes d'une ardeur si bavante? » Mais qui sait si les taureaux ont l'ouïe fine? « ... Ils ont tendu l'oreille, bien que l'entrée en soit obstruée par le bourrelet de chair que fait la corne. »

Les Arabes, seuls, eurent des poètes-animaliers, à

l'aise épanouis dans une telle perfection de technique et d'art. Il semble que les hommes adroits à manier le style poétique, ceux qui allaient devenir peu à peu « de lettres » et moins « de cheval », essayaient de se faire pardonner cette vie plus molle, en instituant une psychologie exagérée des bêtes familières aux gens d'action. S'ils s'avouaient inférieurs, la bride ou la lance en main, ils dominaient par une observation plus profonde des mœurs et des aspects animaux. Ce qui est bosse ou creux sur leur peau, ce qui admet la graisse ou veut la maigreur, les moindres tics des physionomies bestiales, l'expression des lippes et des reniflements intentionnels, ils ont tout noté, tout connu! Ces poètes *d'étables* ou *d'écuries* sont « documentés » sur la bête, autant que pourrait l'être aujourd'hui un romancier à la mode, sur les plus fines manies, les gestes subtils et sous-entendant, de la Parisienne.

Quelles que fussent les vertus des hommes de Gassân, Nâbiga Dhobyâni ne resta pas toujours au milieu de leurs tentes. Il négocia de loin son pardon, et s'il était possible, un regain de faveur auprès de Nôman-ben-Moundhir. Le roi promit d'oublier : Nâbiga, de retour, fut accueilli avec des honneurs et des présents nouveaux. Les louanges à l'adresse de Nôman devinrent alors le simulacre d'une adoration terrestre : le poète protestait, plusieurs fois le jour, d'un dévouement qui allait « de ses sandales à ses cheveux ». Nôman avait vieilli ; ce panégyrique incessant, cet enthousiasme à faux pour sa personne chétive, quoique royale, l'importunèrent. Une animosité latente prit corps, petit à petit, entre le roi et le poète. Un jour, certain éloge inédit, — une trouvaille d'hy-

perbole, fut soupçonnée par Nôman — et bien à tort! — de contenir un double sens agressif ou injurieux : il s'en fallut de peu que Nâbiga ne fût mis à mort.

« Le musc n'est pas toujours resté fidèle à ma coupe » — chante-t-il quelque part... Certes! Et les bienfaits se mirent à piquer avec des queues de scorpions. Il s'éloigna peut-être encore une fois, et pour toujours, de Hîra... Au moins il eut la consolation d'apprendre plus tard, — si sa haine durait — que Nôman venait de subir un affreux supplice : le roi de Perse l'avait fait mourir « sous une toiture d'éléphants » — c'est-à-dire écrasé à plaisir sous les ventres de ces animaux rendus furieux. Une réponse de roi à roi, — réponse audacieuse autant que superbe, avait été cause de la condamnation. Comme le Persan avait demandé au fils de Moundhir qu'il voulût bien lui donner pour épouse une de ses plus proches parentes, Nôman avait répondu, simplement : « Va donc chercher ce qui te convient parmi les vaches de la Perse! »

Nâbiga, en bon lettré qu'il était, fit un mot, lui aussi, pour toute oraison funèbre à l'adresse de son bienfaiteur d'autrefois :

« La Chercheuse de rois, dit-il, la Chance est venue le chercher. » — *Tholbahou men ed-dzeher thâlbou el-molouk!* »

MAHOMET FÉMINISTE

MAHOMET HOMME DE GOUT

I

Certains prêtres catholiques récitaient jadis cette prière de saint Placide, avant de prendre parti dans une affaire douteuse, quand ils craignaient quelque erreur de leur cécité morale : « Seigneur, vous qui êtes descendu sur la terre, afin d'éclairer l'intelligence et le cœur de tous; vous qui avez rendu le regard aux aveugles ; daignez, par les mérites de saint Benoît, mon maître, me rendre aussi la vue, afin que, voyant la grandeur de vos œuvres, je vous redoute et vous adore... » — Je serais bien tenté de la réciter à mon tour, avant d'aborder l'analyse de l'âme extraordinaire qui fut celle de Mahomet. J'écarterais ainsi, peut-être, toute idée de malveillance préméditée.... D'autre part, un écrivain persan, Mirkhond[1], invoque, au début de son livre, « *L'auteur suprême* (Dieu), qui avec le polissoir de la Grâce a fourbi la lame du cimeterre du langage, afin qu'elle serve, aidée de la Rhétorique, à

1. *Roudhat es-Sâfa*, ou Jardin de la Pureté, traduit et édité par M. Lamairesse.

pourfendre les arguments des contradicteurs, et à réfuter ceux qui nient les signes évidents. » C'est entre ces deux oraisons que je veux me placer, croyant que leurs influx m'arrivant d'une égale distance, m'éviteront de louer outre mesure ou de blâmer en inconscient. Lorsque je touche à Mahomet, j'éprouve une émotion respectueuse et attristée; je ne puis m'empêcher d'apercevoir, chancelantes déjà et toutes prêtes à choir sous les insultes qui ont dissipé, pour nous, l'illusion de Jésus, les formes splendides dont la vénération l'a orné : je tremble d'attirer moi-même, si peu que ce soit, sous la revanche démocratique du peuple que sa géniale volonté asservit, ce beau héros, qui est encore « la Perle vierge », « le pur Diamant », « l'Intelligence exaltée », « le Rosier du parterre d'amour », « le plus grand Arbre du jardin de Prophétie » ! J'aperçois déjà, horrible menace de l'avenir, des fantômes de statues se dresser aux carrefours de La Mekke, — celles qui « réhabiliteront » les plus vils opposants à l'œuvre de l'Inspiré, — un Abou-Djahal, un Abou-Lahab, ou tel autre obscur des plus méchants Qoreïchites ! Pourtant le plaisir est si vif de démonter ces mécanismes compliqués ! Il se couvre de si dignes raisons !... J'espère que l'on verra « l'Envoyé Divin », non pas tomber en poussière sous les doigts du scandale, mais sortir de cet examen, consolidé, agrandi, admirable encore sous le jet d'autres lumières qui essayent de le surprendre.

Une des originalités les plus précises de Mahomet, et celle qui l'isole aussitôt des autres grands prophètes, c'est qu'il resta, durant toute sa vie, en contact de désir avec les femmes. Au lieu de faire, surtout comme Siddhârta ou Jésus, de la continence une base de force et d'essor vers le ciel, il ne lui accorda que quel-

ques éloges de pieuse rhétorique, et resta plongé dans le fleuve charnel. Doit-on l'en blâmer, sans vouloir le mieux comprendre? Si c'est l'impuissance à se dominer qui l'entraîna, sans doute l'ombre d'un péché grave retombe sur sa vie prophétique. Mais peut-être ne faut-il voir en lui qu'un athlète plus vigoureux, impatient de prouver sa force surhumaine en accumulant des tours de force par-dessus le miracle de la Révélation : il assuma presque toutes les difficultés de la vie ordinaire, au lieu de s'en délivrer. Comment l'homme qui possédait un attirail de ménage si compliqué, — quinze femmes, onze concubines, vingt-deux chevaux, cinq mules, vingt-quatre chamelles, sept jardins, neuf pavillons de harem, huit secrétaires [1], quatre filles vivantes après le deuil de cinq fils, cent brebis, des ânes et des chèvres ; neuf sabres, trois boucliers, sept cottes de mailles et deux étendards,— si ligotté qu'il fut par le souci des biens terrestres, avait-il encore d'inépuisables réserves d'énergie pour se maintenir en liaison constante avec le Ciel, s'absorber dans la prière, et produire enfin, au milieu des attaques, des intrigues et des batailles, une œuvre d'esprit dont l'art n'est qu'un peu inférieur à celui du Bouddha ou du Christ? Pour me servir d'une expression moderne, j'oserai dire que Mahomet fut un *féministe* sans le vouloir. A toutes les heures de sa vie, les femmes embarquent dans sa destinée; elles en saisissent le timon de leur main multiple, et influencent magistralement sa route. Que dis-je, c'est quelques mois avant sa conception que la femme appa-

1. C'étaient Othman et Ali, Khaled fils de Saïd, Abban, autre fils de Saïd, Obaï fils de Qaâb, Ala, Maouïya fils d'Abou-Sofian, etc.

raît pour lui et se le réserve, telle une fée de prélude, mais pas toujours une bonne fée!

Le jour solennel où Abd el Mottalib, qui fut l'aïeul de Mahomet, revint de la Kâba, les mains encore sanglantes du sacrifice des cent chameaux par lesquels il rachetait son vœu d'immoler à l'idole Hobal son cher fils Abd-Allah, une femme, qui était la sœur de Ouaraka l'érudit, s'approcha du beau jeune homme sauvé, pour lui dire à l'oreille, en rougissant : « Si tu veux que j'aille avec toi dans ton lit, tout de suite, je te donnerai autant de chameaux que l'on vient d'en offrir à Hobal en échange de ta tête. » Mais Abd-Allah, que son père tenait par la main, répondit : « Je ne puis m'absenter, tu le vois, en ce moment. » Cette femme avait entendu maintes fois son frère parler d'un Prophète annoncé dans les Écritures; or éblouie, à la rencontre d'Abd-Allah, par une lumière prodigieuse qu'elle crut voir rayonner hors de son visage, elle eut le pressentiment que le Prophète nouveau serait engendré par ce radieux jeune homme; elle était devenue, soudain, ambitieuse d'une telle maternité; elle n'avait pu se retenir de l'accoster... D'ailleurs la beauté de cet Abd-Allah, père futur de Mahomet, aurait tourné, pour un peu, au péril national : car les dames qoreïchites, aussi bien que les bédouines du Désert, s'enflammaient tellement à son approche, qu'elles le voulaient toutes ensemble pour amant, et qu'à la fin, ayant fait grève à leurs époux, elles s'entendirent pour ôter les lits conjugaux de toutes les chambres de la ville... Le jour où il s'unit à la parfaite Amina, ce fut une hécatombe dans les maisons de La Mekke : plus de deux cents dames amoureuses périrent de chagrin! On ne mourait donc en l'honneur de ce jeune

homme trop beau que par cent : deux cents dames, cent chameaux ! Abd-Allah (il serait cruel de dire : heureusement) fit un voyage en Syrie, tomba malade et mourut à trente ans.

N'est-ce pas un fait remarquable que, dans les deux histoires sacrées, celle de Jésus comme celle de Mahomet, le père disparaisse de la scène presque aussitôt, et que tout l'intérêt se reporte sur la mère? D'autant plus étrange que le culte d'une Sainte Femme à l'usage des femmes ne fut jamais essayé par l'islamisme, et qu'Amina ne fut point, comme la Sainte Vierge chrétienne, favorisée d'une conception métaphysique. L'imagination persane a fait descendre pourtant sur la mère de Mahomet une sorte de « Saint Esprit de l'accouchement », — large et splendide oiseau blanc qui vint la frôler, ce jour-là. Tout le temps de sa grossesse, elle n'avait éprouvé aucune souffrance. « Aussitôt né, disent les traditions[1], Mahomet se prosterna en adoration. Une main descendit du ciel et enleva l'enfant au milieu d'un nuage, tandis qu'une voix chantait : « Recevez-le dans les rangs des prophètes ! Revêtez-le de la robe d'honneur de la vraie religion ! Présentez-le à Ibrahim, et portez-le à l'Océan, afin que les habitants de la mer sachent que l'idolâtrie va être abattue ! » Ensuite la main le coucha sur une étoffe de soie qui, elle-même, reposait sur une laine moelleuse; l'Envoyé tenait des clefs entre ses petits doigts : « Voici Mohammed qui apporte les clefs de la prophétie, de la victoire et de l'affermissement. » Amina entendit alors une autre voix d'ange ordonner : « Qu'on le porte autour du monde ! Qu'on le présente aux

1. D'après Mirkhond, édition de MM. Lamairesse et Dujarric.

saints, aux génies et aux hommes ! Qu'il ait en partage la pureté d'Adam, la force de Noé, la beauté de Joseph, la voix de David, l'ascétisme de saint Jean (*le Baptiste*) et la bonté d'Aïssa ! Qu'on le plonge dans la mer des préceptes moraux inspirés aux Mandataires ! » Amina commençait à s'inquiéter ; elle revit son enfant après une longue attente : il tenait une pièce de soie blanche à la main, et l'eau de la Grâce suintait à grosses gouttes de ses pores[1]. Pendant que le nouveau-né accomplissait un voyage aussi merveilleux, d'autres prodiges étonnaient la terre : le palais du roi Kesra eut ses tours ébranlées par des frémissements, et le prince lui-même, ébloui par une lumière de divination, s'écria : « Bien des choses se seront passées, avant que règne le quatorzième d'entre nous[2] ! » Les Persans n'ont pas toujours compris quelle force dormait, accumulée pour la facile propagande, dans une vie de prophète presque paysanne, tenue au niveau des conditions les plus médiocres et de la réalité familière : ils ont trop souvent « démesuré » Mahomet ; ils l'ont voulu demi-dieu épique, et roi terrestre plus fort que tous les rois. Ce sont les femmes encore, de simples nourrices, qui se chargent de ramener cet Étincelant à la destinée vulgaire, — au risque de la compromettre et sans égard pour ses rayons. Toutes les bédouines

1. Il faut placer la naissance de Mahomet, soit au 29e jour d'août 570 de J.-C. (*d'après M. Caussin de Perceval*), soit au 20e jour d'avril 571 (*d'après le Dr Sprenger.*)

2. Abou 'l-fédâ, *Vie de Mahomet*. — Ce Kesra-Parwis, fils d'Hormouz, eut, par sa faute, une triste fin. Mohammed lui avait envoyé une lettre. Il la déchira dédaigneusement : « Ose-t-il m'écrire ainsi, cet homme qui est mon esclave ? » Le Prophète, ayant connu ces paroles, voua son royaume à la ruine et au déchirement. Et la catastrophe ne se fit pas attendre !

refusèrent, l'une après l'autre, de prendre ce nourrisson, parce qu'elles craignaient, comme il était orphelin de père, de ne pas recevoir assez de cadeaux[1]. La Mekke est une ville insalubre; les Mekkois ont conservé depuis Mahomet, jusqu'à nos jours, l'usage d'envoyer leurs enfants au Désert : ils n'en reviennent que vers l'âge de six ans.

Une des nourrices, Halima, fut moins avide que les autres; elle consentit à emmener cet enfant dont le nom, « Mohammed », était si étrange alors, et n'avait jamais été porté par les Arabes. Mais voilà qu'aux

1. Les points de ressemblance ne manquent pas entre l'histoire de Jésus et celle de Mahomet; — source biblique commune, et besoin de copier avec quelques variantes des anecdotes connues; ou répétitions inconscientes de l'originalité inventive restée bien isolée, on ne sait pas. — Mohammed méprisé par les nourrices — et l'enfant Jésus chassé de partout, confiné dans une pauvre étable... La multiplication des pains — et le gigot miraculeux du premier dîner offert par Mahomet à ses oncles. Ponce-Pilate, poursuivi par les Chrétiens d'une malédiction séculaire — et le prince Cosroès, éternellement haï, pour avoir déchiré, avec insultes, la lettre envoyée par le Prophète. L'infâme Judas, à la barbe rouge d'enfer — et l'odieux Abou-Lahab, voué « *au feu, maître des flammes* ». Et, si l'on voulait remonter aux époques antérieures à Mahomet, l'enfantement héroïque d'Abraham, — comparé au bas-âge, semé d'écueils, de Moïse... On sait, en effet, que les devins, ayant annoncé à Nemrod, roi de Babylonie, qu'un enfant naîtrait, dont la puissance allait abolir la sienne, le monarque avait interdit aux deux sexes tout rapprochement charnel, et placé dans chaque maison un vérificateur de cette continence obligatoire. Mais Târeh, nommé aussi Azer, un des principaux officiers de Nemrod, fut plus habile que ces odieux surveillants, et trompa leur vigilance : sa femme l'en récompensa, neuf mois après, en donnant le jour à un fils qui devait être Abraham. Il faudrait plutôt dire « le demi-jour », car elle accoucha dans le plus grand secret et cacha l'enfant, aussitôt, dans l'obscurité d'une caverne, hors de la ville.

haltes du retour, l'herbe et les fruits poussaient en abondance devant la bonne nourrice, que l'eau jaillissait à volonté. Ce fut bien autre chose, dès que l'on eut installé dans la maison le divin Envoyé! Les pâturages, les troupeaux d'Halima, ses moissons, connurent l'exceptionnelle prospérité, si bien que la nourrice et son mari, craignant de perdre toutes ces faveurs, le jour où le nourrisson, déjà très fort, serait rendu, insistèrent habilement auprès d'Amina sur les dangers de La Mekke pour qu'elle leur laissât, quelque temps encore, le petit Mohammed. Jamais trace de souillure à ses vêtements! De le laver? bien inutile : son corps était constamment pur! Il se tenait déjà silencieux et grave; cependant il poussait des cris chaque fois que l'on découvrait sa petite nudité : Moḥammed naquit très pudique... Les premiers mots qu'il bẹgaya furent : *La ilah ill' Allah!* « Il n'y a pas de dieu, si ce n'est le Dieu », et tous ses actes étaient précédés, depuis ce jour, du *Bism'illah*[1] « Au nom de Dieu ». Enfin il ne prenait aucun objet de la main gauche... On le vit grandir en un jour autant que les autres nourrissons en une semaine, — en une semaine, autant qu'eux, en un mois; — la croissance d'un de ses mois valait celle de leur année entière! (*Traditions persanes*). Les légendes elles-mêmes ont quelque peine à remplir l'espace de sa vie qui s'étend du retour de nourrice jusqu'à son mariage avec Khédidja : elles s'essoufflent dans le vide. On sait pourtant, puisque le Prophète l'a raconté plus tard, que deux anges blancs venaient le trouver quelquefois et le renversaient par terre. Un jour, ils nettoyèrent son cœur et

1. *Bi*, par; *esm*, le nom; *Allaḥ*, du Dieu.

lui enlevèrent une petite *pierre noire* qui roulait dedans — le péché sans doute! La critique médicale s'est hâtée de voir en Mahomet un épileptique, sujet à des crises presque régulières. On pourrait tout aussi bien conjecturer — à cette distance des faits invérifiables! — qu'il souffrait des méninges et succombait aux convulsions.

Est-ce que cette *pierre noire* ne serait point la sensation de la « boule » qui monte et descend sous le sternum des hystériques? En tous cas, avec Mahomet, l'homme de nervosité, de déséquilibre maladif, a fait son apparition au milieu d'un peuple de cavaliers robustes et sains, aux pensées comme aux amours superficiels, — de viveurs francs et plutôt joyeux. La société arabe, avant Mohammed, ne frémissait que sous l'impure influence de la femme non enchaînée par la religion ; des piques de vanité, des querelles de déraison, — tout un épicurisme femelle, étroit et banal, qui fleurit encore de nos jours, dans la « conscience » de la fille galante. Dès la venue du Prophète, on peut suivre l'entrée en Arabie et la marche du virus de l'inquiétude d'âme, importé de la Perse, de l'Inde ou de la Phénicie... Le fils d'Amina est plus sentimental, plus triste ; son cœur se dilate sur les désirs et ne trouve à serrer que des néants. Son cœur est mécontent et rongé. Il voit les femmes au bout d'autres perspectives, et ses yeux de jeune homme ont dû souffrir de les voir... Il ne songe pas, lui, à prendre sa lance, ni à galoper, demi-chasseur, demi-amant, vers le rendez-vous de la maîtresse. Le siècle des femmes dont les larges tentes servent de parapluies aux guerriers qui ne veulent chevaucher sous l'averse, approche de sa fin. Une langueur — et des

devoirs! planent déjà sur la femme et vont bientôt descendre. La futile femelle, passe-temps d'une heure et libre de ses amours, va se transformer. L'époux accordera un peu plus d'attention à l'épouse musulmane, — mais pas beaucoup plus de bonheur.

Est-il croyable qu'un homme qui se révéla, dans son âge mûr, si voluptueux, et dont toute la vie fut soulevée par des passions ardentes, ait pu rester chaste, — éloigné de toute femme jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans? Un regard malicieux écarte, ici, le voile de la piété. Il eut beau conseiller, plus tard, les longues attentes : cette exhortation allait à d'autres qu'à lui. « Les pauvres qui ne peuvent trouver un parti, qu'ils vivent dans la continence jusqu'au jour où Dieu les aura comblés de sa faveur. » (Sourate 24 — *La Lumière* — verset 33.) Quelles femmes donc l'adolescent divin eut-il à subir? Le mystère est impénétrable.... Son penchant pour elles, ne trouvant pas de satisfactions dignes de lui, dut se relancer, loin des vulgaires, aux exagérations troublées de la vision féminine. Il dut esquisser autour de lui, comme un enclos de refuge, le rêve très intense qui se traduira, dans la suite, par les chapitres les plus mystérieux du Qoran : *Le Soleil ployé*, *Le Ciel qui se fend*, *Les Anges qui arrachent les âmes*, *La Grande Nouvelle*, *Le Jour inévitable*, *Les Degrés* (des anges), etc. Son imagination déchaînait sa puissance. Probablement encore, ce fut le temps, selon moi, où il entrevit devant ses yeux, les abruptes péripéties de l'*Ascension nocturne*, grande chevauchée dans laquelle une exaltation juvénile, irritée du spectacle de la terre, s'affuble des formes de *Bôraq* et pointe vers les plus hauts sommets du Ciel. Peut-être même cette œuvre singu-

lière, mais très logique en face du Qoran, dont elle n'est que le réservoir d'images plus ramifiées et aux plus fortes enluminures, n'est-elle que le premier jet de la vision prophétique, bien antérieure, comme rédaction essayée, aux sourates les plus librement « peintes » du Livre. Que de fois il semble en être la filtration à travers un cerveau mûri ! Dans cette hypothèse, Mohammed aurait, plus tard, ayant perdu la bonne Khédidja, repris cette composition de jeunesse ; il l'aurait adaptée aux circonstances, — « actualisée », en y mêlant quelques allusions à ses luttes quotidiennes..... A moins que le *Miradj* ne soit tout simplement le souvenir et l'imitation par un homme peu lettré, mais qu'un tour d'esprit inconnu, exotique, avait ébloui, d'une œuvre persane ou hindoue récitée devant lui. Le moment est venu de trancher cette question : Les Arabes eurent-ils ou non de l'*imagination* ? A voir l'absolutisme des réponses que l'on rencontre dans les livres, je me doute que la plupart des lecteurs n'hésiteraient pas une minute à se prononcer : car les opinions nettes, reçues d'emblée, aiment la propagande. Les uns diraient donc, après l'auteur qui les a convaincus : « Les Arabes ? un peuple à l'imagination débordante ! Esprits de flamme aux brillantes couleurs !.. » Et les autres diraient en même temps : « Les Arabes ? une race absolument incapable d'imaginer. Des eunuques éternels quant aux créations d'art ! » Que croire ?... Sans doute, comparée aux plus grandes élongations épiques et théogoniques de l'esprit hindou, la littérature arabe profane est un peu réduite et « cantonnée ». Elle avait dépensé, avant la mission de Mahomet, tout son trésor, — puisqu'elle se répétait ! —, les trois ou quatre notes in-

variables sur lesquelles avaient chanté les Antara, les Zohaïr, les Amrou 'l-Qâïs, les Nâbiga. Certes ce n'est pas un produit de la même effervescence que les Aventures de Rama ; mais au fond la faculté imaginative est de même famille, et un avenir presque égal l'attend ; seulement l'âge lui manque, et les solides aliments pour la croissance : elle se replie sur elle-même et s'exerce à se montrer patiente, plutôt qu'impétueuse. Figurons-nous les mêmes lentilles optiques disposées pour être « microscope », avant de devenir « lunette céleste ». Telle est l'histoire résumée de l'esprit inventif chez les Arabes. Ils usaient sur place, et en intensifiant, leur sens de créer des images, à la suite d'une vision très aiguë ; ils faisaient le tour de chaque objet, et en donnaient toutes les répétitions extérieures possibles [1]. Nous devons d'autant mieux comprendre ce procédé minutieux, qu'il est le nôtre aujourd'hui, comme à tous ceux qui sont privés d'une ardente passion nationale, d'un essor d'âme conquérante. On s'amuse à la périphérie des choses, n'ayant pas de goût ni d'impulsion pour en pénétrer l'intime et supérieur secret. Mais dès que les frontières eurent été franchies, et l'aliment plus chaud, importé, le sommeil de l'imagination arabe, emmaillotée, cessa ; elle devint une metteuse en

1. Comme inventeurs d'étymologies subites, les Arabes — géographes ou historiens — sont d'une fécondité des plus égayantes. Leurs recherches d'un sens à travers des syllabes étrangères feraient parler des cailloux ! C'est ainsi qu'Abou 'l-féda remplace d'emblée « Nabuchodonosor », le Ninivite, (qui ne lui dit rien), par *beukht-en-nâseur* « fortune-de-vautour, ou de ravisseur ». A Tunis, les portefaix se servent du « *oh! hisse!* » européen, parce qu'ils ont compris, sans hésiter : « ô Issa = ô Jésus ! »

*

scène incomparable, une ornatrice des plus habiles du moindre sujet connu; elle fit preuve, par ses prodigalités, d'une richesse d'invention à la fois héroïque et familière, tout à fait imprévue. Si les récits arabes ne sont que des histoires, et non pas *une Histoire* liée, on ne peut refuser à leurs auteurs un talent spécial de captiver par les jolis détails, les traits vivement lancés et les péripéties les plus amusantes, — un art de « brodeurs » enfin », très fertiles en arrangements d'éclat, en déviations heureuses. Ils savent surtout frapper l'attention par leur instinct — qui est devenu leur science très étudiée — d'esquiver les transitions. Elles préviennent en effet, amollissent le petit choc de l'inattendu. Les Arabes entaillent le lecteur à coups brefs d'émotions, passant avec une enfantine aisance, du récit de l'acte simple et reçu, à l'énormité la plus déconcertante. Tout ce qu'on peut leur refuser, c'est d'avoir su sortir, aussi ingénieusement ou aussi tôt que certains peuples, de leur monde arabe fermé, pour imaginer les aventures d'autres mondes en dehors de lui. S'ils s'inquiètent peu, comme architectes ou poètes, de créer des ossatures, ils se dédommagent, splendides ornemanistes, en inaugurant des frondaisons inouïes. Et que l'on n'aille pas dire que l'entrelacement des péripéties brillantes ou le tissage à l'infini de quelques lignes sèches n'est pas œuvre d'imagination, car ceux qui se prétendent les plus inventifs en matière d'ensembles, si on exigeait d'eux cette inspiration repliée, condensée, en quelque sorte miniaturiste, montreraient bien vite le néant de leur aptitude et prouveraient ainsi toute la profondeur, toute la fécondité du génie sinueux des Arabes.

Néanmoins le *Voyage nocturne* était une tentative

prématurée d'un genre d'imagination trop affolante pour qu'elle réussît au milieu des sobres poètes d'Okadz ou de La Mekke ; voilà pourquoi cette petite œuvre de Mahomet n'eut, le jour de son édition, aucun succès. Qu'elle fût née du bouillonnement sourd d'un grand esprit devant la nudité sans grâce d'un pays sec, qu'elle fût, comme le rêve idéal du Christ, une rébellion intérieure pour voir autre chose que Jérusalem, que La Mekke, par dessus la tristesse offerte aux regards, — ou plutôt le premier souffle reçu par Mahomet des pays voisins et qu'il relança vers son peuple, l'*Ascension* ne put être tolérée par ces intelligences toutes classiques, éprises de mesure, voire même d'un peu de sécheresse ; elle leur parut une fable défiant le naturel. Ai-je besoin de dire que, depuis, les Arabes se sont rués sur ce genre, des récits fantastiques ! Leur enthousiasme fut beau, à *imaginer* entre ciel et terre, à étager les cieux et à creuser l'enfer !

Mais ne pourrait-on pas se demander encore si cette « *chevauchée* » nocturne (oh ! comme on reconnaît bien toujours le cadre, un peu plus entortillé seulement, des qasîdas : monter à cheval et prendre un but d'émotion !) n'était pas tout bonnement une inspiration naturelle due à l'atavisme, un retour d'autre sang lointain, demi-asiatique peut-être, chez un homme d'élite dont les ancêtres n'avaient pas, sans mélange, porté le sang arabe ?... Certes que l'on ne croie pas que je veuille, ici, édifier un paradoxe inutile ! Mahomet passe pour être issu de la plus pure souche arabe ; sa généalogie est donnée sans lacunes comme l'était celle des meilleurs chevaliers-poètes. On sait, avec preuves, qu'il descendait de Cossaï par

Abedmenaf, Hachim et Cheïba, fils de Hachim — tout comme Jésus remontait à David sans qu'il manquât un échelon entre les deux... Et cependant, il faut bien en convenir, son portrait soigneusement retracé par le plus fidèle, le plus concis de ses historiens, Abou 'l-féda, ne correspond que fort peu à l'aspect typique des Arabes purs. Abou 'l-féda lui-même ne fait que recopier la description donnée par le bien-aimé Ali.

« Ali, fils d'Abou-Taleb, a dit de ses qualités physiques : il était d'une taille *moyenne*; sa tête était *forte*, sa barbe *épaisse* ; ses pieds et ses mains *rudes*; *sa charpente osseuse* annonçait la vigueur; *son visage était coloré*. On dit encore qu'il avait les yeux noirs, les cheveux *plats*, les joues *unies*, et le col pareil à une urne d'argent[1]. Anas a *dit* : Dieu ne permit pas que ses cheveux reçussent en blanchissant l'outrage des années : il avait seulement vingt poils blancs à la barbe et quelques cheveux blancs sur le haut de la tête. » Or les vrais Arabes, tels qu'on les a toujours décrits et que nous les voyons encore, ont tendance à être d'une taille *élevée*; leur tête, plutôt amincie *en lame*, et leur barbe *peu fournie*; les pieds et les mains ont *de la finesse*. Quant aux os du squelette, ils ne sont pas *volumineux*. Leur visage est *mat*, presque jamais « coloré »; de leurs joues *ressortent* des pommettes sèches. Une tradition ajoute que ses dents étaient « comme de petits grêlons » — mais tous les

1. *Lis bet-touil oua la bel-qs'ir* (il était entre les longs et les courts). *Oudjouh'ou ah'mra* (son visage rougeaud). *Sahel el-kheddin* (ses deux joues comme des plaines) — sans pommettes? — *Oua kan âneqh'ou abriq foddha* (et son col était un broc d'argent). *Oua qâl Anas lam ichennhou Allah bech-chieb; Kan fi meqdam lahithou euchroun bida...*

Arabes ont les dents fortes, larges, et bien rangées sans espaces... Si l'on nous jetait à l'improviste l'ensemble de ces traits sans dire à quel homme ils appartiennent, est-ce que l'on ne serait pas tenté de deviner sous les mots un Berbère des montagnes? Quelques gouttes d'un sang aryen, sorti des hauts-plateaux de la Perse ou de l'Inde, avaient-elles cheminé à travers sa famille, pour prendre tout à coup la maîtrise du tempérament de Mohammed? Le problème est posé, mais la solution n'en paraît ni prochaine ni probable. Et quant à moi, je me garderais de faire planer sur Amina le soupçon d'un caprice adultère[1]. Je me contente de faire des restrictions, quand je lis que « l'Envoyé » fut l'échantillon le plus parfait du type arabe, et je songe à la composition bizarre, à l'exotique substance idéale du *Miradj*.

Ce qui est vrai, c'est que la conviction religieuse, le poids toujours senti en son cœur de sa Mission, le firent plonger tout au fond de l'humanité arabe et en pénétrer merveilleusement la nature. Grâce à Mahomet, les Arabes antiques ont été préservés d'une sorte de décadence littéraire qui s'annonçait déjà dans les redites perpétuelles des *qsaïds* et l'usure du thème des « Journées ». Les poètes avaient achevé l'entier périple des incidents possibles à la vie nomade. La sincérité de leurs trouvailles s'atténuait. Nous avons déjà entrevu que Nâbiga chantait la joie des belles chevauchées et du libre carnage, tout en

1. Ce trait spécial de sa race reparaît dans une de ses filles. Omm-Koltsoum est celle qui a le bas de la face charnu et massif : « la petite mère à la mâchoire du bas lourde ». Mahomet, lui, n'était pas *koltsoum*, mais il avait tendance à ce type, et ses enfants y retombaient facilement par atavisme.

menant la vie oisive et luxueuse du courtisan assis. Un peu plus, et les lettrés auraient rompu avec les sentiments généraux du peuple nomade; ils se seraient alambiqués sur place, tandis que les bédouins, au contraire, échappant à l'influence des beaux poèmes récités, des vrais et polis chevaliers d'antan, se seraient exagérés dans l'autre sens de la sauvagerie et des vengeances farouches, en haine des villes où l'on courtise et de leur mauvais repos[1]. Mohammed abolit les poètes, sans doute; mais il les sauva de n'être plus que des « amateurs » ayant divorcé avec l'action. Ils commençaient à collectionner les belles armes au lieu de s'en servir! les hampes décorées et les lames vibrantes! L'Envoyé divin ne leur laissa pas le temps de s'ensevelir dans la mollesse; il les ressaisit en masse au sortir de leur passion native, — le Désert et la Chevalerie, pour les rejeter sans transition vers l'ardeur d'une foi religieuse. L'honnête homme, favorisé de richesse, reportera bientôt les soins, l'amour méthodique qu'il prodiguait, sans utilité pour personne si ce n'est pour sa fantaisie, aux nobles chevaux classés, à ses réserves d'armes et de cuirasses, il les reportera du côté de ses femmes, rangées désormais selon des mérites nouveaux; l'ordre du harem empruntera quelque peu à celui des haras les plus vantés. La protection chevaleresque de la

1. Voici, par exemple, les réponses de Sasâah à Mouaïa, qui l'interrogeait sur les Arabes du Désert. Ils pensent, dit Sasâah, que les maisons entravent le passage de l'air, et que, par suite « les villes ralentissent la digestion, affaiblissent la vue et rendent chauves. » « La générosité, fille des nobles pensées, ne se puise que dans l'air limpide du désert » (Maçoudi). Le plus moderne des hygiénistes ne trouverait rien à redire à cette théorie de Sasâah.

femme devait naturellement aboutir à la vanité d'en protéger *beaucoup*, c'est-à-dire de tenir harem. Et qui sait si le joli visage de l'enfant oriental se serait maintenu en beauté perpétuelle, si le harem n'avait pas aidé au choix des femmes selon le caprice du jour, établi entre elles une concurrence inquiète de plaire, et, par là, fait nager le maître, non sans économie, dans l'abondance procréative? Et l'on verra Mohammed, pour satisfaire à l'idée logique de son œuvre, à ce besoin que la Volonté divine avait cultivé en lui de faire des lois sur toutes choses aperçues variables ou déréglées, — par amour-propre aussi de conseiller qui ne fuit pas devant l'exemple, on le verra installer à son foyer la gêne continuelle, afin d'entretenir, suivant les préceptes révélés, son *harem* de quinze ou vingt femmes — dirigées dans la Voie droite! Car nous sommes très injustes en prononçant malicieusement ce mot sous lequel la volupté couve. Rien de plus sévère d'aspect, et de régime plus monacal que le harem du Prophète. Toute idée de joyeuse folie et de bombance doit en être écartée. Abou-Horaïra nous a laissé la tradition suivante : « Le Prophète sortit de ce monde sans s'être, une seule fois, rassasié de pain d'orge; et quelquefois il arrivait que sa famille passât un ou deux mois sans que, dans aucune des maisons où elle résidait, on eût allumé du feu pour les repas. Des dattes et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Lui-même était parfois obligé, pour tromper sa faim, *de se serrer* avec sa ceinture une pierre sur le ventre[1]. » « Des mois se

1. *Oua kan ressoul Allah selâm iâ'sob âla betenhou el-hadjeur men el-djouâ* (Abou 'l-féda).

passaient, rapporte Aycha, sans qu'on allumât du feu pour faire cuire le pain ou la viande. On vivait de dattes et d'eau, et *de ce que nous envoyaient des personnes de la ville.* Que Dieu les récompense, de même que ceux qui nous donnaient un peu de lait. » « ... Nous mangeâmes dans l'obscurité. Si nous avions eu de l'huile, nous l'aurions employée pour notre nourriture et non pour allumer la lampe. » Dans les meilleurs jours, ses femmes recevaient le lait des chamelles et des chèvres, sans autre plat[1].

Mais comment le plus facile, de tous les prophètes, à l'instinct sexuel vécut-il sa vie amoureuse d'adolescent et de jeune homme jusqu'au temps de son mariage avec Khédidja? Mohammed est resté impénétrable à ce sujet. Un homme aussi habile que lui à conduire sa langue devait taire quelques aventures sans doute communes. Quand il eut vingt-cinq ans, un destin favorable le rapprocha de la personne digne et rassurante de Khédidja. Elle était de très bonne famille, descendant comme Mahomet de Cossaï, assez riche, et sa nature excellente a laissé dans l'histoire de la « Mission » des souvenirs lumineux. Mahomet exécuta d'abord pour elle un voyage de commerce en Syrie, accompagné d'un serviteur qui s'appelait Mayçara. Les deux anges blancs, déjà venus plusieurs fois pour le secouer et l'abattre, firent une apparition nouvelle. Mahomet démontra sans peine à son naïf compagnon qu'ils avaient voulu, simplement par honneur, le couvrir de leurs grandes ailes; et Mayçara ayant vu de ses yeux — loyalement (à n'en pas dou-

1. « Il s'occupait lui-même à traire ses brebis; s'asseyant par terre, il raccommodait ses vêtements et ses chaussures, qu'il portait ensuite tout rapiécés » (Abou 'l-féda).

ter) — ce qu'il fallait voir, raconta, dès le retour, à Khédidja, cette crise d'hystérie sous la forme miraculeuse. Gardons-nous bien de croire cependant que la fille de Khouaïlid fut décidée tout à coup au mariage sur l'annonce de cet incident romanesque ! Non, une volonté divine plus ancienne devait planer au-dessus de ces deux êtres privilégiés, et préparer de plus loin la cause de leur liaison. Qui sait ce que la religion, bientôt prêchée, serait devenue sous l'influence quotidienne d'une autre femme, d'une Hind quelconque, même d'une Aycha, puisque l'« Envoyé » prochain allait s'exposer à la situation, si nouvelle en prophétie, de mari possesseur de femmes? La noble et droite Khédidja accepte dès l'abord le rôle surnaturel de Mahomet ; lorsqu'il lui fait le récit de l'apparition première, elle ne rit point ; elle reste sérieuse et attentive. Même elle encourage, sans s'arrêter à l'idée des risques probables qui peuvent compromettre ses affaires commerciales. Elle entre avec fierté dans les aventures célestes que le Naby lui ouvre. « Je dormais, lorsqu'un ange m'apparut. Il me présenta une étoffe de soie couverte d'écriture, en disant : Lis : — Que lirai-je? Il m'enveloppa de cette étoffe en répétant : Lis !... M'étant éveillé, je redescendais par le flanc de la montagne, lorsque j'entendis au-dessus de ma tête la voix qui disait : *O Mohammed, tu es l'envoyé de Dieu, et moi, Gabriel.* J'aperçus l'ange ; je le contemplai, immobile ; mais il disparut.. »

Khédidja ne put résister toutefois à l'instinct de son sexe : elle s'en alla bavarder un peu sur ce prodige et demanda au savant Ouaraka ce qu'il fallait en penser. Cet homme semble avoir impressionné vivement les imaginations féminines, par ce qu'il décri-

vait clairement d'un Messie, d'après les Évangiles. On a déjà vu que sa sœur s'en était exaltée au point de demander au bel Abd-Allah l'insigne grâce d'être rendue « mère de prophète »[1]. Du moins, si la bonne Khédidja s'entoura de petites précautions et conçut quelques doutes préliminaires, Mahomet, par reconnaissance, n'a pas voulu les divulguer : il a livré sa mémoire entièrement pure à la Postérité.

La tradition lui prête ces simples paroles : « Réjouis-toi ! En vérité, par Celui qui tient l'âme de Khédidja entre ses mains, j'espère que tu vas être le prophète de notre nation. » Celle que les autres femmes, épousées dans la suite, appelleront la « vieille édentée » s'est maintenue glorieuse, malgré le silence malveillant sous lequel elles tentèrent d'ensevelir sa mémoire, quand elles furent si prolixes de narrations sur elles-mêmes. Abou 'l-féda rapporte ce mot : « On ne peut citer que quatre femmes accomplies : Asia, femme de Firâoun ; Mariam, fille d'Amran ; Khédidja, fille de Khouaîlid, et Fatima, fille de Mohammed. » Les deux premières, nous les abandonnons volontiers ; mais si un jour les musulmanes s'avisaient de posséder leurs saintes originelles et de les honorer par une dévotion spéciale, c'est Khédidja et Fatima que leurs cœurs pieux devraient retrouver. En elles réside l'idéal à double figure de l'Épouse et de la Fille, plus conforme à l'esprit musulman que ne serait le culte d'une « Petite Vierge » temporaire et bien médiocre, la fille d'Abou-Bekr, Aycha.

1. Ouaraka, très vieux et aveugle, mourut dans les premiers temps de la Mission. Il répéta plusieurs fois à Mohammed qu'il présentait tous les signes du fameux Naby prédestiné aux Arabes.

Et si l'Islam poursuivait ses recherches de justice, il ne devrait pas oublier non plus de réveiller, pour la vénération, la suave personne de Zeïd « le Précurseur ». Ce fils d'Amr avait pris en dégoût les idoles, bien avant que Mahomet fulminât contre elles. Il affichait un grand mépris pour les convenances et les superstitions de l'époque; il injuriait ceux de ses concitoyens qui enterraient vivantes leurs filles, après la naissance[1]. On l'accusa de n'avoir pas le sens du respect d'autrui. Alors il voulut quitter La Mekke pour aller s'instruire auprès des sages étrangers. Mais son oncle, Khattab, l'ayant pris en aversion, résolut de l'enfermer dans la ville à force de ruses. Il fit manquer tous ses départs. (Cette situation rappelle les rigueurs contre Siddharta, les portes de Kapilavastou fermées devant lui!...) Tous les jours, le pauvre Zeïd se rendait à la Kâba et priait avec ferveur : « Dieu, disait-il, si je savais seulement de quelle façon tu veux être servi et adoré, j'obéirais à tes désirs! Mais je ne le sais pas... » Ensuite il essayait toutes sortes de génuflexions et d'attitudes dévotes; il se faisait à lui-

1. Le poète Farazdak se vantait plus tard, devant un khalife, d'avoir eu un de ses aïeux, nommé Saçâh, qui s'appliquait à racheter les petites filles vouées à la mort, en offrant, par tête, deux chamelles de dix mois et un chameau. Farazdak répétait avec fierté : « Je suis un descendant de celui qui rappelait les morts à la vie » (Caussin de Perceval). D'ailleurs beaucoup de fillettes étaient enterrées vives par des pères exaltés sur la question de l'honneur : ils se disaient qu'en supprimant la cause, on écartait le risque. Jamais les amours illégitimes ne se virent assassiner par une tyrannie aussi radicale! Quoi qu'il en soit, la fille sans métier, ni dot, ni beauté, ni esprit, ni vertu, est restée en tous temps, et encore aujourd'hui, *très logiquement* enterrable. Mohammed fit-il bien de les sauver en masse?...

même des lois d'abstinence, repoussant la chair des animaux morts sans être tués, ou celle des victimes offertes par l'idolâtrie. Zeïd croyait ainsi remonter à la source limpide du culte d'Abraham. Il réussit pourtant à s'échapper, parcourut la Mésopotamie, se créa des amitiés parmi les chrétiens de divers couvents. Il se trouvait à Mayfâa, petite cité du pays de Balqâ, lorsque la grande nouvelle lui parvint qu'un prophète arabe était apparu à La Mekke. L'honnête Zeïd, curieux de l'entendre, repartit en toute hâte pour sa ville d'origine. Mais une fraction des Benou-Lakhm l'arrêta sur son territoire, et le mit à mort pour mieux le voler.

II

Mahomet fut « un homme d'ordre ». Cette note de son tempérament se retrouve jusque dans les parties de son œuvre dominées par l'art du poète. Il est beaucoup plus « utilitaire » que tous les chevaliers récitants-de-poèmes, qui l'ont précédé. A toutes ses actions, il veut un but. Il les relie par un lien de sagesse à une unité durable. La vie hésitante au jour le jour, la vie molle et vague n'est pas son fait. C'est lui qui « prend une direction » — *qasod* — bien plus précise et réfléchie que tous les faiseurs de *qasîdas*. Sans la compagnie de Khédidja, ménagère tendre et sensée[1], les qualités du père de famille méthodique, et pour tout dire un peu « bourgeois », qui étaient en Mahomet, ne se seraient pas développées si à l'aise. Grâce à elle aussi, lui fut décernée l'auréole de respectabi-

1. Voltaire la nomme avec persistance *Cadige*.

lité spéciale qui s'attachait au possesseur de fils nombreux. Il en eut quatre : Qasim, Taïïeb, Taher et Abdallah. La naissance du premier lui valut d'être salué, par bon augure, du nom d'Abou'l-Qasim. Khédidja fut une consolatrice dans les heures mauvaises du début. Sa situation de fortune tenait en respect, semble-t-il, les plus malveillants. La fille de Khouaîlid savait effacer l'impression des injures, des coups de pierre et des risées, quand son mari, accablé, revenait le soir à la maison. Avec une femme moins bienveillante, plus lointaine à son cœur, Mahomet eût été sans doute dévié du sentiment d'art que son génie allait infuser à sa religion. La différence est sensible entre les deux styles, celui de l'âge où il rêvait seulement, loin des heurts de la réalité, et celui de l'entreprise affrontée : le premier se rapproche beaucoup de l'état d'esprit que l'on devine par la composition du *Miradj*. L'ange Gabriel intervient à tous propos. Le Naby l'aperçoit « sur un trône entre ciel et terre ». Appelé à haute voix, il prend peur et se réfugie vers Khédidja. Celle-ci fait le beau geste de l'envelopper d'un manteau. Alors Gabriel se rapproche, et entame la conversation par cette apostrophe, qui a le faux air d'une satisfaction ou d'un compliment : « Hé! l'homme au manteau[1]!... Lève-toi et avertis! Et ton Seigneur, glorifie-le. Et ton vêtement, purifie-le. *Ia ayhoua el-mouddatsir(ou) — Qoum fânedzir — Oua rabbaka fakabbir — Oua tsyâbaka fatahhir*, etc...[2]. — Et qui te dévoilera

1. Toutes les fois que je citerai du Qoran, j'essayerai, en traduisant, de rendre le mouvement et l'extrême concision. Les plus sérieux traducteurs ont le tort, selon moi, d'aplanir et d'alanguir la phrase, pour faire des versets un dialogue enjolivé à la française, et trop aimable.

2. Prose d'une harmonie rude, rimée en *ir*.

ce qu'est le *Saqar*? (l'Enfer). Il ne laisse pas; rien ne lui échappe. Au-dessus il y a dix-neuf (anges); Et nous n'avons établi compagnons du feu que des anges, et nous n'avons établi leur nombre que comme épreuve de ceux qui renient... C'est ainsi; Dieu couvre d'ombre celui qu'Il veut et dirige celui qu'Il veut; et on ne connaît pas les armées de ton Seigneur, si ce n'est Lui; et en cela, rien qu'un signe pour l'avertissement!... » (Sourate 73 — *El-Mouddatsir.*) Nous allons voir bientôt, dans le récit du Voyage Nocturne, les grands défilés d'anges, de toutes couleurs, expliqués avec complaisance par Gabriel lui-même. On peut croire que Mahomet lui avait préparé, dans le plan primitif de ses récitations, un rôle bien plus important; qu'il en eût volontiers fait un appariteur officiel, entouré de brillantes escortes, au début de chaque sourate. Mais ce décor intense, cette mise en scène trop agitée ayant tout de suite choqué les auditeurs, le guide céleste fut écarté : ses absences eurent plus de succès que sa constante familiarité.

Car même parmi ceux qui chérissaient le plus sincèrement Mohammed, une rébellion du bon sens persistait. Un jour, il envoie le jeune Ali inviter de sa part tous les descendants d'Abd-el-Mottalib, son grand-père (c'est-à-dire ses oncles et ses cousins — ils étaient quarante) à un dîner solennel où il veut leur expliquer les ordres « tombés d'en haut », et légitimer sa nouvelle attitude. On leur sert *une* jatte de lait, et *un seul* gigot de brebis sur un plat qui contient des boulettes de froment. Or, à la fin du repas, les quarante convives s'étonnent tout à coup de se sentir rassasiés, n'ayant, chacun pour sa part, que fort peu mangé. Le méchant Abou-Lahab en fait la remarque : « C'est

donc, s'écrie-t-il, un sortilège de notre hôte? » — Ces mots effrayent tous les assistants et l'on se disperse en silence... Mais le Prophète ne perdit point courage : Ali retourna chez tous les oncles et cousins, qui n'osèrent pas refuser l'invitation nouvelle. Une seconde fois, ils se réunirent donc. Mahomet aborda les périlleuses explications : « Le Seigneur lui avait ordonné d'appeler les hommes à lui... ; par le Livre, on connaissait enfin la Voie Droite... ; — qui donc voudrait l'aider dans son œuvre, et devenir son *oukil*, son *khalifa* (gérant-vicaire)? » Le silence fut glacial. Mais Ali rapporte : « J'étais parmi eux le plus jeune d'années ; mes yeux étaient chassieux, mon ventre gros, mes jambes grêles, et cependant je dis : « C'est moi qui vous aiderai dans votre œuvre, ô prophète de Dieu! ». Le Prophète alors le serra dans ses bras, en disant : « Voilà, parmi vous, mon mandataire, mon délégué, mon frère, vous l'écouterez et vous lui obéirez [1] ». Les plus ironiques, s'adressant au père d'Ali, s'écrièrent immédiatement : « Eh bien, Abou-Taleb, te voilà forcé d'obéir à ton fils, maintenant! »

Quelques années après, Abou-Taleb, qui cependant protégea toujours Mahomet de son affection la plus dévouée, restait encore chancelant entre la pieuse

1. Abou 'l-féda, traduction de Noël Desvergers. — Cette parole, si Mohammed la prononça sous cette forme — ce qui est probable — fut la cause évidente des malheurs d'Ali. Car tandis que le loyal jeune homme se fiait à une préférence déclarée, et s'endormait sur son privilège, ses ennemis ou les simples jaloux étaient prévenus *dès le commencement de la Mission*, qu'il était le khalifa le plus probable. Ils eurent donc tout le temps — près de vingt ans — pour machiner sa perte. Ces mots, quasi testamentaires, n'auraient dû être prononcés qu'à la fin. Ils auraient dérouté les intrigues et donné toutes les chances au noble Ali.

doctrine et le paganisme. Il tomba gravement malade. Le Prophète courut à sa demeure, et s'empressa de l'exhorter : « Récite-*le*, ô mon oncle ! — (la *châhada*, le témoignage) — afin qu'au jour du Jugement, il me soit permis d'intercéder en ta faveur. » — « O fils de mon frère, répondit Abou-Taleb, si ce n'était la crainte des injures et l'idée que les Qoréïchites pourraient avoir, que je n'ai cédé qu'à la peur de la mort, certes je prononcerais la formule du témoignage. » Tout près de mourir, l'agonisant se mit à remuer les lèvres. Abbas, ayant approché l'oreille, s'écria : « Par le Dieu puissant, ô mon neveu ! les paroles que tu lui avais prescrites, il vient de les prononcer ! » Le Prophète dit alors : « Louange à Dieu qui t'a guidé dans la bonne voie, ô mon oncle ! » (*Abou'l-féda*).

A part cette dernière exclamation, qui est banale et inémue, le dialogue de cette petite scène est empreint de la plus belle dignité. Ce n'est pas la seule fois que, dans la vie du Prophète, un épisode tendra aux yeux délicats le charme de sa composition toute faite : les perspectives s'y ouvrent de tous côtés devant l'Art ; elles affluent.

On sait que l'ordre des Sourates, tel que le Qoran nous le présente, ne correspond guère à l'ordre, supposable, des révélations. La critique — allemande surtout — s'est ingéniée à retrouver le fil de la composition première. Au milieu de conjectures évidentes et de lacunes inévitables, elle est pourtant arrivée à cette conclusion généralement admise aujourd'hui : que les chapitres longs des premières pages du Livre (la Vache ; la Famille d'Amran ; les Femmes ; la Table, etc.) furent sans doute révélés au Prophète et récités par lui vers la fin de son apostolat, tandis que

les derniers des éditions qoraniques, les chapitres courts, datent du temps de la préparation silencieuse et des audaces initiales contre le public. La sourate liminaire, celle que l'on devrait donc rencontrer à la place de la *Fatiha*[1], serait ainsi la 103e, *El-Aâs'er* (l'Après-Midi), à moins que l'on ne préfère désigner la 96e, *El-Aâleuq* (le Sang coagulé), ou même la 73e, *El-Mozammil* (L'Enveloppé — d'un manteau qui traîne ou d'un manteau de voyage). Une des suites reconstituées est celle-ci : la 2e en date : la centième du Livre, *El-Aâdiât* — les Coursiers; la 3e = la 99e (*Ez-Zilzala* — le Tremblement de terre), la 4e = la 91e (*Ech-Chams* — le Soleil), la 5e = la 106e (*El-Qoreïch* — les Qoréïchites), la 6e = la 101e (*El-Qarâa* — le Coup), la 8e = la 95e (*Et-Tîn* — le figuier), la 9e = la 102e (*Et-Tekatsir* — l'Enrichissement), la 10e = la 104e (*El-Homza* — le Dénigrant, le Diffamateur), la 11e = la 82e (*El-Anchqâq* — la Fissure (du ciel), la 12e = la 92e (*El-Lyl* — la Nuit), la 13e = la 105e (*El-Fîl* — l'Éléphant), etc.

Le Qoran est à peine lisible dans les traductions, parce que tout le charme qui réside dans la cadence de ses versets a disparu. Chaque phrase, allongée, décorée de mots adjoints pour nous être intelligible, devient une maxime ennuyeuse ou prétentieuse. Très souvent Berquin ou La Pâlice semblent l'avoir dictée. Quant à la « poésie » du Qoran, on en fait quelquefois de beaux éloges — surtout quand on s'est contenté de l'apercevoir en tête de certains chapitres,

1. La *Fatiha* veut dire sourate de l'*Ouverture*. C'est le terme de nos opéras. *Soura*(*t*) signifie muraille ronde ou bracelet. Un chapitre est quelque chose de précieux, fortifié contre l'extérieur par un beau rempart.

sans autre envie de l'approfondir. Il y en a une sans doute, et elle devait surprendre autant qu'irriter les auditeurs habituels des assemblées d'Okadz, ces prosodistes classiques raffinant des thèmes convenus. Un flot de légendes étrangères mal comprises ou imparfaitement retenues, des bribes de poèmes d'un style tout différent rapportées à la hâte, des troupes d'anges fantastiques et de héros bizarres ou tronqués dont les aventures jetées dans le récit comme une simple note ne parvenaient pas à émouvoir, voilà ce que Mohammed présentait à ses concitoyens. Ceux qui avaient pu lire avant Mahomet (ils étaient rares !), les grands poèmes développés par les Hindous et les Persans, devaient estimer fort peu ces coupures maladroites, et ces personnages, saints ou épiques, défigurés. Mais le peuple ignorant en était abasourdi, de ce monde imprévu, en apparence complet, que le ciel, tout à coup, faisait tomber vers lui. Qu'on se figure un bon jeune homme de province, doué pour la musique, mais n'ayant jamais appris le solfège, ni la fugue, ni l'harmonie, transporté pendant quelques mois à l'Opéra d'une capitale et tendant, tous les soirs, avidement, ses oreilles assidues. Quels airs ne saurait-il pas *fredonner*, de retour en sa bourgade ! Mais l'ensemble des drames lyriques, surtout de l'orchestration, lui échapperait, faute d'être initié. Mahomet rendit aux Arabes un service du même genre, mais à conséquences multipliées. Il restait inférieur aux plus illustres poètes arabes rompus au maniement des césures et des rimes, inférieur évidemment aux plus grands imaginatifs étrangers qu'il imitait à la hâte ; mais ce qui fut un gain très appréciable pour la littérature des tribus, c'est le bouleversement qu'il apportait dans

les rythmes convenus. Majestueux ou nobles, trop savants pour lui, ils traînaient leur complication comme les pièces d'une brillante armure. Le Prophète les dédaigna, ne pouvant mieux faire ; et il introduisit, pour l'usage de sa gloire, la souplesse irrégulière, mais facilement accessible à tous, de la prose rimée. La satisfaction grossière de l'oreille heurtée, au bout de quelques phrases, par la même syllabe (dont il ne se faisait même plus une loi pour toute la suite du morceau), — syllabe trouvée au hasard, quittée ou reprise, tandis que « le cœur » de la pensée s'exprimait en désordre et se bousculait pour retomber sur la rime, dut remplacer, pour les dilettantes, le plaisir finement distillé du vers classique, aux assemblages si précis, et d'un bon tiers plus long que nos alexandrins français.

Le Naby fut l'auteur d'une révolution comparable à celle des plus modernes « Ennuyés-de-la-rime » ou — du « dessin ». Les premiers rebelles furent des incapables à rimer sagement. Mais il en vint d'autres à la suite, qui savaient manier le vers ; cependant leur talent se consacra volontairement à l'indépendance chaotique, et y fit bientôt germer d'utiles nouveautés.

Si Mahomet, au lieu de *s'imposer* par une audace de génie, avait suivi la filière habituelle des récitants qui voulaient se faire applaudir à Okadz, il aurait été obligé de *subir* les suffrages et la versatilité de la foule. Ce métier d'histrion en ballottage ne lui convenait pas. L'obscur effroi d'une honteuse dépendance, rien qu'entrevue, a suffi pour lui souffler sa haine méprisante des poètes.

Le plaisir de poésie que l'on peut chercher dans le Qoran se résume donc en plusieurs images belles et

fortes, mais surtout dans une variété de petits rythmes essayés puis tout à coup changeants, faux quatrains, ombres de tercets, hémistiches instables, velléités d'hymnes, grave prose déjà sautillant vers le jeu d'une sonorité incertaine et possible — qui ressemblent beaucoup à la musique tirée par des doigts agiles du brutal parchemin de la darbouka. Voici par exemple la sourate 100e : *El-Aâdiât :*

*Ouaâlâadiâti dha*BEHANN ; — *Faâlmouriyâti qa*DEHANN ; — *Faâlmoughrîrâti sou*BEHANN ; — *Faâtsarna bihi na*QA'NN ; — *Faousathna bihi dja*MA'ANN ; — *Inna alinnsâna lirabbihi lakanoud*OUNN ; — *Ouainnahou âla dzalika lachah*IDOUNN ; — *Ouainnahou lihoubbi alkhaîri lachad*IDOUNN ; — *Afalâ iâlamou idza iouâtsira ma fy al-*QOUBOURI ; — *Oua houssila ma fy as-soud*OURI ; — *Inna rabbahoum bihim iaoumaïdinn lakhab*YROUNN.

Il n'est pas difficile de sentir que chacun des trois premiers versets contient un mot qui galope légèrement et un autre mot de retombée lourde. Puis le mouvement se transforme dans les deux suivants : quelque chose de la rime est conservé, le *tanouïn,* la nunnation (*n*) ; mais la sonorité n'est déjà plus pareille ; l'*h* très aspiré (*hha*) a disparu. Enfin la désinence se prépare en *oudoûn* pour s'établir deux fois en *îdoûn,* et ces trois versets porteront en tête une similitude adverbiale, comme un accrochage en ligne sur la sourate : *inna*, *innahou, innahou.* Mais les deux rimes en *our* laissent moins isolée qu'on ne pourrait croire, la dernière en *îr*, puisque *qou*BOUR (tombeaux) s'en rapproche et la préparait (*kha*BIR, expert, renseigné), et que l'*n* reparaissant est un ultime rappel des trois nunnations précédentes.

« Par les cavales de guerre, noires de soif, » — « Par

les batteuses de silex, » — « Par les attaquantes matinales, » — « Qui mettent en émoi la poussière, » — « Qui se plongent au cœur des cohortes ; » — « Certes, l'homme envers son Seigneur est un ingrat ! » — « Et certes, là-dessus il fait la preuve ! » — « Et certes son amour de la fortune est véhément ! » — « Est-ce qu'il ne sait pas, quand sera culbuté ce qu'il y a dans les tombes, » — « Et produit au clair ce qu'il y a dans les poitrines, » — « Que son Seigneur sera, sur lui, ce jour-là, un bien-renseigné ? » — Dans ces onze versets, les sonorités intentionnelles et l'ondulation des cadences s'entrelacent et se répondent avec un succès indéniable. Toutes les sourates ne sont pas aussi heureusement travaillées. Quoi qu'il en soit, Mahomet pourrait avoir au moins un buste dans le cercle statuaire de nos plus modernes poètes, — lui aussi brisa les moules antiques, les chaînes rouillées des rythmes, et poursuivit la musique illusoire, troublante, des syllabes fugaces mariées par la fantaisie. En certaines sourates, la rime d'aspect classique reprend ses droits : elle défile sans changement du premier au dernier verset. Par exemple, dans le Soleil (*Ech-Chams*) (S. 91e) elle se maintient en *ha* tout du long :

« *Oua âch-chamsi oua dhouh*AHA » — « *Oua âl-qamari idzâ tal*AHA. » — « *Oua ânnahâri idza djall*AHA, » — « *Oua âl-laïli idza iagh'ch*AHA, » — « *Oua âs-samaâ' oua ma ban*AHA, » — « *Oua âl-ârdhi, oua ma thahh*AHA, » — « *Oua nafsinn oua ma saouou*AHA, » — « *Fâlehamaha foudjouraha oua taqou*AHA, » — « *Qad aflahha man zakk*AHA, » — « *Oua qad khâba man dass*AHA, etc. »

L'abondance des *a* et l'allure régulière, aussi bien que les images brèves évoquées sur des objets sublimes, donnent à cette petite pièce une belle majesté :

« Par le Soleil, par sa clarté ; » — « Par la lune, quand elle *le* suit, » — « Par le jour, quand il met en scène *son* éclat, » — « Par la nuit, quand elle *le* couvre, » — « Par le ciel, et par celui qui l'a bâti, » — « Par la terre, et par celui qui t'a étalée, » — « Par l'âme, et par celui qui l'a ajustée, » — « Lui a inspiré sa dépravation et sa retenue, » — « Alors qui la garde intacte prospérera, » — « Et sera bien déçu qui la gâte, etc. »

Parfois aussi le Prophète s'est plu à des mouvements hésités, comme tremblotants, qui cherchent les harmonies imitatives : on dirait un écoulement pressé de triolets après des soupirs. Tel est le petit chapitre du « Tremblement de terre » (*El-Zoulzila*).

« *Iz'a zoulzilati el-ârdhou zilzâ*LAHA, » — « *Ouâ khradjati el-ârdhou atsqâ*LAHA, » — « *Oua qala al-insânou ma* LAHA, » — « *Iaoumaizinn touhadditsou akhbâ*RAHA, » — « *Biânna rabbaka aouhha* LAHA, « — « *Iaoumaïz'inn iassdourou annâsou achtâta*NN — *liouraou aâmâlaho*UM, *etc.* »

Les mots légers « zoulzilati » — « khradjati » pourraient être des triolets, de même que les deux « iaoumaï » (-z'inn), et les deux « ma laha » — (aouh)- « ha laha ». Ces correspondances alternées révèlent comme un obscur instinct de ce qui fut chez nous le sonnet.

« Lorsque la terre tremblera de son tremblement, » — « Et qu'elle expulsera sa charge, la terre ! » — « L'homme dira : Mais qu'est-ce qu'elle a ? » — « Ce jour-là, elle racontera de ses nouvelles, » — « Sur ce que ton Seigneur lui suggérera. » — « Ce jour-là, les hommes émergeront par bandes pour voir leurs actions..., etc. »

III

L'heureuse influence de Khédidja a pour mesure la dépression que Mohammed subit le jour où cette bonne épouse — « le modèle de son sexe », disait-il — vint à disparaître. Je ne sache pas qu'un faiseur de chronologies ou traditionniste quelconque ait relevé le moindre détail sur cette mort, pour la glorifier ou nous émouvoir. « Cadige » s'évanouit du jeune monde musulman comme une ombre négligeable et muette. Et c'est un grand étonnement pour nous, dressés de si loin à la vénération des saintes femmes évangéliques, d'assister à cette ingratitude musulmane envers les deux hautes colonnes féminines de la religion révélée en rimes — Amina, la mère, et Khédidja, l'épouse! Celle-ci ne laissait comme traces de sa vie méritante que quatre filles, Rokkaya, Zayneb, Oumm-Keltsoum et Fatima, car tous ses fils étaient morts dans la première jeunesse. Une vision s'impose du moins et persiste, quand on songe à la fille de Khouaïlid[1] : c'est celle du jour inoubliable où le Prophète, revenu des premières révélations, se pencha vers elle, guida pour les ablutions ses mains frémissantes, et lui enseigna, mot parmot, la prière. Par une ironie du sort, celle des funérailles fut dite sur le cercueil de la sérieuse Khédidja par un homme au sobriquet bizarre, sorte de familier pique-assiette et un peu bouffon, qui n'était autre qu'Abou-Horaïra, le Père-au-chat. C'est

1. Elle était fille de Khououaïlid ben Harith ben Açad ben Abd-el-Ozza ben Cossaï. Sa mort se place en 619 de Jésus-Christ. Elle avait été mariée deux fois avant d'épouser Mohammed, vécut environ vingt-quatre ans avec lui et mourut à l'âge de soixante-deux ou soixante-quatre ans.

du moins ce qu'il a raconté lui-même plus tard. Comment le Prophète en personne n'a-t-il pas accompli cette cérémonie d'adieu sur le corps de la femme aimée? Pourquoi surtout avoir délégué un tel homme — « pieux » sans doute, mais si peu décoratif!... Il est du reste le plus connu des *Gens du banc*, *ahl es-soffa*, pauvres diables, qui n'ayant ni asile, ni famille, dormaient la nuit dans la mosquée et... sommeillaient, le jour, sur un banc. Mohammed les invitait souvent à dîner, ou les « distribuait » à ses « Compagnons » en titre, pour qu'on les fît manger. Abou-Horeïra était gourmand de soupe au lait aigre, au point qu'il en aurait rompu ses jeûnes, « mais pas devant l'imam » (Mohammed). Ces parasites, indolents et bavards, ont laissé quelques noms : Abou-Horeïra, Ouatsla fils d'El-Asqâ et Abou-Dz'or. « Que Dieu intercède pour eux! » conclut Abou 'l-féda.

La perte de Khédidja, — d'*Oumm el-Moumenin* — précéda l'hégire d'environ trois années. Mohammed venait déjà, quelques mois avant, d'être éprouvé en son cœur, « tronqué », par la mort du respectable Abou-Taleb, un des membres les plus chéris de sa famille, bien que le manque de foi du vieillard se fût prolongé un peu trop, à la limite du scandale. Si Mohammed a fait mentir ce proverbe « que nul n'est prophète en son pays », l'entêté Abou-Taleb restait là pour en justifier une variante : « Nul n'est prophète en sa famille. »

Privé de ces deux appuis, le Prophète se sentira moins fort. Il va vivre plus retiré, comme si une timidité l'enchaînait. Il dut vite renoncer à l'espoir de retrouver une femme confidente et amie, qui aide ou conseille; il eut des « compagnes charnelles », tout au

plus. Son existence est désorientée, et ses mœurs se dérangent. Il s'aperçoit, avec tristesse, entouré de filles seulement : tous ses fils sont morts ! Et c'est là une preuve — pour ainsi dire, certaine — d'une grande fatigue nerveuse qui devait dater de l'époque antérieure à Khédidja. Mohammed avait connu d'autres femmes avant elle ; il avait abusé de la femme. Sinon le jeune homme au « visage coloré », aux « membres vigoureux » eût engendré des enfants mâles viables. Khédidja étant beaucoup plus âgée que lui, Mahomet, si sa continence se fût amassée jusqu'à elle, l'aurait dominée, en génération, par son propre sexe. Il est bien probable que le chapitre sur les Femmes (4e du Qoran) et la permission des quatre épouses n'avaient pas encore été révélés ; car on ne sait pas comment Khédidja, malgré son indulgence et sa raison, aurait accepté le principe de la quadruple présence ; et sans doute non plus, Dieu, ni l'ange Gabriel transmetteur, ni Mahomet n'auraient osé faire à la juste compagne cet officiel chagrin. Le Prophète ne songea aux réglementations définitives sur le nombre des femmes, que du jour où il en eut besoin pour lui-même. L'esprit législateur — une des faces du besoin de domination — offre cette particularité, qu'il généralise sans efforts ni scrupules le « bien » découvert pour soi, adapté à soi, en obligation *absolue* pour autrui. Ses minuscules préférences, il les amplifie au diamètre d'une nation [1]. Mahomet aurait-il sauvé les petites filles d'être enterrées vivantes — acte premier et génial d'un bon fémi-

1. Le Prophète aimait à se curer les dents. Donc il prononce, un jour, cette sentence : « Le cure-dents est agréable au Tout-Puissant » (*à Dieu*).

niste! — s'il n'en avait pas eu quatre lui-même, et pas un seul fils? On peut se le demander. Et si tous ses fils avaient vécu, le Prophète aurait été sans doute moins ardent aux expéditions de guerre. Il eût craint pour eux les aventures, et ménagé le sang de sa race... De plus, la jalousie possible entre ses fils aurait compromis son œuvre. Le Destin fut habile de les lui enlever. C'était déjà beaucoup de prolonger sa nature semi-divine jusqu'à la paternité. — Le Naby dut traverser une des périodes les plus cruelles de sa vie, après que l'honorable Khédidja fut morte, car lui que l'on surnommait *amin*, le sage, le loyal, il avait toujours porté très vif et très haut le sentiment de sa dignité. On aime à croire qu'il fit de consciencieux efforts pour vaincre ses penchants voluptueux : mais c'est lui, prophète, qui fut vaincu. Cependant, il avait été favorisé d'un allégement dès sa petite jeunesse : l'étoile des prophètes, si elle veille, lui avait retiré son père et sa mère, et les embarras qui s'attachent à la famille. Il ne sut point rester sur cette route simplifiée. Le trouble allait entrer dans son cœur vieillissant, et précipiter sa mort. S'il avait été un mystique plus ardent, un ascète déterminé, tel que le Christ ou le Bouddha, il eût remporté la palme du Triomphe moral. Mais il répétait à satiété, pour mieux convaincre ses fidèles, qu'il était un homme pareil aux autres. Il se plaisait en ce monde-ci d'intrigues et de laideurs luttantes, sans chercher jamais à se retirer vers les mondes du Rêve [1].

1. Héridêva, Dieu de la Modestie, quitte le séjour de la Joie Céleste, le *Toushita*, et se penche, d'en haut, vers l'oreille de Çakyamouni : « Pour celui, dit-il, qui a la pensée d'apparaître dans le monde, c'est aujourd'hui le temps et l'heure. Celui qui

En Mohammed, l'homme d'action surgissait à la longue du poète épuisé, déployait au-dessus de lui la forte envergure de son énergie combattive. C'est vers l'époque de son court veuvage qu'il dut, selon mes conjectures, songer à la recomposition de l'œuvre étrange déjà esquissée dans sa jeunesse, le *Miradj* ou Voyage Nocturne. Il ne resta pas longtemps éloigné des femmes, car il ne put se retenir d'épouser, quelques mois après, la nourrice de sa fille Fatima, — une certaine Souda, veuve d'Harith. Elle était, selon toute apparence, médiocre d'esprit et de race; — honnête génisse lactifère dont le bon naturel ne lui causa aucun chagrin, mais peu digne d'être la compagne d'un Envoyé céleste. Peut-être la choisit-il, parce que son caractère simple pouvait lui donner l'illusion des vertus sans fracas de Khédidja l'excellente. Mais cette femme neutre ne retint qu'une faible partie de son attention. L'esprit de Mohammed, peu captivé, inoccupé, reporta l'épargne de ses forces vers l'Imagination la plus impétueuse. Le Naby la chevaucha follement, sans direction, et en mauvais équilibre. Il commit deux fautes graves : il épousa la fille d'Abou-Bekr, la « petite Vierge » Aycha[1], et tenta de changer

n'est pas délivré ne peut délivrer. L'aveugle ne peut montrer la route; mais celui qui a ses yeux peut montrer aux autres la route. Aux êtres quels qu'ils soient, brûlés par le désir, attachés à leurs maisons, à leurs richesses, à leurs fils, à leurs *femmes*, fais désirer, après les avoir instruits, d'aller dans le monde, errer en religieux... » Il y a une distance entre cet admirable conseil et les épousailles qui s'apprêtent avec la nourrice Haritha !

1. Ce qu'il y a de mieux dans Aïcha, c'est son nom. Il est caressant par le *ch* et particulièrement langoureux sur l'*ï*. De plus, en prononçant l'*a* 1er, on commence à faire entendre un son « mouillé », précurseur de l'*ï*. Comment *écrire* ce petit

le style de ses révélations, sa « manière prophétique », qui lui avait, jusque-là, réussi. Dès que le mariage avec Aycha eut été consommé (il ne le fut pas tout de suite), l'infortunée Souda, nourrice-épouse, commença de connaître les déménagements forcés par lesquels sa présence et son rôle dans la maison du Prophète restent mémorables et comiques. Elle recula en effet « d'un cran », chaque fois que le harem de Mohammed « s'enrichit » d'une femme, qui, étant nouvelle, se maintenait quelque temps favorite. A l'arrivée triomphale d'Aycha, la naïve Souda, qui avait fait l'intérim depuis la Mère-des-Croyants, fut donc expropriée, par le vouloir du Prophète, de sa maisonnette située en bonne place..... Comme il va y en avoir, de ces cases, toute une file, essayons de nous représenter l'aspect de la demeure privilégiée. La chambre de Mohammed, *beït-en-Neby*, se trouvait la plus proche d'un endroit réservé aux prières, sorte de *maqam* figuré par un petit mur, ou d'édicule imitant les formes de la Kâba. La seconde chambre, toute centrale aussi, était réservée à la petite « Vierge » — elle n'était âgée alors que de neuf ans[1]. Un peu plus loin, Hâritha, la première des dépossédées de la faveur. Elle jouit, sans doute, par transition temporaire, d'une des quatre « maisons » à plusieurs pièces qui constituaient, avec cinq autres *cases* simplement faites de parois en roseaux et torchis, la propriété groupée du

poème de vocales ? « Aïcha » est simple, mais sans aspect qu aide. « Ayescha » est bien long, prétentieux et antique ; toutefois il représente assez bien l'arrêt alanguissant sur l'*i*. « Aïy'cha » suffirait peut-être...

1. Plus tard, les femmes désignaient avec amertume *le logement d'Aycha* par ce nom : la demeure *du Naby*. Les plus passives réussissent quelquefois dans l'ironie.

Naby. Mais ses reculs successifs durent la porter bientôt du côté des cases rustiques. Attenante à la maison du père (à moins que ce ne fût la moitié d'elle-même), une autre bâtisse abritait les chambres de ses quatre filles. La dernière enfin servait aux deux préférés, Zeïd et Ali. Plus loin, sur une des faces de la petite cour enclose par les maisons, se montraient une écurie et des magasins — pour les animaux de pur sang, pour les objets précieux... Des appentis se profilaient encore sur le rideau des jardins, car Mahomet en eut sept, dont plusieurs légués par un Juif que la tradition nomme Majorik.

Les cases s'isolèrent du centre familial à mesure que le harem se compliqua. Mahomet se rendait, par pudeur, chez ses femmes, et elles se gardaient de venir, elles, passer la nuit dans sa propre chambre, d'autant plus que celles de ses filles pouvaient en être voisines. La fragilité de ces murs en terre sèche est telle, que l'amour doit y être sage pour ne pas les défoncer. Leur plafond de claies mal crépies se gerce au soleil, s'effrite sous le vent, et s'écoule en boue lors des grandes pluies... Mais quel que fût le rang de leur demeure spéciale, toutes les femmes qui allaient entrer chez Mohammed et désunir le faisceau d'énergies de sa maturité, ne parvinrent pas à détacher du front d'Ali et de Zeyd, ni du tombeau de Khédidja, les trois titres les plus enviés de l'Islam, ceux de Croyant deuxième et troisième, et de Croyante première.

C'est ici qu'une perspicacité presque divinatoire devrait suppléer à l'absence de documents que le Livre et ses commentateurs se gardent bien de fournir. Des jeunes hommes qui avaient accès à toute heure dans les chambres du Prophète, Ali était devenu le plus

beau, le plus distingué par la naissance et les manières. Zeyd, de la tribu de Kalb, n'était qu'un affranchi. En présence, continuellement, des filles, et surtout de Fatima qu'il devait plus tard épouser, — en préseuce (pour son malheur!) de la petite Aycha, une enfant de dix ou onze ans, rusée plutôt qu'espiègle, jolie et vite rompue aux exigences de la volupté du Prophète, Ali n'eut-il pas la maladresse de s'engager en quelque intrigue, essayée par elle peut-être sans arrière-pensée — autre qu'un instinct de coquetterie? Est-ce qu'une amourette passagère, des enfantillages un peu intimes ne lièrent pas alors, pour quelques semaines, ces deux frissons d'amants à peine éclos? L'Aycha de dix ans ne devait-elle pas flairer du côté d'Ali imberbe, plutôt que vers le vieux Mahomet âgé de cinquante-quatre ans? Du contact de ces trois personnages minuscules, Ali, Aycha et Fatima, jaillirent probablement les étincelles de passions sourdes qui devaient plus tard éclater au tragique et couper l'Islam en deux tronçons. Car comment expliquer autrement, à moins d'être aveugle ou ignare en matière de coutumes amoureuses, la haine vivace, raisonnée, guettante, dont Aycha poursuivait Ali? Soutenir que cette haine provenait de ce qu'Aycha, accusée d'adultère avec Safouan, s'était vue aussitôt charger par la langue d'Ali, n'explique rien, — ou dévoile tout, car le jeune homme indulgent et tendre ne se serait pas précipité vers la vengeance, si la vieille haine pour des amourettes brisées à faux n'avait pas déjà beaucoup fermenté. Est-ce Ali, le droit Ali, qui osa déclarer sa tendresse à la fillette dont une alliance faisait, singulièrement, *sa tante*? Et par elle fut-il noblement repoussé? Ou plutôt n'est-ce pas Aycha qui,

vite désillusionnée sur les cinquante-quatre ans du Prophète, tenta de se divertir avec un adolescent, de son âge à peu près, — et se vit relancer par lui en sa place d'épouse et de tante — aux doubles devoirs? Connaissant la suite d'Aycha, c'est probable. De cette humiliation, sa rage! — et l'opposition qu'elle ne cessa pas de faire contre Ali; qu'elle dut même diriger plus obscure, moins franche, contre la fille de son vieil époux, Fatima la chérie, quand elle s'aperçut qu'Ali, la repoussant elle-même, inclinait vers la préférée du Naby. Ces deux jeunes femmes se retrouveront en concurrence de petits soins et de touchants adieux autour du lit de mort de Mahomet.

J'ai dit que l'entrée d'Aycha sous le toit de Mohammed fut « triomphale »[1]. Il faut entendre par là que son habileté décisive, conseillée par celle de son père Abou-Bekr, ne tarda pas à l'installer sur le trône invisible où, d'ordinaire, l'Intelligence sait régner. Car, quant à l'apparat de la cérémonie, il n'y en eut guère. L'autre sœur d'Aycha, Asmâ, qui fut aussi une des femmes du Prophète[2], a rapporté quelques détails de la consommation de ce mariage. Mohammed ne trouva dans sa maison qu'un pot de lait... Et le festin commença en l'honneur de la petite fiancée qu'on lui avait amenée. Il saisit le pot de lait et en but la moitié,

1. Tradition d'Aycha : « *Je jouais à la poupée*, avec d'autres petites filles, non loin du Prophète. Quand il entra dans la maison, les filles se cachèrent; et il voulut les envoyer vers moi, afin de les voir jouer encore » (Aycha fut *épousée* en 620 de Jésus-Christ, ayant sept ou huit ans, mais le mariage ne fut consommé que huit mois après l'hégire).

2. Asmâa « aux deux ceintures » (Maçoudi, *Les Prairies d'or*). Certains pensent qu'il l'avait épousée avant Aïcha, et que même elle était enceinte, le jour des noces de sa sœur. D'autres disent qu'il ne l'épousa qu'après celle-ci.

puis tendit le reste à Aycha. Il n'y avait rien pour Asmâ, qui se mit à bouder. Mais Aycha n'osait pas boire. Il fallut que sa sœur l'y exhortât plusieurs fois. Alors la fiancée trempa le bout de ses lèvres dans le vase, par politesse. « Le Prophète — (c'est Asmâ qui raconte) me demanda ensuite : Est-ce qu'Aycha ne t'offre pas de lait ? Je répondis : Cela ne me tente pas d'en boire. — Ce que tu veux plutôt, dit-il, c'est mentir et avoir faim, tout à la fois. Je répliquai : On peut avoir faim et ne pas aimer ce qu'on vous offre... ». Aycha eut bientôt — (dans la sixième année de l'hégire), à combattre de nouvelles influences, dangereuses pour elle. Le Mouqaouqas-Djarih ou vice-roi d'Égypte, ayant reçu, du Prophète, une ambassade, répondit avec beaucoup de politesse par l'envoi de quatre femmes, d'un eunuque, d'une mule, *Doldol*, et d'un âne, *Djafour*. L'une de ces femmes s'appelait Marie-la-Copte, et l'autre Chirine. Marie obtint du Prophète la jouissance d'un jardin, pourvu d'une maisonnette où elle se plaisait à vivre isolée. L'astucieuse Aycha sut, en peu de temps, ameuter les autres femmes contre cette étrangère qui gardait Mohammed chez elle trop longtemps. Et quelles jalousies lorsque, malgré ce complot, toutes apprirent que la Copte avait donné *un fils* à l'Envoyé !... Heureusement, Ibrahim, ce précieux enfant mâle, ne vécut pas plus que les autres. Il mourut tout jeune, comme les fils nés de Khédidja... D'ailleurs, il eût tellement changé, cet Ibrahim, l'ordre des prééminences femelles, que, de toutes façons, il était destiné à ne pas vivre. En admettant le règne d'Aycha, Mohammed perdit le bénéfice de la polygamie à épouses contrebalancées. Il eut une vraie « maîtresse », avec tous les désavanta-

ges et les petites lâchetés inséparables de cette position. Il « afficha » *une femme*, exténuant ainsi la grande vertu de pudicité qui est inhérente à la pluralité conjugale : dissimuler, au moins, avec *qui* s'est passé l'amour de la nuit dernière. Et cependant on se demande si la monotonie des « tours » invariés lui aurait été beaucoup plus favorable ? Aycha ne serait-elle pas, si peu que ce soit, excusable d'avoir détraqué le harem ? Mohammed pouvait aimer cette Virginette façonnée à son amour, comme on aime sa religion, quand soi-même on l'a faite. Les habiletés d'Aycha n'étaient pas toujours son œuvre personnelle. Abou-Bekr, son père, un dévot des plus politiques, les lui soufflait. Son esprit aimait les combinaisons [1]. Le jour où il accorda sa fille, la petite Vierge, à Mahomet, il songea tout de suite à un chassé-croisé de fiançailles : puisqu'il donnait Aycha, lui-même Abou-Bekr aurait Fatima pour femme... Le Prophète n'y voulut point consentir et fit semblant d'attendre une révélation à cet égard ; puis il maria bientôt sa fille préférée à son disciple le plus aimé, Ali. Mais ce dernier n'avait rien à offrir pour la dot. Il ne possédait qu'une cotte de mailles dite « d'Hatimah ». On convint qu'il la vendrait, et Othman voulut bien l'acquérir au prix de 480 dirhems. Mais sitôt qu'il l'eut payée, il la ren-

1. Cet Abou-Bekr de ruse (qui s'est fait appeler Abou-Bekr-le-Véridique) prononça, en mourant, des paroles de bon apôtre qui peignent l'homme tout entier : « Je n'aurais pas dû abandonner à Omar le gouvernement de l'Orient, *afin de consacrer mes deux bras à la cause de Dieu* ! » (rapporté par Maçoudi, *Les Prairies d'or*). Sa fille Aycha savait aussi tourner des confidences en ce beau style : « Le Prophète ne frappait jamais personne, pas même une femme ; il ne frappait qu'à la guerre, *pour la cause du Seigneur*. »

dit généreusement à l'époux prochain. « Deux dixièmes de la somme furent dépensés en parfums ; quatre dixièmes pour le trousseau, qui comprenait une robe, deux bracelets d'argent, une petite couverture de lit et deux coussins de toile. » Avec le reste de l'argent furent achetés les ustensiles du ménage, car la chambre d'Ali n'était meublée auparavant que d'une couchette garnie de palmes sèches, et de deux pots de terre. Fatima, ayant été conduite en la maison d'Ali, Mahomet, à son tour, entra chez les jeunes époux. Il s'était muni d'une cruche d'eau désensorcelée par la formule : « Dis : Je me réfugie auprès du Seigneur de l'Aube » (*Qoul : âoudou, bi rebbi el-falaqi*, etc...). Il y fit tomber quelques gouttes de salive, et aspergea de cette eau, ainsi bénite, le visage et le sein de Fatima, puis la tête et le dos d'Ali. « O mon Seigneur, disait-il, de même que tu m'as purifié de toute souillure, purifie ces deux enfants ! » Il reprit : « Couchez-vous, maintenant »... La jeune épouse se mit à pleurer, en voyant partir son père... On s'aperçut alors que la couverture n'était pas assez large pour envelopper entièrement les deux corps d'Ali et de Fatima...[1].

Le Prophète s'était entouré peu à peu d'autres femmes, sans que l'on sache bien l'ordre d'arrivée de ces favorites fugitives. La situation d'Aycha, son énergie nécessaire de combattante, étaient comparables à celle de Mahomet devant sa religion : ils ne régnaient tous deux qu'à force de victoires quotidiennes — jusqu'au jour, encore éloigné de cette époque, où la

1. Traditions; et Mirkhond, *Vie de Mahomet*, par M. Lamairesse. Ce mariage eut lieu à Médine, l'année d'après l'hégire, en 623.

fille d'Abou-Bekr, alliée à Talha et Zobaïr, fut honteusement défaite par les troupes d'Ali, pour avoir voulu jouer elle-même au général d'armée. *Ioum-el-Djemel*, ce fut la *Journée du Chameau*, parce qu'elle s'enfuit en toute hâte, sauvée par le courage d'une de ces nobles bêtes.

Mahomet eut, en tout, quinze femmes légitimes, mais il ne consomma l'union charnelle qu'avec treize parmi elles; — on dit aussi qu'il en connut onze seulement, et en délaissa quatre. A soixante-trois ans, il lui en restait neuf. Il faut ajouter à ce nombre les onze concubines. La plupart de ces femmes n'ont laissé aucune trace pour le souvenir, si ce n'est la nourrice Soûda, déjà veuve quand elle fut épousée, et dont les déménagements rétrogrades sont connus. Le Naby, à la fin, la plaignait, l'ayant prise en pitié; jusqu'au jour où elle vint elle-même abdiquer ses droits entre les mains d'Aycha, toujours prête, comme une vraie financière, à racheter les valeurs tombées au-dessous du cours. Ghozia, fille de Djaber, porte aussi une petite note originale et unique : seule de toutes les femmes, elle se fit répudier définitivement[1]. Elle était veuve, et avait un fils nommé Choraïk. Ne serait-ce pas ce fils qui aurai été cause de cette grave punition, en manifestant déjà une hostilité trop évidente contre l'œuvre de son beau-père? Car on retrouve dans la suite un Choraïk, affublé du masque d'ange-inspirateur, aux côtés d'un des pires ennemis de l'Islam, El-Asouad-ben-Kab, l'imposteur. Est-ce que ce fils de Ghozia ne se serait pas exercé, bien avant la répu-

1. Une autre Asma, ou Asma deuxième, aurait été aussi répudiée comme lépreuse... Il ne faut pas la confondre avec l'Asmâ « aux deux ceintures », fille d'Abou-Bekr.

diation, à singer l'Envoyé de Dieu, ou à livrer, après les avoir surpris, ses « trucs » prophétiques? Hafsa, fille du bouillant Omar, n'a droit qu'au titre de « demi-répudiée », car Mahomet eut peur de se brouiller avec son père, et voulut bien la reprendre. Amra ne fut pas honorée du contact marital, parce qu'elle avait osé — (son père aussi peut-être) — redevenir idolâtre après avoir été musulmane. Les autres épouses se rangent vaguement dans la série des veuves : Zayneb, fille de Khozamia, veuve de Tosaïl ; Oumm Habiba, veuve d'Obeïd-Allah ; Safia, la Juive, veuve de Kenana-ibn-Er-Râbi et réservée sur les prises de l'expédition de Khaïbar; Djooueïra ou Bâra, veuve; Maïmouna, veuve... Quant à Zayneb seconde, fille de Djach, elle n'était pas veuve, car Zeyd l'affranchi, son époux, était bien vivant. Mais il crut devoir, par reconnaissance pour les bontés du Prophète, qui l'avait trouvée belle et désirée par hasard, s'en séparer et la lui offrir : ce que Mohammed accepta. Enorgueillie, elle essaya bientôt de se faire déclarer la première des épouses, et il ne fallut rien moins qu'une révélation pour la faire rentrer dans le rang. (Sourate 33e, *El-Ahzab*, versets 37-38.) Marie-la-Copte, quoique favorisée — suprême éclat! — de la naissance d'un fils, ne fut jamais que la première des concubines. Pour ce qui est de Chirine, sa sœur, on ne sait pas ce qu'elle devint; on n'entend plus parler d'elle après le jour où furent présentés de la part du Moqaouqas-Djarih les cadeaux dont elle était une fraction[1]. Pour-

1. Peut-être bien que Chirine avait été galante par profession, avant d'être offerte à Mahomet. « Chirine » a plutôt l'aspect d'un surnom de guerre, comme plusieurs de nos contemporaines se disent « Sapho ». Ce nom de Chirine appartient, originellement, à une Persane célèbre par sa grâce et sa

quoi tant de veuves? Il y avait là un parti-pris qu'on cherche à expliquer. Ou bien Mohammed les épousa, secondaires et un peu âgées, parce qu'elles étaient les seules agréées, — tolérées par Aycha; ou bien par économie, les dots à fournir étant minimes, — des femmes au rabais[1]! Ou il voulut prouver, par leur exemple, l'excellence de la loi récente qu'il avait faite sur l'entretien des femmes, des veuves et des répudiées; à moins qu'il n'ait imaginé cette loi de bienveillance, après seulement l'expérimentation des veuves et pour se prouver à lui-même qu'il avait raison d'en avoir tant épousé. Peut-être encore les femmes de cette situation offraient-elles l'avantage de pouvoir se donner elles-mêmes, sans que la fierté quasi royale de l'Envoyé eût à se compromettre en des discussions préparatoires et des demandes aux parents. Leurs familles en outre étant maintenues à l'écart, plus sévèrement que si elles avaient été de jeunes fiancées, Mohammed n'avait pas à craindre la surveillance de si nombreuses fenêtres d'espionnage, ouvertes, convergentes, sur ses actes.

Quand les poètes affirmaient que ses révélations n'étaient que des redites d'histoires déjà connues à

beauté, — du temps d'Eberwiz (Eberouiz), roi de Perse, qui la possédait comme esclave.

1. Mohammed est évidemment moins chercheur de *races pures* que les Arabes « Fouhoul », entichés de leurs étalons et de « l'étalonisme ». Il ne répugne pas à l'alliance avec des femmes d'origine inconnue, même avec des esclaves. A l'imitation de sa vie, les harems riches se peupleront bientôt de Géorgiennes, de belles Soudanaises, achetées sur les marchés. C'était un rude coup donné aux généalogies obligatoires, précises et écrites! Les Fohoul, étalons, *viri ingenui*, font place aux Fodhoûl, *hommes de vertu*!

Okadz ou ailleurs (en effet Mohammed, plus jeune, y avait entendu la prédication singulière de l'évêque chrétien Qoss, homme très éloquent, et les déclamations savantes du Juif Samouel ben Adïya), le Prophète avait quelque droit de les mépriser, lui qui apportait à flots pressés, des émotions nouvelles pour un monde de tempête, eux si passifs dans le vieux sillon desséché! Quelle saveur pouvaient garder leurs futilités personnelles devant l'unique objet, destructeur de tout — *Allah*, le Dieu? D'autant plus que l'art suprême du bonheur était appris en même temps : une large volupté permise en ce monde, sans nuire au paradis de l'autre monde! La conception des chevaliers, qu'une vie, pour être belle, doit être rapide et sans cesse périlleuse, subsistait en partie. Le ridicule frappait toujours le « bourgeois », qui se veut en sécurité derrière ses murailles, et combine l'insaisissable avenir!

L'essai démocratique du Naby de faire rimailler la prose ne fut pas si pernicieux qu'ils le disaient. Car l'ensemble de la nation arabe, quelques dizaines d'années après, sera forcé de chantonner sans relâche les plus belles pages du Livre, sur un rythme inférieur sans doute, mais avec une vocalisation syllabique en tout semblable à celle des temps les plus glorieux de la Poésie. On peut dire que Mahomet, par la longueur imposante, la masse touffue du Qoran, a été le créateur d'un arabe littéral durable, en faisant passer dans un bloc d'aspect national les dialectes locaux et certains provincialismes réfractaires. Les siècles suivants de l'Islam prirent même le prétexte de cette pure langue arabe à fouiller de nouveau comme une mine vénérable, pour retrouver, avec une joie païenne,

l'antique littérature des buveurs de vin et des amants qui n'épousent pas.

A mesure que Mahomet se fatigue, le style du Qoran perd sa couleur et la souplesse de ses rythmes. Adieu les belles images! les visions grandioses et brèves du Ciel étoilé, du Soleil, de la Lune, du mont Sinaï, ou des houris « au teint d'œuf »[1]. Adieu les sourates inspirées, dans lesquelles il prend à témoin le spectacle de la nature! « J'en jure par la Nuit (92e), par le Figuier, par l'Olivier (95e), par le Point-du-Jour et les Dix Nuits (89e). » Il ne monte plus sans épuisement vers le Paradis de délices. Les arguments usés se répètent; les signes de la nature sont énumérés comme en un catalogue; le prosaïsme envahit tout. On lui demande un miracle; il répond, essoufflé : « Je n'en ai pas. Contemplez la nature!... » Les formes des houris deviennent moins chatoyantes. Il n'est plus l'homme qui se complaît dans la prière incessante, ni le Prophète tenu d'en haut par un rayon divin, comme il fut toujours dans les révélations de La Mekke. Son œuvre, exclusivement législative, se montre désormais sèche comme un code où repassent des refrains, d'invariables refrains à l'émotion figée, sur le Ciel et l'Enfer. Mais qui de nous ne le verrait excusable, — enfermé sous les couloirs d'une vie si écrasante? Les incursions de guerre, les batailles, les révélations, les messages aux princes païens, les

1. Je ne sais pas si les houris ont un *teint d'œuf*, parce que leur peau blanche est *naturellement* semblable à la coquille, un peu blonde, d'un œuf frais (telle est, en général, l'opinion reçue), ou si ce teint précieux résulte d'un artifice de toilette — les frictions au blanc d'œuf sur le visage. Tous les traités de médecine arabes indiquent cette recette pour se garantir des coups de soleil. — V. *Kachef-er-Roumouz*.

pactes, les habiletés, les femmes, les héritages, les aumônes, les usages les plus infimes à régler, — tour à tour législateur, commissaire de police, médecin, juge de la paix conjugale, quelle charge sur deux épaules! Et quel signe plus clair que le Destin de Dieu l'aidait? Rien que pour réciter devant ses fidèles la somme révélée du Qoran, et la contenir assez présente pour, au besoin, la renouveler par des additions, il fallait que le Prophète fît preuve d'une mémoire puissante, égale au moins à celle des meilleurs Rououâh de Journées et de Qasîdas. Mais quant à croire que Mohammed ignorait l'écriture, c'est invraisemblable et impossible! Il aimait à passer pour *ommi* — resté en puérilité, en ignorance des lettres, tel que le petit enfant à l'issue de sa mère. Mais sûrement, ce n'était là qu'une ruse préparée pour mieux répandre l'opinion que le Qoran n'était pas son œuvre. Que *composerait* un illettré, un incapable d'écrire? Donc les sourates venaient de Dieu par Gabriel... Peut-on bien admettre qu'un homme d'intelligence si vive, toujours à l'affût pour saisir ce qu'il y avait de meilleur, hors frontières, chez ses contemporains, ait dédaigné d'apprendre cet art merveilleux d'écrire, prospérant à Koufa? Si, encore, il n'en eût jamais entendu parler, jamais vu d'exemplaires!... Mais il prononce le nom de la plume (*qalam*) justement au milieu de la sourate 96e, *le Sang coagulé,* que l'on regarde souvent comme *la première* des révélations données : « C'est lui (Dieu) qui a enseigné à l'homme l'usage de la plume » (*verset 4*). Enfin, un chapitre entier (le 68e) se déploie sous ce même titre : *El-Qalam* : « J'en jure par la Plume et par ce qu'ils écrivent ». — Que penserait-on aujourd'hui d'un repor-

ter qui affirmerait ne s'être jamais servi du télégraphe?

Or, Mahomet ne fut autre qu'un reporter prodigieux de tout ce qu'il surprenait d'utile à ses frères, chez les peuples voisins, un reporter et un rapsode de fragments. Mais si l'écriture, à Koufa, n'avait pas existé, le Naby eût été son inventeur! Donc, s'il *récitait* de mémoire et ne *lisait* point, c'était, de sa part, une attitude raisonnée. Il lançait à pleine bouche toute sa flamme d'éloquence, au lieu d'enchaîner son regard sur un texte. Peut-être aussi voulut-il se relier d'abord aux poètes-récitants, les égaler au moins en cette partie de leur art, sans choquer les habitudes des auditeurs, ni déplacer la mesure de leur admiration. D'ailleurs, près de mourir, il oublia son rôle : il demanda une plume pour écrire. Et Abou-Bekr la lui refusa, craignant de la part d'un agonisant quelque grave sottise. Je suppose, enfin, que les lettres inexpliquées par lesquelles débutent bon nombre de sourates (Kaf. Ha.Ya.Aïn, Sad : K. h.y.â.ss. ; *Mariem*. Alif-Lam-Mim.Sad : A.l.m.ss. ; *El-Araf*. Ya, Sin : Y-S ; Chapitre du même nom, *Yasin* ou des Agonisants, etc.etc.) pourraient bien n'être que des repères mnémotechniques, une sorte de sténographie représentative de certains groupes du texte, pour soulager la mémoire en divisant les points de récitation. Peut-être chacune des lettres, *prise pour sa valeur numérique*, indique-t-elle une file de versets à déclamer sans reprise? Kaf = 20 ; ha = 5 ; ya = 10 ; aïn = 70 ; sad = 90... ou bien des rapprochements à établir avec les sourates marquées de ces numéros d'ordre : la 20e, la 5e, la 10e, etc. ?

IV

L'*Ascension nocturne*, que je persiste à croire une œuvre de jeunesse, — inédite, puis refondue plus tard[1], — est un spécimen fort curieux du talent de Mahomet. On n'y trouve pas l'harmonieuse beauté des meilleurs chapitres du Qoran. C'est une imagination surchauffée qui éclate en bizarres fusées, en épisodes quelquefois drôles. L'arbre, touffu à l'excès, dévie çà et là de son équilibre, aux souffles imprévus qui le secouent, et jette ses rameaux. — Comme la *Divine Comédie*, le *Voyage* au Ciel et à l'Enfer procède par cercles — assez confus, il est vrai ; mais pour le reste, l'art de Mohammed n'est guère comparable à celui de Dante. La faculté inventive de l'Envoyé y prolonge les incidents et appuie maladroitement sur la couleur des images, à ce point, que les évocations les plus poétiques du Qoran ne paraissent plus que des ombres lavées, épurées, déjà un peu trop déteintes. Mohammed avait-il entendu lire l'Apocalypse de Jean ? cela se pourrait...

Le voilà donc parti, à cheval sur une bête extraordinaire, un *Boraq*, vers le plus haut du ciel. Boraq n'est pas seul de sa création, comme on pourrait le croire. Il y a toute une race de boraqs, et on les rencontre, paissant par troupes, dans les prés du Paradis. L'ange Gabriel, un jour, n'en a pas vu moins de

1. Ibn el-Djouzi croit qu'elle eut lieu après la mort d'Abou-Taleb, dans la douzième année de la Prophétie. La 17e sourate du Qoran (mais on sait qu'il ne faut pas croire à l'authenticité de ces numéros pour l'ordre des révélations) porte le titre de : Voyage nocturne, *El-Asra* : « Gloire à Celui qui a fait voyager de nuit son serviteur, de la mosquée sacrée à la mosquée lointaine... »

40.000... « Ensuite j'aperçus un animal un peu plus grand qu'un âne, plus petit qu'un mulet, à face humaine, aux oreilles d'éléphant, à queue de cheval. Il avait deux ailes *qui couvraient ses cous-de-pied*. Quand il les ouvrait, elles déployaient l'Orient et l'Occident. Son poitrail reluisait comme l'hyacinthe rouge; ses pieds étaient de verte émeraude; son dos, blanc comme l'argent; sa queue, de corail rouge [1]. » Quand débute la nuit de l'Ascension, Gabriel vient d'amener ce boraq au Prophète. Mais Boraq n'est pas commode; il fait le récalcitrant. Gabriel se met à l'exhorter : « Jamais, ô Boraq, jamais ton dos n'a reçu un cavalier plus illustre devant Dieu, — que Mohammed ! » A ces mots la sueur inonde les flancs de Boraq, ému. On part enfin, et l'on traverse le Kaoucer, un des fleuves du Paradis. Là, les deux voyageurs se trouvent en présence de 70.000 étendards lumineux, flottant chacun, au-dessus de sept divisions d'anges. « Tous, en me voyant, dit le Prophète, me firent un salut, auquel je répondis. » Les rencontres se succèdent, — (il y en a peu d'émouvantes) — jusqu'à la Porte du Septième Ciel. « Poursuivant notre route, nous arrivâmes au Septième Ciel. Gabriel passa devant moi; il frappa, il appela. L'ange qui gardait cette porte, l'ouvrit, joyeux, et nous entrâmes. Alors il me dit : « Sois le bienvenu, ô Mohammed, qui nous honores de ta visite. » Il y avait là soixante-dix divisions d'archanges sous le commandement de l'Ange qui gardait ce ciel fait de lumière »... On franchit ce passage, et on parvient à un vaste kiosque (*keuchk*) sur le devant duquel se dresse une haute chaire d'é-

1. Le *Miradj-Nameh*, manuscrit en turc ouïgour, traduit et édité par M. Pavet de Courteille.

meraude verte. Un personnage à barbe blanche, assis sur cette chaire, s'appuie au rebord du kiosque. « Qui est-il? demandai-je. — C'est, me dit Gabriel, ton ancêtre Ibrahim le prophète. J'allai le saluer. Il me rendit le salut en me disant : « O Prophète par excellence, sois le bienvenu. » Gabriel ajouta : Voilà ta résidence et celle de tous ceux qui suivront ta voie. Entre dans cette maison et visite-la, car chaque jour 70.000 anges viennent la visiter »... « Nous atteignîmes ensuite le *Sidret-el-mountehâ.* C'est un grand arbre dont les branches sont, les unes d'émeraude, les autres de perles, avec des feuilles semblables aux oreilles de l'éléphant. Du pied de cet arbre jaillissent quatre sources, deux à ciel ouvert : le Nil, qui coule dans la ville de Misr (*L'Égypte*, *Le Caire*), l'autre, le Frat (Euphrate), qui coule dans la ville de Koufa; — et deux souterraines : le Selsebil, un des fleuves du Paradis ; une autre qui se rend dans le bassin du Kaoucer [1]. »

La fréquence du nombre 7, hardiment multiplié, frappe d'abord, en ce récit. Les Hébreux le tenaient déjà pour sacré, ce nombre 7, et les Chrétiens, à leur suite, l'ont admis comme tel [2]. Quant à l'habitude de

1. *Miradj-Nameh*, traduit de l'ouïgour par M. Pavet de Courteille.

2. Ali, à propos du nombre 7. a dit : « Celui qui mangera tous les jours *21* grains de raisin sec (*zabib*) ne verra pas le mal entrer dans son corps » ($21 = 7 \times 3$). Mohammed avait d'ailleurs une tendance à la superstition enfantine. Il craignait le vent et les nuages, toujours apporteurs de quelque chose d'inconnu, la pluie, la poussière, l'orage... ou l'épidémie..., bienfaits ou punitions du ciel (*Mischkat*, I, 337). Il est assez curieux de remarquer aussi que le nombre 13 se retrouve souvent comme signe de décision ou de clôture d'une période, en sa vie. L'hégire (la fuite à Yathreb) eut lieu après 13 ans de prédication à La Mekke; la hiérarchie sacrée de ses « Compagnons »

s'éblouir sur des perspectives de *mille* et de *millions* qui confondent l'intelligence, elle est tout hindoue, celle-là. Et combien est dépassée par elle la timide *exagération* reprochée aux poètes classiques, la *balgh'a!* Les salutations réciproques et vides tiennent aussi, dans l'Ascension, une place bien importante ; elles amènent la déception à la lecture de nombreux épisodes dont on attendait mieux qu'un salut. Cela est tout arabe ! Ce peuple eut toujours, comme les aristocrates de race, une grande aptitude à la représentation superficielle. Les rencontres d'égaux à égaux y ont leur protocole, et les orgueils s'y affrontent à l'aide des formules creuses, dans l'intervalle de victoires plus armées. Cependant l'art de noble politesse dont Mohammed fait preuve chancelle parfois. Une certaine grossièreté « pratique » du commis-voyageur d'antan, aux gages de Khédidja, se retrouve. Par exemple, le marchandage des « prières obligatoires » est plutôt indécent que comique. Cela sent l'homme de négoce, mal affiné par les caravanes et les haltes mercantiles :

« Le Seigneur dit : Je t'impose cinquante prières dans l'espace d'un jour et d'une nuit. Je m'inclinai devant la volonté divine, et me rendis auprès de Mouça (Moïse) le prophète. — Mohammed, me dit-il, tes sectateurs ne pourront jamais s'acquitter de cinquante oraisons! Moi qui t'ai précédé sur la terre, j'ai l'expérience des hommes. Retourne vers ton Seigneur, et présente-lui une requête : il se peut que le Seigneur diminue... » Mohammed s'en va donc gémir aux pieds du Seigneur, qui, apitoyé, fait prononcer « par

se termine par une 13e classe : « celle des enfants qui naquirent avant la mort du Prophète et qui l'ont vu » (Abou 'l-féda). Il ne connut, dit-on, que *13* de ses femmes, etc.

une voix », dans la coulisse : « Je te fais grâce de dix oraisons ». Mouça, informé qu'il y en a encore quarante, lui conseille « de retourner et de gémir ». Dieu retranche dix prières. Mouça réfléchit : « Trente par jour? Impossible! Vas-y encore et demande. » L'Éternel veut bien en lâcher dix. Mais le prophète Moïse continue à grommeler : « Vingt prières! Il n'y songe pas! Implore-le davantage. » Mohammed revient guilleret : Il n'en reste plus que dix! — « C'est déjà mieux, fait Mouça, mais tu pourrais essayer encore quelques petits gémissements. » Et le vaillant Mahomet revient à la charge : Dieu, obsédé, réduit, cette fois, le nombre à *cinq* oraisons. Le malin Mouça dit : « Le Seigneur ne voudrait peut-être pas te renvoyer tout à fait déçu dans ton dernier espoir, si tu retournais en suppliant quelque peu. Mais il est probable qu'il viendra en aide à tes fidèles. » Mahomet conclut : « Je me réjouis donc d'avoir obtenu de si grandes faveurs et je me tins pour satisfait. » — C'est la prière vendue « à prix coûtant »! Les deux visiteurs s'avancent plus loin. « Aussitôt Gabriel me dit : « O Mohammed, il faut d'abord explorer le bassin du Kaoucer, qui fut créé pour toi. Nous verrons ensuite le paradis... » Nous allâmes donc, sans perdre de temps, au Kaoucer. Sur les bords de ce bassin, j'aperçus une grande quantité de *qoubbah* — (de dômes), les unes de perle, les autres d'hyacinthe rouge ou d'émeraude. Le limon de cette eau est de musc, et les cailloux du fond, d'hyacinthe rouge aussi. L'eau elle-même est plus blanche que le lait, plus douce que le miel, plus parfumée que le musc. La grandeur du bassin du Kaoucer est d'un mois de chemin. Tout autour de lui, et plus nombreux que les étoiles du ciel, il y a, pour ceux qui veulent

se désaltérer, des vases d'or, d'argent, d'hyacinthe, d'émeraude et de perle. Quiconque, une fois, a bu de cette eau, ne ressentira plus jamais l'atteinte de la soif » (*Miradj-Nameh*, traduction P. de Courteille). Plus loin, Mohammed et son guide pénètrent (il ne dit pas s'ils *descendent* ou s'ils restent sur le *même plan*) dans l'Enfer. « Je vis au milieu de l'Enfer un arbre qui embrassait par ses dimensions un espace de 500 ans de route. Ses épines étaient comme des lances et ses fruits ressemblaient à des têtes de démons (de *dîv*). « Cet arbre, me dit Gabriel, c'est le *zakkoum*, dont le fruit est plus amer qu'un poison. Les habitants de l'Enfer le mangent, mais il ne reste pas dans leurs entrailles, il ne fait que les traverser. » Au pied de cet arbre, je vis une troupe de réprouvés que les anges tourmentaient en leur coupant la langue, laquelle, repoussant toujours, était coupée de nouveau » (*Miradj-Nameh*). Il faut lire dans Gagnier, un des plus anciens arabisants qui se soient occupés de Mahomet, les détails du *Voyage nocturne*. Le vieux style dont il les habille les rend d'une irrésistible bouffonnerie[1]. Voici par exemple Boraq « le jeteur d'é-

1. Les ouvrages de Gagnier fournissent un échantillon remarquable de la malveillance à laquelle tout auteur parlant de Mahomet se croyait alors obligé. Il accable de sarcasmes le comte de Boulainvilliers, qui a eu la naïveté de trahir certaines sympathies pour le héros des Arabes. Gagnier reproche au comte : « ces saillies d'imagination qui le font parler *arabe*, c'est-à-dire outrer la matière comme le plus entêté musulman pourrait faire pour louer et son faux prophéte (*sic*) Mahomet et sa religion, ou plutôt sa folle et impie superstition ! » Gagnier écrivait cela vers 1720 ou 1723.

Ailleurs, le comte de Boulainvilliers ayant paru admirer Mohammed, pour avoir « établi un système de religion tellement proportionné aux idées communes du genre humain, qu'il a entraîné plus de la moitié des hommes dans ses opinions en

clairs », qui arrive. « Les courroyes de sa bride sont de perles et de marguérites enfilées avec des pierres précieuses ».

Le Prophète, ayant pénétré dans le 4e ciel, se tourne vers Gabriel : « O mon cher Gabriel, lui dis-je, je ne passe ici devant aucun ange qu'il ne me rie au nez, en me voyant, ou qu'il ne me fasse paraître un visage souriant : que veulent dire tous ces petits anges?... » Dans le 5e ciel : « Je vis un grand Ange que le Dieu Très-Haut créa selon son bon plaisir. Cet ange est d'une si prodigieuse grandeur que si Dieu lui commandoit d'avaler tous les 7 cieux et les 7 terres, il les avaleroit comme un pois. » En présence de l'arbre *Sedra* (*Sidrat-el-mounteha*), Mohammed s'étonne : « Qu'est-ce que c'est, ce Sedra? » Et Gabriel répond : « Le fruit en est si doux qu'il fait oublier leur patrie à ceux qui en ont une fois mangé. » — « Je vis un ange (au septième ciel), un ange le plus grand de toutes les créatures de Dieu. Il avoit soixante et dix mille têtes; chaque tête avoit soixante et dix mille faces ; chaque face avoit 70.000 bouches; chaque bouche, 70.000 langues ; chaque langue parloit 70.000 langages dont il se servoit pour célébrer les louanges de Dieu. » Mais ce n'est rien à côté d'un ange voisin qui a un million de têtes ; chaque tête, un million de bouches, et cha-

moins de XL années, de sorte qu'il semble qu'il suffisait d'en faire entendre la doctrine pour soumettre les esprits », Gagnier répond qu'il ne veut pas « contribuer à mettre au jour un ouvrage de ténèbres. » « Car l'imposteur (Mahomet), par cet artifice, surprit la crédulité de sa femme « Khaddigjia », puis il séduisit son esclave Zaïd, Ali,... et un petit nombre d'autres, dont M. de Boulainvilliers va faire autant de héros ayant une *héroïne* à leur tête » (sans doute Gagnier veut parler de la Mère-des-Croyants, Khédidja).

que bouche, un million de langues. » — « Il avoit un million d'ailes. Il soutenoit le trône de Dieu sur le chignon de son cou. Il tenoit dans sa bouche un cornet, et dans ce cornet il y avoit un trou qui contenoit le dénombrement de toutes les créatures de l'univers. » Enfin l'« ange Coquérico » apparaît : « Je vis dans ce moment un ange qui allongeoit son cou de dessous le Trône et qui sanctifioit Dieu en battant des ailes... » — « A l'heure de minuit précisément, il étendit ses ailes, et après en avoir battu, il chanta un hymne à la louange du Dieu tout-puissant et glorieux. » Azraël, interrogé, répond : « Cet ange, ô Ahmed, a été créé de Dieu dans la forme d'un cocq ; et quand il loüe Dieu, les cocqs de la terre le louent en même tems ; tous chantent, quand il chante, et tous se taisent, quand il se tait. » Un héraut, ayant appelé Mahomet, l'invite à faire ses trois révérences, en s'approchant du Dieu puissant et glorieux. Chacun de ces pas de menuet « a la mesure de 500 années de chemin ordinaire ». Alors un dialogue court, mais d'une infinie platitude, s'engage avec l'Éternel. « Et quels biens souhaites-tu ? demande Dieu — Je souhaite, répondis-je, de bien dîner, de bien souper et de bien dormir quand les hommes dorment — Tu as encore raison, me dit Dieu, ô Mahomet, pourvu que tu fasses la prière »... Dieu, en les congédiant, fait appel aux facultés gymnastiques de l'Archange : « O Gabriel, prens ton essor d'un plein saut et fais encore une traitte avec mon bien-aimé. » — « Gabriel me prit par la main pour m'introduire dans le Palais de l'Ambassade... Je vis 4 palais tous différents les uns des autres... Ensuite, je me promenai par les villes, par les champs plantés de myrtes. On ne voyoit que bocages, que

prairies, jardins potagers, gazons, tertres et canaux. Il y avoit de petits enfants, de jeunes garçons, des couppes pleines d'excellentes liqueurs, des jeunes femmes chastes et modestes, baissant la vue pour ne regarder que leurs maris... « Mahomet, dit Gabriel, tout cela est destiné pour toi et pour ta nation. »

Le Prophète, ayant parlé de cette Ascension miraculeuse à quelques personnes amies, — celles qu'il croyait le plus dévouées, on lui déconseilla aussitôt d'en faire une récitation publique. Aycha lui dit en propres termes qu'on le prendrait pour *un menteur*. Abou-Bekr était du même avis [1]. Tous ses parents semblent avoir eu honte de lui pour la maladresse qu'il s'entêtait à commettre. Autour de la Kâba, lorsqu'il se mit à raconter Boraq et ses courses dans l'espace, il fut accueilli par des bordées de rires. Abou-Djahal, son ennemi acharné, lui prouva qu'il n'aurait pas pu se reconnaître, la nuit, dans les ruelles de Jérusalem, pour de là, monter au ciel. Mohammed, embarrassé, imagina un biais : L'ange, dit-il, lui avait d'abord apporté « un plan de Jérusalem ». Abou-Djahal insista : « Et qu'as-tu vu encore ? » Le Prophète perdit patience : « J'ai vu Jean, fils de Zacharie, celui qui faisait signe des doigts ; c'est un homme roux, petit, courtaud, dont la chevelure a été grillée au feu... Je n'ai jamais vu d'homme au monde qui lui ressemblât autant que toi, Abou-Djahal ! »

Combien diffère la scène des premières confidences

1. Abou 'l-féda pense qu'il fit ce voyage avec son corps *jusqu'à Jérusalem* et dans les premiers cercles du ciel ; mais en esprit, à partir du septième ciel et jusqu'au « lotos de la limite » — *âïnda sidrati al-mountaha* (verset 14e, sourate d'*En-Nedjem*, 53e).

à Khédidja, au retour de l'entrevue avec l'ange sur le mot Harra! La bonne épouse est fière, et l'encourage, quoi qu'il advienne. L'égoïste Aycha le fait brusquement retomber sur les raisonnements les moins sublimes : elle a peur du scandale : si l'Envoyé, son mari, allait perdre *sa position éminente* ? Il vaut mieux qu'il se taise ; tant pis pour les révélations !...

Ce Miradj est comme une flamme ultime et fougueuse, étirée depuis la jeunesse, et qui vient flamboyer avec irritation parmi les cendres de la décrépitude qui se répandent. Aycha rapporte que le Prophète faisait souvent cette prière : « Seigneur, je te demande protection contre la paresse, la décrépitude et la dette, et contre toute chose par laquelle je pourrais m'égarer. Défends-moi contre la punition du feu. O mon Seigneur, lave mes fautes avec l'eau de la glace et de la grêle ; et de moi au péché, fais la distance aussi grande que de l'est à l'ouest. »

Le désarroi, pourtant, dut se mettre en son cœur, lorsqu'il se vit obligé de défendre l'honneur d'Aycha. On l'accusait d'adultère avec Safouan-ibn-Moattal, commandant l'arrière-garde au retour d'une expédition. Elle était restée à ses côtés un soir et une nuit, sous prétexte qu'un accident était arrivé aux harnais de sa chamelle[1]. Un certain Mistah, propre cousin d'Abou-Bekr, se plaisait à répandre cette grave accusation. Le Naby dut rester un long mois dans une cruelle perplexité. Enfin *la lumière* descendit du ciel, et l'émotion fut si forte, de la sentir tomber, qu'avec

1. Une des causes de la faveur d'Aycha, c'est qu'elle restait facilement et à toute heure « mobilisable ». Elle accompagna le Prophète dans la plupart de ses expéditions. Les autres femmes étaient plus sédentaires, plus lentes à l'étrier.

elle passa un flot de poésie éclatante, digne des splendides sourates du début. Le verset 35e, qui a provoqué le titre de la sourate entière (25e, *En-Nour*) règne sur elle par une noble métaphore : « Dieu est LA LUMIÈRE des cieux et de la terre. Cette lumière, pareille à un foyer dans lequel une lampe ; cette lampe, dans un cristal ; ce cristal, comme s'il était une étoile scintillante. Elle flambe du produit d'un arbre béni, d'un olivier qui n'est ni d'Orient ni d'Occident, et dont l'huile éclaire sans que le feu l'ait touchée. Lumière sur lumière (*Nouroun âla nourinn*). Dieu conduit à sa lumière celui qu'il veut, et il frappe des sentences (ou des paraboles) pour les hommes. Sur toute chose, Dieu est le Connaisseur. »

Chacun des calomniateurs reçut 24 coups de verge : le verset 4e de la *Lumière* lui en accordait légalement quatre-vingts coups.

Mahomet profita de cet événement pour régler les conditions de l'amour, puisqu'il se prenait toujours comme centre de la loi à porter au large de sa personne. Il précise la conduite de l'honnête homme envers la femme accusée sans preuves ; quel doit être le mariage des esclaves avec les servantes (32, 33, *En-Nour*) ; les punitions à infliger aux adultères des deux sexes. Depuis longtemps il avait dépassé le nombre de quatre femmes permises, — qui lui parurent sans doute suffisantes en un temps... Mais il n'osa pas changer la révélation à l'usage général, et se contenta de faire descendre du ciel une exception en sa faveur. Pourquoi quatre femmes plutôt que huit? Est-ce tout à fait au hasard? ou par l'idée qu'il en faut une à chaque saison?...

La lutte est engagée contre l'ennemie, la femme,

dont il n'a pas assez redouté, au début, les filets vulgaires et collants. Il légifère sur elle et se défend, mais le lutteur n'a pas toujours la victoire. Il s'irrite contre les femmes impudiques, « celles qui laissent voir leurs cheveux à des étrangers », contre les rebelles à l'ablution, les odieuses qui introduisent un enfant adultérin dans les héritages... (Eut-il des doutes sur sa paternité à l'égard d'Ibrahim par Marie-la-Copte?) Il méprise celles dont les serments ne vaudront quelque chose « que le jour où les pierres se ramolliront », et cependant, il garde assez d'illusions pour admettre leur sexe à l'honneur des serments. (Sourate *El-Moumtehina*, la 60e, verset 12e — liste de leurs premières vertus *obligatoires*.)

Dans la mosquée, il est préférable qu'elles n'entrent pas : elles ne savent que donner des distractions aux fidèles. Jésus a été plus indulgent pour les femmes, certes; mais il les imaginait sans fréquenter leur chair : il légiférait sur des rêves ! Mahomet s'était imposé d'abord une justice conjugale rigoureuse, accordant à chacune de ses femmes, *son tour*, et montrant Dieu comme affirmateur de cette loi. Mais, pas plus qu'au total des « quatre épouses », il ne resta fidèle à cette convention, juste en théorie : bientôt il bouleversa le roulement ; Aycha l'y aidait ! Marie Oumm-Ibrahim obtint aussi d'abondantes faveurs. D'autres se voyaient réprimander pour peu de chose ; par exemple Oumm-Sâlma, qui avait fait, en son absence et sans permission, construire un petit mur dans son jardin — Mohammed n'aimait pas le bâtiment ! Il dut être aussi importuné plus d'une fois par les entrées impromptues de ses filles, d'Ali ou de Zeïd, en sa maison, bruissante de tant de femmes. Il décida que les

« enfants ayant atteint l'âge de puberté devraient demander, à toute heure, la permission d'entrer » (verset 58 — *En-Nour*). Quant aux femmes « qui n'ont plus d'espoir de se marier ou d'enfanter (verset 59), elles peuvent, sans inconvénient, se dévêtir, mais non pas montrer leurs ornements ». Petite nuance exquise, et assez révélatrice du pouvoir que le clinquant avait sur ses regards. — Qu'une vieille dame, *avec ses bijoux et ceintures*, soit fort tentante, n'est-ce pas là une confession intime?

Nous savons aussi qu'on était, avec lui, trop familier; on le traitait d'égal à égal. Il désire qu'on se gêne davantage pour l'Envoyé, car « Dieu connaît ceux qui se retirent de l'assemblée à petit bruit, ou se cachent les uns derrière les autres » (verset 63, avant-dernier d'*En-Nour*). Il ne faut pas apercevoir Mahomet comme un héros d'opéra, déclamant avec des gestes et des tonnerres, devant la foule ameutée. Si quelques silhouettes de lui sont justes dans cette attitude, il faut les placer en marge de sa vie. Il s'insinuait plutôt dans les cœurs, à la manière de Jésus, à force de bonhomie, d'affectueuse indulgence... On lui signalait un paysan, un rustre, qu'on avait surpris urinant au milieu de la mosquée. — Par quoi le punir?... lui demandait-on... — Et il répondait simplement : « Laissez-le continuer, *cet homme ne savait pas.* »

Ses liens étroits avec la terre, le réalisme apparent de sa vie détruisaient à tous moments l'illusion du contact céleste dont il se réclamait. C'est même en cela, je l'ai dit, que réside le miracle de cette existence : qu'elle ait pu conserver, réunies, les deux faces de son rôle, et faire, avec succès, rayonner l'au-

réole stupéfiante de Naby devant des familles qui avaient les yeux si ouverts sur les petitesses d'un harem quelconque... Une de ses filles, Rokkia, répudiée par Otbah, fils d'Abou-Lahab, lui fut, un jour, ramenée : elle ne plaisait plus... On en usait envers Mohammed vieillissant, comme n'oserait agir aujourd'hui aucun gendre d'un ministre un peu stable. Par curiosité pure, ou afin de le mieux suivre dans la Voie Droite, on le tenait sous une continuelle surveillance. Des femmes venaient l'interroger, avec des prétextes futiles. « Une femme de la tribu d'Abd el-Ash'hal lui dit : O Prophète, la route par laquelle je viens à la mosquée est très désagréable et nuisible; que dois-je faire quand il pleut? — Il demanda : Y a-t-il une autre route plus belle? — Oui. — Eh bien, la plus belle route que vous prendrez après la sale, lui servira de purification[1]. » Un autre jour, une bédouine (c'est Asmâa, fille d'Abou-Bekr, qui l'a raconté) demanda au Prophète : « Quand j'aperçois sur ma jupe un peu de mon sang périodique, faut-il la nettoyer? — Oui, dit-il, avec le bout du doigt ; ensuite on lave, puis on dit des prières. » Un homme vient l'interroger sur la meilleure manière de ne pas rendre enceinte une esclave qu'il aime... (*Michkat*, II). Toute une casuistique, entortillante et futile, s'édifie sur les états de pureté et les moyens d'être pur. La question de savoir à quel instant précis les époux qui ont cohabité sont astreints à l'ablution légale, se ramifie en distinctions, à n'en plus finir... Une des questions les plus controversées fut de savoir si Mohammed avait

1. *Mishkat-ul-Masabyh.* Recueil de traditions mahométanes. Calcutta, en anglais.

« connu » Maïmounah *avant* de revêtir l'*ihram* (c'est un manteau de pèlerinage, sans coutures) ou *pendant* qu'il en était revêtu. — Car cela doit fixer à tout jamais les relations permises ou défendues entre époux, pendant le pèlerinage! « Abou-Bekr raconte du Prophète qu'il permit *à un voyageur seulement*, de toucher ses bottes *trois* jours et *trois* nuits (en guise d'ablutions, sans se déchausser). La même faveur est accordée à toute personne résidente, non voyageuse, mais pour *une* nuit et *un* jour seulement. Et dans les deux cas, il faut qu'elles aient mis leurs bottes quand leurs pieds étaient propres ». Oumm-Qaïs, fille de Mih'saïn, raconte : « qu'ayant apporté au Prophète son jeune enfant, il pissa sur les vêtements de Sa Majesté. Alors Il demanda de l'eau et se contenta d'une aspersion par-dessus, *mais sans laver l'étoffe entièrement.* » Et voilà un principe établi pour tous les cas identiques; aux bons musulmans à se le redire! Il existe d'ailleurs comme une hiérarchie des petites urines : celle des enfants n'est pas malsaine (opinion du Prophète, rapportée par Aycha), cependant celle des filles est plus sale que celle des petits garçons. L'urine d'un animal dont on mange la chair n'est pas impure; celle du chat non plus, parce que c'est un compagnon qui fait sentinelle autour de nous... (On peut boire dans le même vase qu'un chat. Au contraire le chien est haïssable, — puisque les anges refusent d'entrer dans la maison où il y a un chien; et on doit laver sept fois, avant de s'en servir, le vase où il aurait bu). Les rivières sont par elles-mêmes *propres*, mais il vaut mieux ne pas uriner dans l'eau stagnante et s'y baigner ensuite. Asouad et Hammam rapportent qu'Aycha disait (l'anglais voilera ce détail) : « I rubbed dry

semen off the clothes of the Prophet[1]. » Sans doute il est mort à temps; Dieu lui a épargné le gâtisme final! S'il avait vécu dix ans de plus, l'Islam aurait été peut-être aboli par une grande défaite. Il aurait péri sous les victoires gauches et irréligieuses d'un Asouad ou d'un Moçaylama.

Maïmounah l'espionnait surtout à la mosquée ; ses gestes de prières l'intéressaient. « Quand le Prophète, dit-elle, se prosternait, il tenait ses deux bras à la fois éloignés de ses côtés et son ventre de ses cuisses. Ses bras étaient assez loin de ses côtés pour qu'il eût été possible à un agneau de passer entre les deux. » Billal, à son tour, le premier des mouezzins[2], donnait volontiers quelques détails. Il répondit un jour à un certain Abd-Allah ben Omar qui l'interrogeait sur les actes de Mohammed, passé la porte de la Kâba : « Le Prophète s'est tenu entre les piliers ; il en avait trois derrière son dos, un sur son flanc gauche et deux sur sa droite (en ce temps, la Kâba n'avait que six piliers) ; après quoi il a dit ses prières. »

Omar ben el-Khattab ben Nofaïl, brusque et impoli,

1. Omm-Salma rapporte qu'Omm-Sâlim demanda, un jour : « O Propheta, quum videt mulier in somnis hominem amantissimum apud se accubantem, num debet suum corpus abluere? Dicit : Certè, si appareat in veste humor. » Alors Omm-Salma s'étonne, et cachant sa figure, dit : « O Prophète, y a-t-il donc des femmes qui rêvent de cette façon, ita ut humorem emittant? — Sans doute, fit-il, elles rêvent ainsi... »

2. A propos de Billal fils de Roubah, Anas rapporte : « Quand les musulmans vinrent de La Mekke à Médine avec le Prophète, ils désirèrent avoir leurs temps marqués pour les prières. Les uns voulaient un feu sur un point élevé, pour s'assembler en le voyant ; d'autres, souffler dans une trompette. Alors Billal fut chargé de répéter le Tekbir (*Allahou akbar*) à deux reprises, d'une voix forte. Tel fut le signal de la prière. »

toujours escorté de gens grossiers, aussi mal vêtus que lui, arrivait quelquefois chez le Prophète et se livrait à des plaisanteries de mauvais goût. Djaber a laissé la tradition suivante : « Omar vint à la porte, et on lui accorda d'entrer. Il trouva le Prophète assis, triste et silencieux, entouré de ses femmes. Omar dit : Je voudrais raconter quelque chose qui fera rire le prophète de Dieu... « Ma femme me demandait du pain : je lui répondis par une tape sur le cou, pour l'empêcher de recommencer... » Le Prophète se mit à rire et dit : « Ces femmes qui sont assises, là, autour de moi,... elles me demandent du pain... » Alors Abou-Bekr vint se placer près d'Aycha et lui donna une tape sur le cou. Omar, s'étant levé près d'Hafsa[1], la frappa de même sur le cou. Et ils dirent : « Demandez-vous donc au Prophète ce qu'il ne possède pas? » — Ce sont des farces d'adjudant au fond d'une cantine.

Omar aimait à taquiner les femmes de Mahomet — il les « embêtait, » comme nous dirions aujourd'hui. C'est du moins Abou-Horaïra qui le prétend. Les épouses se cachaient derrière le rideau, quand elles le voyaient venir. Et Omar faisait la grosse voix : « O ennemies à vous-mêmes ! Quoi ? vous avez peur de moi et *non* du prophète de Dieu ?... » Elles répondaient en chœur : « Certainement ! Vous parlez en brutal et vous avez mauvais caractère. » Le Naby mettait fin au badinage, en disant : « O Omar ben el-Khattab, sois plus sévère dans les œuvres de religion et de vérité. »

Ces anecdotes sont comme des fissures par lesquel-

1. Hafsa est la fille d'Omar; comme Aycha, celle d'Abou-Bekr. Les deux pères réprimandent leur fille.

les on peut jeter un regard dans le harem de l'Envoyé. Il eut constamment à souffrir de l'indiscrétion de ses femmes. Il maudit en toute occasion leur langue, leur intarissable langue, dont l'œuvre de destruction est à craindre, surtout quand il sera mort. Ce sont *en-neffatsati fy el-àoqadi*, les souffleuses dans les nœuds [1], les dissipatrices d'accords, les dévoilantes de secrets surpris dans l'intimité... Elles méritent cependant un éloge, ces femmes : elles surent mourir avec un ensemble attendrissant... Ou bien la Providence du Dieu unique, indulgente au Naby et favorable à l'Islam, se chargea de supprimer ces bavardes encombrantes ; ou l'habile main des premiers khalifes sut renvoyer tout de suite dans l'éternité des témoins qui étaient entrés déjà dans la légende.

C'est parce qu'il se plongea vaillamment au milieu de leurs troupes turbulentes, que Mohammed a été celui des prophètes qui connurent le mieux les femmes, et qu'il put, à leur intention, distiller le musc d'une législation serrée. Eurent-elles beaucoup à se louer de ce qu'il inventa pour elles ? C'est douteux. Il changea leur sort antique d'évadées de toutes chaînes, en celui d'épouses respectables, à la condition d'être liées *religieusement* de toutes parts. Mais le harem, tel qu'il fut conçu par lui, restera un essai très intelligent d'introduire la dignité dans la pluralité des femmes. Il est vrai que le mariage en fut singulièrement alourdi : ce qui n'eût été que quatre passades à la file des aventures, devint un cumul obligatoire

1. Si souffler *dans* ou *sur* un nœud suffisait à le délier, Alexandre le Grand eût soufflé sur le « gordien », au lieu de le trancher !

d'épouses, pudifiées peut-être, mais passablement éteintes en personnalité. Il les a délivrées, néanmoins, de la jalousie trop irritable, en distillant tout d'un coup leurs cœurs en vase clos, et, ce qui est plus encore, délivrées de l'esclavage sous lequel gémissent, avec de faux sourires, les Européennes — : *la mode et les toilettes au commandement !* L'exercice le plus admirable, dans ce dressage féminin, est celui que Mahomet fit accomplir à la respectabilité femelle, à peine née, en lui prouvant que son but était l'enfermement volontaire. La volonté d'un seul homme a suffi pour combiner un système de dépendance puissant et logique, lorsqu'il a fallu des siècles à l'Église chrétienne pour établir sur la femme une servitude égale, — un peu plus finement voilée cependant : la confession est moins brutale que le harem et les eunuques ; les mailles du filet sont plus invisibles... [1]. D'ailleurs, il ne faudrait pas croire que le mariage tel que les musulmans le pratiquent depuis longtemps, est celui-là même que rêva et voulut Mohammed. Pas plus que la parole du tendre et vague Jésus, celle de Mahomet, quoique bien plus précise et légiférante, n'a échappé à l'art des commentateurs. Le christianisme n'a eu qu'*un* saint Thomas d'Aquin : les musulmans eurent le bonheur d'en posséder *quatre*, Ibn Malek, Abou-Hanifa, Chafeyï et Hanbal.

Ces docteurs ont si scrupuleusement déduit, conclu et limité, que l'on n'invoque plus guère le *Livre* aujourd'hui, pour les fixations légales, mais bien

1. Le moyen le plus apprécié de se faire donner une absolution générale paraît être, chez les musulmans, de tourner autour de la Kâba. Pénitence déambulatoire ; et confessionnal en plein vent, humanisé à l'extrême !

l'autorité seconde érigée sur lui. Le critique pieux l'a emporté sur l'*auteur* du Livre, fût-il divin! Le tort grave de Mahomet, c'est de n'avoir pas assez comprimé son peuple, d'être resté *trop naturel*. Comme il ne sentait pas bien lourd le fardeau de la contre-nature, ce peuple n'a pas été provoqué à le soulever: faute d'insurrection plausible contre une absurdité religieuse, il n'a pas eu de Renaissance! Les musulmans peuvent croire tout ce qu'ils veulent, *sur la personne* de Mahomet: on lui fait parler son cheval ou son âne, et il répond à leurs discours... Un pape chrétien aurait immuablement fixé le dogme sur de tels sujets.

V

De même que les femmes avaient tressailli à l'heure prédite pour sa naissance; les femmes, conduit et quelque peu dévié le destin de sa maturité; les femmes, terni l'éclat de sa veine poétique en épuisant sa vieillesse; les femmes se pressent encore autour de lui, en foule, pour embaumer son agonie de leurs derniers parfums. A l'heure où la maladie commence, le vieux Naby leur appartient tellement, à ses femmes, qu'il demande humblement la permission d'interrompre le « tour » qui fixe les droits de chacune [1]. Il redoute leurs complots, les protestations et les cris... « Il

1. Tradition d'Aycha : « Le Prophète me dit : En vérité je sais bien quand tu es *contente* ou mécontente de moi. — Comment le sais-tu? — Quand tu es contente, tu dis : Je *jure* par le Seigneur de Mohammed; et quand tu n'es pas contente, tu dis : Je jure par le Seigneur d'Abraham. »

était alors dans la maison de Zaïnab, fille de Djach, car il passait tour à tour une nuit chez chacune de ses femmes. Il continua le tour. Se trouvant le lendemain dans la maison de Maïmounah, il assembla toutes ses femmes et leur demanda d'être soigné dans la maison de l'une d'elles. Or *elles y consentirent*, et on le porta dans celle d'Aycha [1]. »

Abou'l-féda raconte, d'après le témoignage d'Aycha : « Lorsque le Prophète vint chez moi, je me plaignais d'un violent mal de tête, et il me dit : Aycha, c'est moi, bien plutôt qui pourrais me plaindre du mal de tête. Puis il ajouta : Il ne devrait pas t'être pénible de mourir avant moi, car je serais là tout prêt pour t'envelopper d'un linceul, prier sur toi et te déposer dans la tombe. — Sans doute, répondis-je, cela me plairait... ; mais je crois déjà te voir, — ensuite, — revenir chez moi et prendre tes ébats avec une autre de tes femmes. » Le Prophète se mit à rire. » On soupçonne qu'Aycha avait quelque prétention à l'esprit.

Le mal s'étant aggravé, Mahomet dit : « Apportez-moi de l'encre et du papier, je vais écrire un livre qui vous empêchera de tomber jamais dans l'erreur. » Les assistants ne savaient que faire. Il leur dit, avec une majesté peu conforme à sa bonhomie coutumière : « Retirez-vous tous. Il n'est pas convenable de se disputer en face d'un prophète. » Ils en conclurent qu'il avait le délire. Quelques-uns lui ayant demandé encore ce qu'il voulait, il répondit : « Laissez-moi ; ce qui m'occupe vaut mieux que ce que vous m'engagez à faire. » Chaque jour pendant sa maladie, il récita la prière en présence du peuple, excepté les trois der-

1. *Abou 'l-féda.*

niers jours... » (Abou'l-féda). Aycha rapporte : « Je vis le prophète de Dieu au moment de sa mort : il avait auprès de lui un vase plein d'eau dans lequel il trempait sa main, puis il se touchait le front en disant : « O mon Dieu, aide-moi à surmonter les angoisses de la mort... » Alors sa tête devint pesante, et il retomba sur mon sein ; je jetai les yeux sur sa figure : il avait le regard fixe. Il murmura : « C'est le compagnon d'en haut ![1]... » Lorsque son âme fut partie, je reposai sa tête sur l'oreiller, puis je me mis à gémir et à me frapper le visage, *ainsi que toutes ses femmes.* » Aycha joue en toutes circonstances le rôle de coryphée : les autres épouses, pénombres de coulisse, se taisent et ne bougent pas. Aycha craint leurs gestes gauches.

Mais cette histoire de la mort, racontée simplement et avec une sincérité honnête par Abou 'l-féda, les Persans l'ont reprise et chargée de contours plus dramatiques. Par exemple, Fatima est amenée auprès du lit de son père, et jette un cri. Mahomet la console avec une rare présence d'esprit : « Au ciel, ma fille, tu seras la plus élevée en rang de toutes les musulmanes — et la première personne de ma famille qui me rejoindra en l'autre vie[2]. » Fatima s'échappe, en

1. Note tirée du *Sirat-er-reçoul* : « Aycha raconte d'autre part : J'entendais souvent Mohammed assurer que Dieu n'appelait jamais à lui un prophète, sans lui avoir *donné le choix* (de rester encore sur la terre ou de monter au ciel). Son regard étant devenu fixe, l'Envoyé s'écria : « C'est le compagnon élevé, *er-refiq el-aali*, l'habitant du paradis ! (que je veux suivre). » Je dis alors : « On vient de te donner le choix et tu as choisi »... *Feqoultou khouyirla fakheteurta.*

2. Et Khedidja, *la mère* des Croyants, que devient-elle ? Mohammed l'oublie ! — D'ailleurs ces paroles sont évidemment supposées; on les combina pour justifier après coup, par une pré-

hâte, et va chercher ses deux fils, Hassan et Housseïn. Puis elle gémit à l'oreille de son père : « Qui est-ce qui les aimera, maintenant? » Le Prophète triomphe de l'agonie, pour quelques minutes : il met son front sur la poitrine de Fatima, en disant : « O Dieu, accorde-lui la résignation! ». Puis ses yeux se referment et son visage est inondé de sueur. Fatima lui demande : « Où te trouverai-je, au jour de la grande épouvante? » (la résurrection). — Il répond : « Sous l'arbre auquel flotte mon étendard. Je serai là en prières, afin que le Miséricordieux pardonne à toutes les nations. — Mais si tu n'es pas là, où te chercher? — Au Pont-du-Sirat, où j'intercéderai pour les âmes. — Mais enfin... si je ne t'y trouvais pas? — Je serai près de la Balance du Jugement. — Et si, nulle part, je ne t'ai rencontré?... — Je me tiendrai alors sur la limite de l'Enfer, pour écarter de mon peuple les tourments du feu » (*Vie de Mahomet selon les traditions* [surtout d'après Mirkhond], par MM. Lamairesse et Dujarric). L'idée persane, qui fait intervenir aux derniers moments la touchante Fatime et les deux petits-fils, qui lui prête un rôle si pathétique, est beaucoup plus noble que la réalité probable : le vieillard expirant sur le sein d'Aycha. Elle ne manque pas de se mettre en scène, toute seule. Mais la tradition rivale à son tour la supprime, et ne voit que Fatima. L'antagonisme des deux jeunes femmes reparaît plus aigu. Fatima pouvait avoir vingt ans; Aycha en avait dix-huit[1].

diction, la mort de Fatima : elle ne survécut à son père que quelques mois.

1. L'orgueil dominateur et verbeux d'Aycha a souvent causé au Prophète les plus grands ennuis. C'est elle qui ruina aux

Abou 'l-féda remarque : « ... Il mourut un lundi, 12 du mois de *Rebi'a el-aoual*, et d'après cela, il y aurait concordance entre le jour de sa naissance et le jour de sa mort. »

La lâcheté humaine donne alors sa petite note ignoble. « Dès que le Prophète fut mort, la plus grande partie des Arabes quitta l'islamisme, excepté les habitants de Médine, La Mekke et Taïf... » « Le qadi Chahab ed-din rapporte dans sa Chronologie (*fy tarikhou*) que l'on courut en foule à la maison du Prophète pour le contempler encore, et que chacun s'écriait : « Comment est-il mort, lui qui doit témoigner pour nous? Non, non, certes il n'est pas mort, il est monté au ciel comme Jésus ! » (Abou 'l-féda.) Puis ils criaient à la porte : N'enterrez pas le Prophète, car il n'est pas mort ! Ils attendirent longtemps, jusqu'à ce qu'Abbas, oncle du Prophète, ayant vu le corps tout enflé, sortît et s'écriât : « Par le Dieu unique, le Prophète s'est endormi dans la mort ! » Abou-Bekr arrive ; il baise les membres du Prophète, il gémit : « Tu as été pour moi comme un père, je t'aime mort ou vivant. » Puis il sort de la chambre et trouve Omar ben el-Khattab au milieu de la foule, qu'il menace, en gesticulant, de son sabre énorme. Omar crie comme un possédé : « Non, le Prophète de Dieu n'est pas mort ! Et quiconque dira le contraire, je le pourfendrai ! » Il faut encore citer Abou 'l-féda, qui sait rendre avec netteté la scène poignante de l'ensevelissement :

trois quarts le succès, en récitation, du Voyage *nocturne*, par sa manie de s'ostenter favorite continuelle : « J'étais couchée, cette nuit-là, dit-elle, à côté du Prophète, et il ne m'a pas quittée de toute la nuit ! » Comment faire croire, après cela, que son corps était parti pour Jérusalem !

« On dit que le Prophète fut enterré le mardi, second jour de sa mort... Ali fils d'Abou Taleb, Abbas, ses deux fils Fadhel et Qatsam, Oçama fils de Zeyd et Choqran, ces deux derniers affranchis du Prophète, s'occupèrent de lui rendre les derniers devoirs. Abbas et ses deux fils retournaient son corps, Ali le lavait ; Oçama et Choqran versaient de l'eau. Il était couvert de sa chemise (ou tunique), et l'on ne mit pas à nu pour les laver, comme on fait ordinairement, toutes les parties de son corps. Ali disait : « O toi qui as été mon père et ma mère, tu sens bon, mort comme vivant [1]! » On l'ensevelit dans trois vêtements : deux étaient des tuniques de Sohar, et le troisième, une étoffe striée de l'Yémen. Quand il fut ainsi enveloppé, ils prièrent sur lui. Ensuite ils l'enterrèrent *sous le lit* dans lequel il avait rendu le dernier soupir. Abou Talha, un des Ansars, venait de creuser la fosse ; Ali, et les deux fils d'Abbas, Fadhel et Qatsam, y descendirent pour y placer le corps. » Tout cela est d'une simplicité qui émeut sincèrement. On sait gré à ces honnêtes convaincus d'avoir écarté du récit de l'heure triste tout apparat futile ou choquant.

Les auteurs de traditions disputèrent sur un point : qui est-ce qui avait eu l'honneur d'apercevoir, le dernier, le visage de Mahomet, avant que l'on ne rabattît le suaire?... Ali, sans doute, — ou peut-être un homme étranger à la famille, et qui pénétra dans la chambre à l'improviste [2]... Si l'âme du Prophète, guidée au ciel par l'Ange, put voir, à ce moment, ce qui se passait

1. Une tradition veut qu'Ali ait humé l'eau des lavages qui s'était amassée dans le creux des orbites et du nombril.

2. (Chronique de Tabari) — Abou Djafar ben Djarír et-Tabari (IIIe siècle de l'hégire).

autour du corps, elle eut lieu de tressaillir, joyeuse : car la défense qu'il avait faite de se plaire aux figures humaines était oubliée pour lui seul; on était avide de ses traits. Et ce fut le commencement d'un état d'esprit qui s'est maintenu très spécial chez les musulmans : ils portent, isolé en son unité, le souvenir vivace, accapareur de toute mémoire, de leur Naby. Aucun portrait dessiné ou peint n'aurait cette puissance d'évocation obligatoire, acceptée comme une idée fixe, tandis qu'ils repoussent dans un oubli dédaigneux, leurs sultans, leurs écrivains, leurs illustres de toute nature. Ceux-ci plongent dans l'immédiate confusion des morts qu'aucun signe n'a marqués devant le néant[1]. Peut-on croire qu'une intelligence pénétrante, comme celle de Mahomet, ne devina point le privilège qu'elle pouvait tirer pour lui-même de la prohibition des visages? Que ne supposerait-on pas d'un calculateur si prévoyant!

Les Musulmans s'indignent que les Chrétiens osent appeler Jésus « le fils de Dieu »; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont élevé Mohammed, tout en lui refusant ce titre, à une situation morale supérieure au fils de Dieu, par l'imitation étroite de son goût, presque de ses manies, en toutes choses. Mahomet avait-il entendu parler du succès de déification des empereurs romains?... Car en somme il se fit « déifier » sans le

1. Mahomet ne dut voir, en ses voyages à l'étranger, d'autres portraits que des caricatures déplaisantes. Sans quoi, on peut supposer qu'il eût été moins hostile à la peinture de la face humaine. Elle l'aurait tenté, comme les parfums suaves et les jolies femmes!... On raconte qu'il avait un bouclier orné d'une figure : il le prend, un jour, et s'aperçoit que tout vient d'être effacé... La main de Dieu avait travaillé pendant la nuit!...

dire, en tous les gestes de sa vie, plus positivement que Jésus lui-même, qui y laissait du vague.

Il est resté suspendu au plafond de l'islam, comme le coin d'acier dur qui descend sous le balancier pour frapper des millions et des millions de médailles toutes pareilles. D'après lui, les générations à la suite ont adopté tel parfum, telle coupe de barbe[1], se sont teint les ongles au henné, ont haï les chiens[2] et préféré les chats... *Islam* veut dire : résignation à la volonté de Dieu; mais on ne peut s'empêcher d'entrevoir, chez les Arabes du Ier siècle de la religion nouvelle, une singulière volupté collatérale à l'ordre divin, et qui les saisit au milieu de leur farouche indépendance — la volupté de s'*abandonner* à la réglementation minutieuse de la vie, de trouver là, devant soi, tout prêt et acceptable sans fatigue, le sens de la croyance ou de l'action. C'est un sentiment bien doux de paresse à créer, de nullité personnelle et définitive, d'où est tirée, aujourd'hui encore, la vénération des « convenances ». Panurgisme pieux ; *islam* de tout « ce qui se fait ! » La religion excuse le sommeil pour le restant de la vie[3].

Les jeux de hasard sont défendus aux musulmans,

1. L'histoire des envoyés du vice-roi Badhân est bien amusante. Ils parurent complètement rasés devant Mahomet, qui fit une grimace de dégoût et tourna la tête, en disant : « Malheureux, qui vous a commandé de vous mettre en un pareil état? — C'est notre maître. — Eh bien, mon maître, à moi, m'ordonne de respecter ma barbe et mes moustaches. »

2. Hadits : « Les anges n'entrent point dans une maison où il y a un chien, ni dans celle où l'on voit des *peintures* d'animaux » (*Michkat-ul-masabyh*).

3. C'est aussi l'idée issue du Livre immuable, conservé près du trône de Dieu. Tous les actes de Mahomet deviennent prototypiques.

mais il leur reste, — équivalente volupté — le jeu incessant de *toute* leur vie remise à la *chance* de Dieu. Ils jouent ainsi, et sont enjeux, même en dormant. Et puis n'est-ce pas une sensation forte de l'orgueil, que d'avoir au-dessus de la tête un monarque absolu, qui défait, à coup de caprices et par le miracle, pour vous seuls, les *lois immuables* de la naissance et du sort, surtout de la nature visible?

Les musulmans modernes répètent avec fierté qu'ils sont des *tabâïn*, des *suivants*, et non des *badâaïn*, des *innovants*. Cela convient à merveille à leur attitude couchée : les litières de la défaite n'ont plus qu'à défiler. Dans le désert d'opinion de ses contemporains, le *Naby* dut ressentir l'âpre jouissance des *innovants*, car il créa en tout — si ce n'est tout! Il pratiquait l'hydrothérapie, se faisait verser de l'eau sur la tête, et mourut la main dans un vase d'eau fraîche. Il découvrit cette vérité que les vêtements *blancs* conviennent à toutes les saisons, aussi bien froides que chaudes, et il manifestait pour la couleur *verte* une préférence raisonnée de bon opticien[1]. L'importance que prenait à ses yeux tout ce qui avait rapport aux femmes, à l'amour ou à l'enfantement, a donné, depuis lors, son pli original à l'œuvre des médecins et pharmacologistes arabes. Ils ont coutume d'apprécier la valeur de tel mets, plante ou drogue, d'après son influence génitive. Rien n'est plus « féministe » que

1. Les abat-jour doivent beaucoup aux Arabes. La plupart de leurs apparitions ont eu lieu *en vert*. C'est ainsi que Râbiah, la sainte de Jérusalem (on pourrait dire, la sainte Thérèse de l'Islam) — apparaît en songe, quelque temps après sa mort, à sa pieuse servante Abda, — vêtue, la sainte, d'un splendide manteau *vert* et d'un grand voile de soie *verte*.

la cuisine et la botanique des Arabes. C'est ainsi que l'oignon « cuit avec du jeune mouton », la graine de pin et l'artichaut sont favorables à la génération — (le Maître appelait ce dernier *El-Djenah* — l'aile ! (de l'amour) ; l'orange embellit le teint, mais surtout facilite l'accouchement. Une femme qui mange habituellement du coing (*safordjel*) est gaie, bonne enfanteuse, et ses fils ont un bon caractère... Que la courge donne le vertige et la mélancolie, ce ne serait rien, si elle n'était pas suspecte de nuire à Vénus. Le musc est utile aux affaiblis (Mohammed l'aimait par-dessus tout) ; au contraire, l'ail a tous les défauts : il entête, il nuit à la vision, il tarit la virilité. (Le Naby détestait l'ail, dont la saveur brûlante ne pouvait qu'irriter son estomac, sujet aux vomissements de la dyspepsie[1].) Il est vrai que beaucoup de ces qualités médicinales ont été simplement copiées sur Dioscoride et les auteurs grecs. Il se trompait quelquefois, malgré son admirable perspicacité. Par exemple, il buvait de l'*eau de pluie*, — très dangereuse comme collectrice de microbes, dans les pays de poussière et de courtes averses. Mais n'eut-il pas raison de proclamer l'impureté foncière du chien, à l'estomac bourré de vers, et aussi actif propagateur du ténia que le porc ?... Il aurait bien dû défendre l'usage immodéré du thé, du café et du poivre (le kousskouss, par conséquent) qui entretiennent dans les races desséchées par le soleil un amaigrissement inutile et une nervosité fatigante. Parmi tous les titres que la dévo-

1. Le *zakkoum* de l'enfer, l'arbre-à-diarrhée, n'est peut-être aussi que l'image — mais agrandie en punition humaine, d'un état maladif qui lui était personnel..

tion, amoureuse de son héros, accorde à Mahomet, il en est un qui manque : on aurait dû le saluer du nom d'*El-Qantra*, le *Pont*, parce qu'il a fait passer les produits spirituels d'origines nombreuses chez son peuple. En toutes ses créations, le prophète des Arabes fit preuve de mesure, de bon goût, de délicatesse dans le choix. Il est vraiment « un artiste », par ce côté de sa nature. Un jour, il aperçoit un passant, homme tout petit et très laid. Et le voilà qui se prosterne, la face contre terre : « Merci, ô mon Dieu, de ne m'avoir pas fait pareil! » Mahomet, un des rares prophètes qui aient tant *possédé*, nous fait voir en quels rapports un inspiré de Dieu peut vivre avec les objets d'art, — ce qu'il juge leur devoir... Il s'entourait, comme les meilleurs chevaliers dont il allait ruiner le paganisme aristocrate, de chevaux rares et de fines chamelles; seulement, depuis le règne du Livre, les éloges ne s'adressent plus guère aux palefrois vainqueurs en de stériles carnages : ils vont aux chevaux qui triomphent dans les courses. Lui-même est fier de Bahr, de Sabhah[1]. Ses armes sont aussi de bonne marque, et portent un nom distinctif, tout comme ses ânes, Ofaïr, ses mulets, Doldol, Fiddâh, El-Djouzàmi, El-Aïlieh; ses chamelles favorites, Qâsoua, et El-Adbâ, celle qui le portait à la colline des révélations. *Dz'ou el-fiqar* est connu pour avoir été son sabre habituel. *Dz'ou el-fiqar* avait même sa filiation d'origine : il avait appartenu à Mouabbeh fils de Haddjadj, des Banou-Sahm. Ses trois autres sabres venaient des Banou-Qyïnoqaâ.

1. Il défendait de leur tailler le toupet, de rogner leurs oreilles, ou de les castrer.

On prétend qu'à la bataille d'Ohod, Mohammed aurait tenu à la main un cimeterre sur lequel étaient gravées ces pompeuses inscriptions : « La lâcheté déshonore ; la valeur ennoblit. Un lâche n'échappe jamais à son destin » (*tradition persane : Vie de Mahomet*).

Et il assista, *dit-on*, à cette même bataille, casqué et couvert d'une demi-armure, la lance en main, le bouclier à l'épaule, avec une belle ceinture de cuir qui retenait le fourreau de sa lame... Il soignait ses mains et ses pieds, sa barbe, ses dents, ses cheveux, ses ongles, comme un acteur ou un mondain raffiné[1]. On peut dire que les deux tiers des *hadits* contiennent et tendent aux imitateurs de bonne volonté, des invitations expresses à l'imiter. Il était si plein de lui-même, et les autres si vides d'opinions, que l'on ne peut pas lui en vouloir... Les dessinateurs ont l'habitude de juger leurs dessins en les regardant inversés dans une glace. On pourrait ainsi faire, quant à l'œuvre de Mahomet : les imposteurs qui tentèrent de le copier, donneraient, par leur maladresse et leur grossièreté, la mesure de ses talents et de sa finesse. Il était encore vivant, lorsqu'un petit prince d'une tribu de l'Yémen, El-Asouad ben-Qab, annonça qu'un ange nommé Sohaïk lui avait amené un âne, d'origine céleste, qui était à la fois magicien et diseur-d'avenir. (On reconnaît là l'idée fâcheuse du Boraq, mais encore plus engagée dans la caricature.) Un autre ange, appelé Chouraïk celui-là, entraînait devant les yeux d'El-Asouad des cortèges de spectres et de démons.

1. Il se lavait souvent les mains dans une décoction de bois de prunier.

Enfin, — pour compléter cette charge involontaire du vrai Naby, l'imposteur prétendait posséder une langue extraordinaire, qui ne remuait pas dans sa bouche, à moins que les anges ne vinssent la remuer. El-Asouad — l'homme à l'âne — *Dz'ou el-hamar*, comme on l'appelait, fut trahi par sa femme Badân et tué par les soldats du Prophète véritable. Celui-ci agonisait : il eut encore la présence d'esprit d'annoncer qu'il y aurait plus de trente imposteurs. Un autre plus connu, Moçaylama, et d'une habileté beaucoup plus souple, affirma que Mohammed n'avait d'empire et de révélations que pour une moitié de la terre, l'autre moitié étant à lui-même. L'ange *Michel* lui avait obtenu, disait-il, une forte réduction du nombre obligatoire des prières : il n'en fallait plus qu'une par jour, ou même pas du tout. Il est curieux de constater que ce sont les deux idées les moins délicates, les plus malencontreuses de Mahomet, Boraq, l'animal prodigieux digne de la foire, et le marchandage des prières sur le conseil de Mouça, qui ont servi de tremplins aux deux ennemis les plus dangereux de l'Islam, bientôt privé de son fondateur. On croirait que l'œil de Dieu est artiste au point de susciter des malheurs à ses plus intimes préférés, chaque fois qu'ils manquent au bon goût. L'ange Michel permettait, de plus, aux sectateurs de Moçaylama l'amour libre et le vin à volonté. Il fut, comme Asouad, défait et tué à la suite d'une expédition que commandait Khaled ben el-Oualid. Celui-ci avait emporté un talisman des plus précieux, qui devait mettre désormais la victoire à ses ordres : un jour que Mohammed s'était fait raser les cheveux, on les jeta *au vent* pour qu'il eût la justice de les disperser — porte-faveurs ! — sur tout le peuple. Or, le

vent fut partial. Toutes les mèches avaient été entraînées vers Khaled, qui les ramassa et les enfouit dévotement dans son turban.

Les femmes, que Mahomet désira trop pour ne pas les connaître, et qu'il connut trop pour les aimer tendrement, continuent à entendre ses louanges, récitées par ceux de leurs époux, qui sont lecteurs de litanies! Mais il est probable qu'elles ne réussissent pas à l'imaginer en la sensibilité quintessentielle de leur cœur. Elles l'honorent de loin, comme un législateur froid qu'une muraille de versets défend contre leur familiarité caressante. Elles ne doivent même pas soupçonner, à travers le voile épais de déviations que la piété impose à son histoire, qu'il aima beaucoup les femmes, et qu'il en souffrit jusqu'à sa mort. A moins d'être pèlerines de profession, c'est-à-dire un peu mendiantes pour vivre, elles ne s'occupent jamais d'apprendre par cœur les sourates où il est tant parlé d'elles — et de leurs vices plus au long que de leurs vertus ! Aucune éloquente ne s'est jamais levée pour entraîner ses sœurs à la recherche enthousiaste des tombes, des jardins, des maisons, des moindres détails pour la légende, de celles qui furent les épouses incomparables de l'Envoyé ! Ce dédain de la note matérielle et documentaire est conforme d'ailleurs au culte oriental, plus subtil, plus vaporeux, plus indolent, que les précises et tactiles adorations du Nord. Ce vaste délaissement qui enveloppe, à deux pas du Prophète, l'histoire de ses compagnes, est beau comme la plus triste des ruines. On sait que Marie, morte cinq ans après Mohammed, fut enterrée dans le cimetière d'El-Baqiyi, à côté de son fils Ibrahim. Mais Khédidja, la bonne Khédidja, où dort-elle ? Une autre âme de saint

Jean-Baptiste, comme celle du Zéïd antérieur à la Mission, n'a-t-elle jamais rompu avec les rigueurs du dogme mâle, et reporté un peu de secrète tendresse vers la première confidente de la révélation? Et Qasim, ce premier fils dont Mohammed était si fier qu'il en porta le nom : Père de Qasim? — quel petit honneur, digne de sa chétivité, lui a-t-on jamais rendu? Et Aycha même, la rusée maîtresse au titre d'épouse, quand elle mourut quelque cinquante ans après le Prophète, un fossoyeur inexcusable a donc oublié de marquer sa tombe? Comment un de ces beaux chevaliers du paganisme, devenu un pieux chevalier, n'a-t-il pas eu l'ambition de « prendre un but », un *qsod* comme jadis, et d'établir l'harmonie d'une *qasîda* plus attendrissante que toutes les autres, sur les péripéties d'un voyage déçu en ces lieux sacrés, — aux « maisons désertes, et aux sources taries? » On reste comme ébloui devant les horizons qui s'ouvrent à l'Art, s'il voulait s'élancer à l'étude des formes extérieures de l'épopée musulmane, après celle du cœur musulman! La peinture et la sculpture, qui se sont épuisées ici, depuis des siècles, sur la noble histoire du Christ, n'ont pas même effleuré celle plus réaliste, et presque trop humaine, du Naby et de ses familiers. Par là, des trésors d'émotions, traduisibles par de belles lignes, attendent encore l'art explorateur qui les découvrira! Les archéologues islamisants ont aussi de beaux triomphes devant eux ! Presque tout entier, le cycle des souvenirs de l'époque mohammédienne est à reparcourir avec les yeux de la critique moderne. Ils mèneront peut-être, un jour, aux champs de bataille mémorables qu'ils auront su reconstituer, Ohod, au Bedr-Honeïn, ou Khaïbar, des théories de chrétiens

avides de s'émouvoir au contact de Celui qui ne fut point leur Prophète, ou même des foules indistinctement adorantes de Jésus *et* de Mahomet. Ne serait-ce pas à l'initiative prochaine des femmes d'Europe, celles dont les préjugés se volatilisent le plus vite, que serait, d'aventure, réservée l'édification d'une riche basilique en l'honneur des épouses primitives du Naby, des sanctifiées par son choix? La crypte appartiendrait au souvenir des onze concubines; chacune des compagnes légales aurait son pilier: il y en aurait onze, aux chapiteaux magnifiques, et quatre sans chapiteaux, — celles dont la chair fut dédaignée... Khédidja tiendrait toute l'abside et le maître-autel, tandis qu'Aycha règnerait, sérieuse au banc-d'œuvre, et folâtre dans la galerie du triforium. Et l'on n'oublierait même pas les *gens du banc*, les Ouatsla et les Abou-Dz'or: accroupis, en marbre, non loin des portes, ils présideraient aux bénitiers, sous la maîtrise du plus grand donneur d'eau bénite, Abou-Horaïra, l'homme aux chats!

L'ART APRÈS L'ISLAM

LES ARABESQUES

I

Déjà du vivant de Mahomet, on pouvait entrevoir deux grandes divisions se former parmi les hommes récemment obligés à être « musulmans » : celle des *abedinn*, ou croyants sincères, et celle des faux dévots, les *menafeuqinn*. Désormais, à travers les générations, ces deux « couleurs d'âme » vont se perpétuer ; elles se heurteront, violentes et tranchées, aussitôt après la disparition de Mohammed, fondront et compliqueront leurs nuances à l'infini, à mesure que l'intelligence islamisée variera ses souplesses, enfin se réduiront presque à l'unité de la dévotion populaire, lorsque les vives lumières de l'esprit cultivé s'étant éteintes, l'hypocrisie aura disparu faute de compétences à douter. Une de ces figures de noble piété que l'on ne peut abandonner, touchant l'auréole du Prophète (car elle se range sous sa lueur avec insistance), — sans au moins lui donner un regret attendri, est celle du fils d'Abou-Taleb, Ali, le deuxième disciple. Il fut

plus qu'un dévot convaincu et fidèle; on peut dire : la première grande victime de la religion nouvelle. Il plane sur l'islamisme aride, en lui versant une abondante rosée de tendresse et de pieux dévouement. Mais déjà d'autres signes, contemporains du Prophète, suffiraient à prouver que les âmes avaient beaucoup changé, qu'elles perdaient, çà et là, de leur primitive rudesse. Les cœurs, s'amollissant, tournaient au sentimental.

Par exemple, l'histoire d'Orouah et d'Afra, véritable petit roman de poitrinaires, peut exactement renseigner sur la qualité morale des esprits que Mohammed avait rencontrés, sur le tréfonds desquels il agissait : on les aperçoit moins universellement sauvages qu'on aurait dû le supposer... Orouah, tout jeune, perdit son père, Hizam. Il demeura donc dans la maison et sous la tutelle de son oncle, Ikâl. Celui-ci avait une fille nommée Afra. Les deux petits enfants jouaient ensemble, et, en grandissant, s'aimaient sans prendre garde. Orouah devint poète, et se passionna pour sa cousine. L'oncle Ikâl encourageait plutôt cette tendresse ingénue. Un jour donc Orouah supplia une de ses tantes, Hind, de s'en venir, pour lui, demander à Ikâl la main d'Afra. Et le bon oncle ne refusa point, bien qu'Orouah fût poète et pauvre. Mais auprès de la mère, l'envoyée n'eut aucun succès : cette femme était avide d'argent; elle voulait un gendre pourvu de richesse. Orouah se contentait d'être beau et de chanter. Il renouvela lui-même sa demande à la mère d'Afra : on fut inflexible; il fallait une dot!... Alors, ayant imaginé toutes sortes de combinaisons et d'expédients, il finit par se résoudre à partir pour la ville de Ràÿ, en Syrie — car là demeurait un de ses cousins, fort riche... Mais auparavant il se fit promettre avec solennité par Ikâl et sa femme

que la jolie Afra ne serait fiancée à personne, avant son retour. Puis il s'en alla... Le cousin de Syrie le reçut avec bonté ; au récit de sa peine, il s'attendrit et se montra généreux : le pauvre poète se vit gratifier d'un beau vêtement et de cent chameaux. Quelques fêtes eurent lieu en son honneur, et il repartit en toute hâte, le cœur comblé de joie.

Or, pendant son absence, un noble étranger, venu de cette même Syrie où lui-même voyageait alors, s'était arrêté dans la tribu d'Ikâl et d'Afra. Il avait ébloui tout le monde par sa générosité ; il égorgeait les chameaux pour des festins sans nombre, il régalait le peuple et répandait la fête autour de lui. Un jour, il aperçoit Afra ; il en reste frappé d'admiration et la demande aussitôt en mariage. L'honnête Ikâl s'excusa, puisque sa fille était promise. Mais la mère se laissa tenter par des cadeaux et des louanges : bien loin de décourager le Syrien, elle l'agréa sans hésiter. Ikâl, exhorté par sa femme, commença de faiblir : allait-il condamner sa fille à la pauvreté, simplement pour complaire à ce poète? Qu'y avait-il de si désirable en Orouah? D'un côté l'opulence, de l'autre, la gêne : le cœur lui-même d'Afra ne tarderait pas à préférer ce que la raison conseille... Le lendemain, l'étranger, prévenu par la mère, invita toute la famille à un repas magnifique, accompagné de présents à chacun ; puis devant tous et de nouveau, il demanda la main d'Afra. Ikâl, troublé, sans courage, accorda sa fille, qui fut livrée sur-le-champ à son époux, la dot ayant été remise. Quelques jours après, la malheureuse Afra était emmenée en Syrie, et Ikâl préparait une indigne comédie pour le retour du poète triomphant : il nettoyait la pierre d'un vieux tombeau, en recommandant aux hommes de la tribu de ne point parler du mariage d'Afra.

Le poète reparut, riche de cent chameaux. Ikâl le prit par la main et, avec une désolation feinte, le conduisit devant le tombeau fraîchement cimenté où la petite Afra, disait-il, était hélas! couchée à jamais. Orouah s'étendit sur la pierre, et durant plusieurs jours l'inonda de ses larmes. La vue de ce beau poète ainsi affligé toucha enfin une jeune fille de la tribu : elle lui dévoila toute la trahison. Orouah, l'ayant remerciée, s'abstint de reproches et de plaintes ; sans parler à personne, il équipa un chameau de course et se remit en route vers la Syrie. Après quelques recherches, il eut le bonheur de découvrir la maison du mari d'Afra. Et voilà qu'il se présente comme le descendant d'une antique famille, celle d'Adnân. On le reçoit avec honneur ; son visage plaît ; on se familiarise à lui. Au bout de quelques jours, Orouah s'adresse à une jeune esclave et lui dit : « Cet anneau que tu vois, donne-le à ta maîtresse, de ma part. » — « Non, certes! répond l'esclave, car c'est mal ce que je ferais là! » — « Je te jure, reprend Orouah, que ta maîtresse est bien ma cousine. Tu n'auras qu'à laisser tomber l'anneau dans le vase de lait, avant qu'elle boive. » L'esclave y consent, et le lendemain Afra rencontre sous sa lèvre, en buvant, le cercle d'or. Elle interroge ; l'esclave raconte l'affaire. Le cœur limpide d'Afra ignore le mensonge : elle vole vers son mari : « Sais-tu quel est ton hôte? s'écrie-t-elle. — Oui, c'est un fils d'Adnân. — Non, non, c'est le fils de Hizâm, c'est Orouah, mon cousin! » L'honnête Syrien remercie Afra de sa belle droiture et continue d'accorder sa confiance au poète dévoilé. Il n'a pas l'ombre d'un doute, malgré les méchantes langues qui lui soufflent : « Mais tu héberges ton déshonneur! » Il répond: « Orouah est un homme probe et juste, — mon hôte, et notre

parent! Il doit être respecté. » C'est à peine s'il reproche doucement au fils de Hizâm d'avoir pris un nom supposé : « Sois encore le bienvenu, dit-il, sous ton autre aspect » ; puis il se retire avec discrétion, laissant Orouah et Afra en tête à tête... Ils pleurèrent beaucoup et ne se dirent que des choses très nobles. Une petite servante que le mari avait eu la prudence de cacher derrière un rideau (cela est une tache sur sa grandeur d'âme!), afin qu'elle entendît et rapportât fidèlement, put assister, sans rougir, à leur dialogue d'amour. Orouah insistait seulement pour s'éloigner de celle qu'il adorait. Et ce fut le bon Syrien, lui-même, en sa bonté aveugle, qui supplia le poète de rester : « Ne t'abandonne pas à la douleur ; si tu pars, le chagrin te tuera, aie confiance en Dieu . S'il le faut, je me séparerai de celle que tu aimes et tu l'épouseras. » Cette générosité sublime transportait de reconnaissance Orouah ; il s'épuisait en remerciements, et se défendait d'accepter : «Non, disait-il, je renonce à toute espérance, je me résigne à mon malheur. Il faut que je parte d'ici. » Son cœur fut déchiré, en quittant la maison d'Afra. Il retournait comme un égaré vers sa tribu. Ses forces s'affaiblirent tout à coup, et il tombait en défaillance. Mais la pure Afra lui avait donné un voile dont le simple contact sur son visage lui valait l'illusion qu'elle se trouvait là. Voile guérisseur des vertiges, voile miraculeux ! A peine l'avait-il approché de sa face, que les douleurs se dissipaient[1]. Le poète ayant rencontré

1. On pense malgré soi, en lisant cela, au voile de sainte Véronique et à la figure de Jésus portée dans sa transparence ; de même que la feinte du tombeau d'Afra dut être, plus tard, copiée pour l'histoire de Roméo et Juliette, dont elle est un des pivots.

sur sa route un célèbre médecin de Yemâmah, Ibn Makhoul, lui demanda, en vers ironiques, une consultation : « Guéris-moi donc, si tu peux, du mal qui me tue, et qui se nomme la perfidie d'un oncle ! Guéris-moi, tu seras le médecin suprême ! » Le docteur hocha la tête : maladie incurable ! Orouah, de retour en sa tribu, se consumait de chagrin. Ses sœurs et sa grand'mère entreprirent de le sauver ; on eut recours aux drogues, puis aux paroles consolatrices : nul succès ! Orouah se rendait journellement à l'abreuvoir où jadis la chérie Afra menait ses chameaux ; il se collait la poitrine contre l'auge froide et là, sanglotait infiniment. On essaya du miracle, en le portant plusieurs fois autour de la Kâba. On supplia même le propre neveu du Prophète, Ibn Abbas, de prier Dieu pour sa guérison. Mais l'infortuné poète cessait peu à peu de parler ; un seul mot lui revenait aux lèvres : « Portez-moi chez celle que j'aime ! »... Un traditionniste a raconté ceci : « Je passais, un jour, sur le territoire des Beni-Ozrah, quand j'aperçus une vieille femme qui soutenait dans ses bras un enfant trop long pour elle et barbu. Je lui demandai qui était ce singulier enfant. — « As-tu jamais, « me dit-elle, entendu parler d'Orouah, le poète ? — « Certes, oui. — Eh bien, le voilà !... » — Un autre voyageur, Bachir, a rapporté ce qui suit : « Une tente des Beni Ozrah était isolée des autres. Devant, se trouvaient un homme étendu et une très vieille femme accroupie. Ayant salué l'homme, je n'entendis pas ce qu'il me répondait, tellement sa voix était faible. Je l'interrogeai : « Qu'est-ce que tu as donc ? » Il improvisa ce vers : « Hélas une perdrix est comme suspendue à mon cœur » (*image arabe pour signifier les palpitations violentes*). Et un autre vers, qu'il s'efforçait de murmurer, s'éteignit

dans un profond soupir. — « Bonne femme, dis-je à « la vieille, je crois qu'il meurt. » — Elle regarda : « Mon « Dieu, mon Dieu, s'écria-t-elle, mon cher petit-fils, il est « mort !... » Bachir l'ensevelit et récita les dernières prières...

Quand elle apprit qu'Orouah n'était plus, Afra, au comble de la douleur, se répandit en imprécations contre l'amour, les amants et les mères heureuses. Elle entra chez son mari, et en gémissant lui dit : « Mon cousin est mort à cause de moi, tu le sais. Il a enduré tant de souffrances pour rester honnête devant nous. Je dois me mettre en deuil et le pleurer. » — « Certainement, je t'approuve », répondit cet époux de toute perfection. Dès lors Afra, la fidèle au souvenir, se plongea dans les larmes avec une âcre joie. Mais une semaine ne s'était pas écoulée depuis la mort d'Orouah, qu'elle expirait à son tour, vaincue par le poids d'une souffrance démesurée.....

On sent déjà quelle énorme distance sépare ce petit drame larmoyant des franches amours de poètes-coureurs, de ceux qui résistaient au destin par la Vengeance ! La magnanimité est, ici, inquiète et maladive ; elle ne se raffine plus sainement.

C'est sous un pareil aspect que l'on va la rencontrer dans la personne souffrante d'Ali. La délicatesse de cette âme d'élite rayonne en tous sens, telle qu'un joyau à mille facettes. Il faut voir en lui un sens d'artiste et de philosophe attristé, qui produisit quelques œuvres, belles selon la tournure de l'esprit nouveau, et surtout l'unité d'un personnage moral, comparable aux meilleurs. La figure d'Ali restera en effet comme une source précieuse d'inspirations pour l'art futur, s'il en est de *musulman*, ou bien si, les catégories

étroites étant abolies, un plus grand Art, sans épithète, avide d'insuffler aux vénérables de toutes les croyances une autre vie, par la sculpture, la musique ou le dessin, la ressaisit pour l'immortalité. Les musulmans ont si peu développé, en art, la beauté de leurs saints particuliers, qu'elle reste vierge et à peine comprise. Les Abd el-Qâder Djilani ont pourtant une noble allure! Ce qui fait le charme d'Ali, c'est qu'on retrouve dès l'abord, idéalisées dans son cœur pur et pratiquées à la lettre, les plus belles vertus prêchées par le Qoran. Il avait la pudeur d'une jeune fille, au point de détourner les yeux d'un cadavre mis à nu par la furie du carnage : c'était après la bataille d'Ohod; il venait d'apercevoir à découvert le sexe du porte-drapeau Tolhah, couché parmi les morts. Cet exemple de la pudeur musulmane n'est pas rare; il garde néanmoins sa nuance significative, quand on sait qu'Ali, le pieux, le sage Ali, avait épousé, à la suite de Fatima, sept femmes, dont il eut environ trente enfants. Un Persan, Firdousi, a tracé d'Ali, ce bref portrait : « Pour l'assaut, un fier éléphant; pour la bataille, Ahrimane; son souffle est celui de l'ange Gabriel; son cœur, un nid que couve la générosité. » Il se maintint continuellement dans la noble posture de la franchise; il dédaigna la hideuse politique : et... il fut perdu. Sa douloureuse existence, coupée en deux par une déception profonde — le complot des méchants pour l'éloigner du khalifat que Mohammed lui avait si clairement promis, se reflète dans une suite de « sentences » qui traduisent comme la conversation d'un désabusé avec la partie la plus irraisonnante, la plus maladroitement impétueuse, de soi-même. Beaucoup de ces maximes sont personnelles à Ali, de sensa-

tion, d'expression naïve ; mais un grand nombre aussi ne sont, pour l'idée, que des réminiscences de la Bible, surtout de l'Ecclésiaste. On croirait entendre souvent un stoïcien résigné, ou un disciple du Christ, convaincu que souffrir est la seule joie du méprisable monde. Récité en litanie, tout cela semblerait lugubre : « Se maîtriser soi-même est la plus grande maîtrise. — Le médecin du cœur, c'est le silence. — Il y a trois choses qui font l'épreuve d'un caractère : richesse, puissance et mauvaise fortune. — Cacher ses malheurs est d'une âme virile. — Après une patience, annonce-toi la victoire. — Les larmes qui coulent à un homme par la crainte du Seigneur lui rafraîchissent les yeux. — Le ventre, voilà l'ennemi du héros. — La science, parure des hommes ; et l'or, parure des femmes. — Confie-toi en Dieu, il te suffira... » Touchant effort de sainteté dédaigneuse de l'expérience du monde, mais bien périlleuse pour qui a son trône à conquérir ! Ali fut un des premiers, peut-être le seul, « pris » jusqu'au fond par la religion du cœur, ligotté par elle de toutes parts, et empêché de se défendre contre les embûches. « Crains Dieu, dit-il encore, et tu seras en sûreté universelle. » De l'avoir cru tout à fait, il périt assassiné à Koufa ! L'exemple du doux Ali, victime innocente, pourrait servir à prouver que le Qoran, observé à la lettre, était aussi peu compatible que l'Évangile avec la lutte quotidienne de la vie. Son secours n'était pas assez souple. Celui qui s'imprégnait du Qoran sans les atténuations de circonstance, restait désarmé, vaincu d'avance, parmi les experts en ruses et mensonges. Toute une longue série de sentences roule aussi sur les dangers de la langue, sur les paroles inconsidé-

rées... « Pied qui se trompe, blesse; mais langue qui se trompe, perd. — La sottise de l'homme se reconnaît de deux manières : s'il parle d'une chose qui ne le regarde pas; s'il répond quand il n'est pas interrogé. — La blessure d'un discours est plus grave que la blessure des blessures. » — Le mot *langue* revient si souvent à travers les lignes[1], que l'on croirait entendre encore le Prophète lui-même s'indigner contre es bavardages de ses femmes, et maudire « celles qui soufflent dans les nœuds! » Mais ces réflexions amères, ces conseils tardifs, c'était sur lui-même que le pauvre Ali les faisait retomber. Il n'avait pas su tenir sa langue devant Aycha; il avait parlé contre elle; il avait accusé...De là tous ses malheurs, — de la vindicative au tendre, au clément! Il finit par conclure, pour soi-même : « Ne te mêle pas aux choses qui regardent le pouvoir », et on est tenté de sous-entendre ce qui était dans sa pensée : « car tu n'es pas habile à ces misérables choses-là! » Ali, premier martyr éminent, tient donc la tête de la lignée des sincères; après lui peuvent se ranger, sans déchoir, tous les vénérables en religion. C'est, avec lui, la veine mélancolique de l'Islam, beaucoup plus conforme à la couleur des temps modernes, que ne le fut réellement le premier âge de la croyance musulmane. Ali a obtenu, au ciel de l'immortalité, beaucoup de ce qu'il avait rêvé : le droit et la gloire d'être plaint, pour une tendresse, une noblesse inoubliables. La Postérité lui a su gré de

1. Prends garde à ce que tu dis... — Prends garde à qui tu vas te fier... — Ne parle pas sur tout ce que tu as appris... — Celui dont la langue court plus vite que l'esprit est en perdition. Le silence t'offre le salut; il vaut mieux que les paroles, etc.

n'être point vainqueur à la façon de Maououïah. Omar ben el-Khattab, le second khalife, pourrait servir de transition entre Ali, rêveur triste, et les viveurs sans vergogne qui allaient orner les petites cours des « Princes croyants ». Omar fut, comme Ali, un *âbed* sincère, un vrai dévôt, mais il se tenait à l'autre pôle où la finesse n'atteint pas; sa grossièreté transperçait les formes délicates de sa récente éducation religieuse. Omar se montre constamment gai — jusqu'à la farce, entraînant et superficiel; il jouit, en soudard, du bonheur de n'avoir jamais ni pensé, ni douté. Certes il ne dut pas effaroucher autant qu'Ali, la famille, déjà imposante par le nombre, des « hypocrites », de ces « menafeuqinn », chargés de choisir le Vicaire de l'Envoyé divin, et qui s'apprêtaient, le Qoran d'une main, le verre de l'autre, à continuer, à perfectionner leur vie éminemment païenne, pratiquants de surface, jeûneurs avec ostentation, exacts aux prières et dignes enfin de tous les éloges, pourvu que leurs cœurs ne fussent point sondés. Ils se montrent parfois si naïvement irréligieux qu'ils en arrivent à effacer sur eux-mêmes la vilaine ombre du tartufe composé. On dirait qu'ils pèchent contre l'Islam sans le savoir! Voilà pourquoi il n'est même plus besoin de parler d'une *Renaissance* des goûts et des arts antiques, qui aurait eu lieu à la cour des Khalifes par-dessus la doctrine imposée; ils n'avaient pas besoin de renaître, étant si peu morts! La tradition des chevaliers passionnés, grands buveurs, avides de femmes aux larges hanches et de beaux chevaux, se retrouvait sans changements, si ce n'est qu'ils avaient accru la force de leurs convoitises et comprenaient mieux le raffinement de leurs voluptés. Un des premiers prétextes à

se rejeter vers la littérature païenne fut trouvé par le khalife Omar, ou les familiers qui l'entouraient. On convint qu'il était nécessaire de bien comprendre les vieux poètes, Amrou 'l-Qaïs ou Nâbiga, pour approfondir, comme elle le méritait, la langue du Qoran. L'art embrouillé des grammairiens allait servir de paravent aux jouisseurs effrénés. Dès la fin du Ier siècle de l'hégire, les buveurs et les vins savamment variés, les gourmands professionnels, tiennent une place d'honneur. On discutait les mérites du *qarqaf*, ou vin qui procure les éclats de rire et le tremblement des alcooliques ; du *khandaris* ou *vieilli* dans les outres ; du *qaououah* ou enleveur d'appétit ; du *soulâf* ou vin de premier jus ; du *koulfah*, clairet, et du *djiah*, vin d'orge (mélange de bière et de vin ?). Dieu avait pourtant dit par la bouche de Gabriel (sourate 7e, *El-Araf*, verset 29) : « Mangez et buvez sans excès, car Dieu n'aime pas ceux qui font des excès. » Il est vrai qu'il avait ajouté dans le suivant (*le trentième*) : « ... Qui peut défendre de se parer d'ornements que Dieu produit pour ses serviteurs, *ou de se nourrir des aliments délicieux qu'il leur accorde ?* Ces biens appartiennent aux fidèles *dans ce monde*, mais surtout au jour de la résurrection. » Les amateurs de grands festins se voyaient peut-être légitimés par cette parole. Plus tard le khalife Mostakfi devait porter à la perfection cet art de la gourmandise, en créant autour de lui une sorte d'académie permanente de gourmets-poètes, qui récitaient, en vers, des recettes de cuisine. A ces assemblées, chacun des assistants tenait toujours un « morceau » poétiquement préparé, et sur un signe de Mostakfi, le servait aux concupiscences dilatées. L'un, par exemple, sait la pièce composée par Ibn er-

Roumi sur le meilleur sandwich (le *oudst*): « ...Gourmet friand des fins morceaux, prends deux rondelles de pain de froment pur — Tel qu'on n'en voit pas de pareil, et enlève la croûte qui en couvre les bords. — Lorsqu'il ne te reste plus que la mie molle et souple, mets sur l'une des deux tranches des émincés — De blancs de poulardes et de poulets, puis verse autour, en soufflant, un coulis de Djoudab (sirop de raisin). — Sur tout cela, place des lignes d'amandes alternant avec des lignes de noix. — Le fromage et les olives seront les points diacritiques de ces lignes; la menthe et l'estragon, les points-voyelles. — Quand tu verras surgir, entre chaque rangée, une crême striée comme l'étoffe *ouachi* du Yémen, — Prends des œufs rouges qui ont durci et parsème ton gâteau de dirhems et de dinars (de « blanchets » et de « jaunets » d'œuf). — Saupoudre les raies avec du sel, d'une main mesurée, presque avare. — Et après en avoir régalé ta vue, replie ton pain et savoure cela de bon appétit[1]. »

Ensuite, c'est Ishâk, fils d'Ibrahim Moçouli, qui révèle comment on confectionne le *sanbousadj*; un autre convive chante l'excellence des asperges (*helyaoûn*). Mais qu'est-ce que tout cela, dit un assoiffé, auprès du *douchâb*, ce vin splendide que l'on réconforte par addition d'un raisiné sirupeux! Écoutez comment le poète Ibn-er-Roumi vantait cette boisson : « Prends les meilleurs grains et le meilleur sirop; presse-les, macère-les avec soin. — Laisse-les séjourner longtemps au fond d'un vase, et tu boiras alors

1. Maçoudi, *Ketab meroudj ed-dzeheb ou mâden el-djouhor*. « Les prairies d'or et les mines de pierres précieuses », traduites par M. Barbier de Meynard.

le vrai vin de Babel : « *Cherbeta menhou el-bâbelyi nefshou* » (Maçoudi, VIII). Il faut dire, à l'honneur de ces cuisiniers, qu'ils savent jouir, par la vue, des contours de leur œuvre, sans se précipiter dessus comme des goinfres. Ils n'ont pas faim ; ils mangent par luxe. « Si le nougat voulait, dit encore Ibn-er-Roumi, pénétrer dans un rocher, son parfum lui en faciliterait l'accès... ; — Son aspect vient en aide à sa bonté intérieure; et sa beauté rend plus exquise sa saveur. » Veut-on savoir ce que ces croyants disaient du breuvage formellement défendu par le Livre de Dieu ? (Sourate 5, *La Table*, versets 93, 92) : « O croyants, le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont *une abomination* inventée par Satan. » Mostakfi écoutait avec délices l'éloge du vin en ces termes : « Aucune chose au monde n'a tiré, des quatre éléments, les plus exquis de leurs principes, les plus pures de leurs qualités, autant que le vin. Car il a pris la couleur du feu ; la subtilité de l'air, la douceur de l'eau, la fraîcheur de la terre. Le vin est donc le plus délicieux des breuvages. »

La poésie, on le voit, joue son rôle continuel dans ces réunions de délicats. Elle est si intimement liée au cœur arabe qu'elle reparaît en toutes ses recherches voluptueuses. Dans les palais, elle triomphe avec les belles esclaves, tantôt musiciennes, tantôt danseuses, mais toujours savantes en l'art double de la déclamation poétique et de l'amour. Elles s'offrent ainsi deux fois désirables, comme femmes et comme enseignes de beaux sentiments, car on les orne de bandeaux à inscriptions, on les inonde de vers tracés sur les principaux objets de leur parure. Abou 'l-Haçan a raconté : « Un jour, j'entrai chez le khalife Haroûn-er-Rachid.

Plusieurs jeunes filles esclaves l'entouraient. L'une avait, au front, un bandeau cerclé de perles et de rubis, avec cette phrase : « Cruel, tu as dédaigné « mon amour; Dieu jugera entre nous. » Sur un autre bandeau, je lus ce vers : « Je te lance les traits de « mon regard. A quoi bon? Ils ne t'atteignent pas! « Mais toi, cruel, tu m'as lancé les tiens et ils m'ont « frappée. » Une autre parlait aux yeux par un croissant de poitrine : « Je suis, disait-elle, une transfuge des « houris du ciel ». Un front voisin promenait cette maxime : « Abaisser sa joue vers un contact d'amour, « c'est se grandir! » Ailleurs encore circulait ce vers : « On la dérobe à mes yeux pendant le jour; mais la « nuit, peut-on dérober son image à mes songes? » Cette littérature de billets doux se répandait jusque sur les meubles : un divan moelleux, à la place probable où les amants succombent, offrait, au dire d'Abou 'l-Haçan, ces vers, en médaillon : « Le groupe de deux amants posés, là, joue contre joue, offre plus de délices que le parfum des roses. Ils sont enlacés comme les tours d'un nœud. » Certaines petites esclaves, aimant le mystère, avaient tracé au henné dans la paume de leurs mains, des sentences non moins attirantes... Ces jolies esclaves se donnaient en cadeau, de l'un à l'autre; et comme chacune était, le plus souvent, porteuse d'un répertoire spécial, cette nuance ôtait au présent son caractère de grossièreté charnelle; c'était l'art de l'artiste que l'on échangeait, non la galanterie de la femme... Haroûn-er-Rachid se trouvait, un jour, chez Zobéïdah, l'épouse préférée, la reine. De nombreuses filles, d'honneur ou d'atours, esclaves, la plupart, étaient groupées autour d'elle. Haroûn s'ennuyait : il finit par en distinguer une à son goût, juste

derrière le siège de Zobéïdah. Le Khalife fait un signe ; la jeune fille se penche, et ils se savourent mutuellement la bouche, derrière le dos de Zobéïdah. Puis il demande de l'encre et du papier; il improvise ce vers : « J'ai goûté le baiser à distance ; elle a donné ses lèvres aux miennes. » Il passe le billet à la jolie fille, qui, non moins habile à l'impromptu, écrit aussitôt : « Je n'ai pas eu à quitter ma place pour m'élancer vers lui ! » Elle lui rend le papier. Haroûn est joyeux, souriant. Il demande tout à coup à Zobéïdah de vouloir bien lui faire don de cette esclave. Elle y consent ; et voilà le Khalife Er-Rachid, qui se cloître pendant huit jours avec cette petite fleur amoureuse, tellement que nul ne savait où ils étaient cachés[1].

La reine Zobéïdah était, elle-même, fort éprise de poésie, antique ou nouvelle. Son goût mettait de front les vieux poèmes païens et le vertueux Qoran. C'est ainsi qu'elle avait imaginé de répandre dans son palais une étrange volupté : cent jeunes filles avaient appris, par son ordre, une fraction différente du Livre divin. Et circulant à travers toutes les chambres, elles ne cessaient de psalmodier, à voix basse, mais sur des tons accordés, chacune son chapitre su par cœur. De cette façon, le Qoran, murmuré par tous les bouts à la fois, était, chaque jour, récité en entier dans la maison de Zobéïdah — cascades de syllabes sacrées

1. L'Islam a beaucoup plus fait que le Christianisme dans la lutte du Droit masculin de choisir contre l'aveugle Jalousie de l'épouse. L'atténuation de la jalousie femelle, son amenée à une résignation acquise, sont des conquêtes morales toutes musulmanes. Le Christianisme s'est incliné trop vite devant les prétentions brutales de l'épouse unique. Cette ourse des cavernes a réussi à enfermer le mâle sous l'impérieuse tyrannie de son monopole.

qui bruissaient non moins que les jets d'eau. Les belles esclaves à la mémoire ornée, qui savent « rendre » à propos le plaisir de musique ou de poésie dont on leur a confié la charge, sont un objet de luxe primordial que l'on retrouve alors dans tous les palais. En cela éclate, encore une fois, la très grande délicatesse de l'âme arabe. Ces chercheurs ardents de belles femmes s'enveloppent toujours de grâces sinueuses et d'ornements qui font dévier la hâte. Jamais de rut sauvage et *muet*; pas plus que d'assaut brutal dans les cuisines de Mostakfi, le gourmand. Ils donnent tout le temps aux choses comme aux êtres d'expliquer leur beauté par une glose adjointe. Le Beau a le devoir de se présenter avec ses sentences, tel un roi use de hérauts. Cette habitude prise, nous la verrons bientôt s'épanouir, presque à l'excès, sur les murs de l'Alhambra : ils tiendront au visiteur une délicieuse conversation. L'aimable esclave, polie, galante et d'esprit cultivé, restera pour longtemps, à la cour des rois, l'ange gardien de toute poésie et l'excitatrice de tous les arts qu'elle fera graviter autour de la volupté.

L'alliance spirituelle et intime entre les poètes et ces filles de la danse ou du chant est constante. Mais pour être juste, il faut dire que si, le plus souvent, cette camaraderie se lia au profit de l'Art, elle ne fut, quelquefois aussi, qu'un vil complot d'intrigants contre le bien. L'histoire de Yésid II et d'Hababeh en dit assez long sur les dessous de ces brillantes cours du Khalifat, si pleines d'artistes et de dilettantes. Yésid avait acheté, au prix de 3.000 dinars, Hababeh, nommée encore Sallamat-el-Kass. Cette esclave l'avait rendu fou d'amour. La déraison de Yésid se tradui-

sait par une odieuse tyrannie. Un jour, le fils d'Abd el-Mélik, Maslemah, osa reprocher au Khalife ses rigueurs insensées et ses frivolités méprisables, depuis que, retiré au fond de son palais, il vivait dans la débauche avec cette esclave. Yésid eut honte, et fit un effort vers la morale. Mais Hababeh s'entendit avec le poète Ahouass et le chanteur Mâbed pour détourner le Khalife de cette nouvelle vie trop honnête, et le faire revenir à ses charmes. Le poète complice écrivit ces vers : « Si tu renonces, ô Yésid, au plaisir et à l'amour, sois donc ainsi qu'une pierre détachée d'une roche dure et insensible. — Où est la vie, sinon dans ce qui charme et passionne ? Qu'importe si un odieux censeur nous blâme et nous accuse de folie?..» Mâbed en composa la musique, et livra cette petite pièce à la mémoire de Sallamat-el-Kass. La rusée favorite se place sur le passage du prince et supplie : « Laissez-moi vous faire entendre un air nouveau que j'ai appris, un seul ! » — Yésid, sans défiance, y consent; Yésid écoute; et son faible esprit en est si charmé que sa bouche répète, tout le jour : « Où est la vie? où est la vie? sinon dans ce qui passionne!..» Il renonce dès lors à ses bonnes résolutions, et revient à la débauche dans les bras de l'esclave triomphante (Maçoudi, *Prairies d'or*).

Un trait qui nous semble comique, à distance, se répète dans tous les récits où il est question de la musique arabe : les airs, précieux ou humbles, se transmettaient à force d'être « serinés ». Il n'y avait pas d'autres moyens pour les apprendre, — car on abandonna vite, comme trop difficile, la notation empruntée aux Grecs. Toutes les fois donc que l'on lit dans les auteurs arabes de profondes considéra-

tions sur les modes et les rythmes, il faut comprendre que c'est l'ostentation théorique d'une science qui s'éteignit avant de jamais se vulgariser. Maçoudi, par exemple, s'exprime ainsi : « Les Perses créèrent les rythmes, les modulations et les divisions des sept modes royaux. Le premier était le *segaf*, le plus ordinaire; le *madarousnan* était le plus grave; le *saïgad*, ou tendre, touchait le cœur; — le *sisoum* grave, sérieux, pénétrant... » C'est là une nomenclature de dictionnaire, une érudition mort-née. « Chez les Arabes, continue-t-il, le hidâ (ou chant du chamelier) précéda tout autre chant... Il fut l'origine du chant musical et des refrains. Le chant prit ensuite les plus grands développements dans les lamentations funèbres des femmes. »

« Les plus anciennes chanteuses arabes sont « El-Djradetan », les deux « Sauterelles » (c'étaient deux esclaves contemporaines des Adites et appartenant à Maououiah-ben-Baker l'Amalécite). Les Arabes donnaient aux esclaves musiciennes le surnom de Krinah ...[1] » Dans la réalité, la musique se composait avec moins d'appareil et les airs se propageaient tout simplement. La plupart des chansons avaient *leur* propriétaire ; elles étaient choses *possédées*. Il dépendait de sa bonne volonté qu'il vous les enseignât ou non. Voici une anecdote qui rend bien compte de ces mœurs musicales; elle fut racontée au Khalife Er-Rachid par un certain Meskin, originaire de Médine : « J'exerçais le métier de tailleur; j'aimais le chant avec passion. Un jour, après un bon déjeûner, j'étais sorti tout

1. Maçoudi, *Prairies d'or*, traduites par M. Barbier de Meynard.

guilleret. Voilà que je rencontre une négresse qui, tout en portant sa cruche sur l'épaule, chantait l'air que vous venez d'entendre. Dans mon ravissement, j'oubliai toute affaire sérieuse — et surtout ma pauvreté ; je dis à cette femme : « Par notre maître Mo-« hammed, je te conjure de m'apprendre ton air. — Je « ne te l'apprendrai, dit-elle, que si tu me le paies deux « dirhems. ». Alors je tirai de ma poche les deux dirhems qui étaient justement destinés à la taxe journalière que j'acquittais chez mon maître, et les donnai à la négresse. Celle-ci, se débarrassant de sa cruche, s'assit par terre. Puis, s'étant mise à marquer le rythme sur la cruche, elle chanta son morceau, *le répéta jusqu'à ce qu'il fût gravé dans ma mémoire.* Quand il fut question de payer à mon maître les deux dirhems de ma taxe journalière, je ne les avais plus, et il me punit par des coups de bâton. Le lendemain, ma passion du chant me fit courir du côté de la négresse : j'avais enveloppé mon menton de linges et mes bras de bandages... « Tu as oublié l'air? me dit-« elle, en m'apercevant. — C'est comme tu le dis, j'ai « oublié!... — Eh bien, pour que je te le chante, ce « sera encore deux dirhems. » Je partis à la hâte mettre en gage mes ciseaux de tailleur ; et ayant payé la chanteuse, elle m'accorda une audition nouvelle de son air. Auprès de mon maître, même scène que la veille : je n'avais pas l'ombre d'un dirhem ! Il m'interrogea, et alors j'avouai que ces quatre dirhems, je les avais donnés pour apprendre un certain air... « — Lequel donc? fit mon maître. — Voici !... et je le « chantai. Mon maître, charmé, s'écria : Comment tu « savais cet air, et tu ne le disais pas? » — et il eut regret de ses coups de bâton. » Meskin, en racontant

cette histoire à Er-Rachid, avait soin d'ajouter ce détail habile : « Quand je sus l'air, la seconde fois, j'essayai de me faire rembourser par la négresse mes quatre dirhems. Elle me répondit : « Par Dieu! n'es-« père pas que je te les rende. Je suis certaine qu'ils te « vaudront quatre mille dinars, si tu chantes l'air de-« vant le Khalife. » Haroûn, touché par cette allusion directe, ne se montra pas rebelle aux libéralités : il accorda sur-le-champ les quatre mille dinars convoités par Meskin[1].

Quelques musiciens arabes ont laissé un nom; entre autres Mâ'bed, le « célèbre compositeur » toujours suivi de l'épithète d' « ancien »; Ishâk, qui avait repris les travaux d'Euclide sur la musique, et fut, pour le chant, l'adversaire d'Ibrahim, propre frère de Haroûn-er-Rachid[2]. Oleyyah, sœur d'Ibrahim, eut, elle aussi, une voix splendide. Et on fut longtemps à oublier la rivalité qui avait mis en lumière Ouraïb et Charyah.

Cet Ibrahim, frère d'un sultan, offre un des types les plus remarquables d' « artistes » que l'on rencontre dans les cours musulmanes. Les anecdotes abondent, qui prouvent la force et la pureté de sa voix. Dès qu'il chantait, ouvriers et domestiques abandonnaient leur travail pour venir l'entendre; les lois de l'étiquette étaient oubliées à la cour de Haroûn; « les cravaches s'échappaient des mains! »

On accusait pourtant Ibrahim (et l'accusation venait d'Ishâk) de ne pas se conformer « aux règles du

1. Maçoudi. On trouve, dans le même auteur, l'histoire d'une chanson qui fut payée 80.000 francs pour *une seule* audition.

2. On doit à M. Barbier de Meynard une très intéressante étude sur : *Ibrahim fils de Mehdi.*

chant ancien ». Ishâk, théoricien bourré de science, les proclamait éternelles et immuables. Il était le chef, à Bagdad, d'une école lyrique qui s'était empêtrée dans l'enseignement des modes et des rythmes conçus à la grecque, et il se faisait gloire d'user encore de leur notation musicale, quand tout le monde en délaissait l'exotique complication. C'est ici qu'apparaît une petite lueur du génie d'Ibrahim, car il *sentait*, lui, au lieu de raisonner. En escamotant les difficultés grecques, en simplifiant « à la moderne », comme on le lui reprochait, en avouant son goût bien décidé pour les fioritures brillantes et interminables, il se plaçait au centre même des pulsations sensitives de l'âme arabe ; il devinait les sourdes tendances du goût indigène, et satisfaisait, d'instinct, les besoins auditifs inconscients que ses frères de race ne savaient pas préciser. L'art des vocalises est en effet connexe à la prodigieuse puissance arabe d'orner et d'entrelacer les agréments. On dit « arabe », mais il faut toujours supposer les heureux mélanges de sangs étrangers qui vinrent alléger et fouetter, pour les raffinements de l'art, le sang purement impétueux des nomades : Ibrahim avait une origine persane, de même que sa sœur Oleyyah était née d'une mère étrangère, achetée dix mille dirhems. Haroûn-er-Rachid lui-même n'était-il pas issu, pour moitié, d'une souche esclave, par la belle Khaïzoran, la Yéménite?... La voix, premier don d'Ibrahim, voix souple et forte, au point qu'elle transmettait un ordre d'une rive à l'autre du Tigre, et doublait à l'aigu des trompettes sonnant sur un manège, était, chez lui, secondée par une mémoire merveilleuse : il était capable de retenir au vol un air que son imprudent possesseur avait chanté de-

vant lui! On l'accusa même, un jour, d'être plagiaire pour ce fait.

L'hygiène de ces chanteurs arabes nous étonne : ils mènent de front l'ivresse et les vocalises. La recherche de l'émission pure ne les gêne pas devant les coupes débordantes de vin. Ibrahim dit : « Je vide ce verre pour mon plaisir, et un autre, pour corriger l'effet du premier. » Les chanteuses de harem sont, elles-mêmes, grandes buveuses, et souvent à moitié ivres. Cela rappelle Néron, promettant aux spectateurs « qu'il allait leur filer des sons exquis, dès qu'il aurait un peu bu. » — Maçoudi exprime bien, dans un court paragraphe sentencieux et bénisseur, ce que les hommes graves pouvaient comprendre, au point de vue moral, de la Beauté, si universellement louée, du chant des harems : « Le chant aiguise l'esprit et adoucit le caractère ; il émeut et réjouit l'âme, donne la vaillance au cœur et enseigne la générosité à l'avare... Que Dieu récompense le sage qui a inventé cet art... Un tel homme est la gloire de son temps. Les rois s'endormaient en écoutant chanter; les souverains étrangers ne s'endormaient qu'après un joyeux concert de voix; les femmes arabes du désert se garderaient d'endormir leur enfant lorsqu'il pleure, de crainte que le chagrin ne circule avec son sang... » Le chant arabe populaire n'a pas dû varier à travers les siècles; il est toujours le *hidâ* du chamelier, — une mélopée langoureuse étirée en longueur infinie par un être qui poursuit l'écho de son âme, et, menant sa voix sur une échelle de modulations restreintes, ne l'égare jamais dans la région du chant lyrique heurté, des intervalles musicaux périlleux à franchir. Ce chantonnement procède par un pas-à-

pas si peu prémédité, par des générations sonores si spontanées dans leur manque d'audace, qu'il est accessible aux natures *bien douées* plutôt qu'aux talents exercés avec méthode. C'est la gloire d'Ibrahim d'y avoir réussi malgré sa science.

On raconte que les marins de Berbéra, joyeux d'avoir échappé aux vagues furieuses qui brisent sur la côte, avaient jadis l'habitude de chanter en cadence, dès qu'ils avaient gagné le large : « *Berbera ou Djafouna, ou moudjek el-madjenoun*; *Djafouna ou Berbera, ou moudjeha kima tera.* » « Berbéra et Djafouna — Et ta vague affolée; Djafouna et Berbéra — et sa vague telle que tu vois! » Cette composition, si enfantine qu'elle soit, contient tous les germes de la rare aptitude des Orientaux à développer, sans fin ni calcul, des broderies superficielles sur un thème dont la nullité désole. Les bateliers du Nil chantent aujourd'hui, pendant des heures, sans se lasser, sur ces simples mots : *Ia Marioum fil galioun — O Marie, dans le bateau*[1]... — Les intentions personnelles et inexprimables par des sons qui pullulent autour de chaque note, suffisent à rendre leur esprit captif de l'illusion musicale. De même les *ia lila — ia lila* — ô nuit! qui sont l'unique base sur laquelle des chanteurs arabes savent appuyer des variations issues de la plus surprenante fécondité. C'est le soupir d'impuissance à en dire plus long par les maladroites paroles, mais le signal de l'essor, en revanche, vers l'expression plus mystérieuse d'un même sentiment qui a ses deux couleurs, — claire et sombre[2]. A la cour de Moutamid,

1. M. V. Loret, *Recherches sur la musique en Égypte*.
2. Quel dommage que le chant n'ait pas été plus cultivé parmi

comme chez tous les autres Khalifes, les entretiens roulaient sur les arts, la littérature et les bienséances. Un jour, on vient à parler des danseurs, et quelqu'un énumère leurs qualités : « Il y a d'abord les naturelles, ou de tempérament : vivacité, sentiment inné du rythme, disposition intime qui porte l'élève à méditer son art et à s'en rendre maître. — Les qualités physiques : un cou long et dégagé, des reins souples, une taille mince, de la légèreté dans les pieds et de l'élasticité dans les orteils. Puis les qualités dues à la pratique de l'art : savoir tourner avec grâce « sur les pointes » fixes, ménager sa respiration et ses repos ; laisser flotter la ceinture ou bien enfler le bas de la tunique, balancer les hanches avec vivacité ; égaliser les mouvements du pied droit et ceux du pied gauche... » Le même dilettante savait encore distinguer « la grâce amoureuse » que le danseur peut mettre, s'il est habile, dans les temps forts ou faibles de la mesure, les temps frappés en retard, et ceux, en cadence.

Il est possible que la danse arabe, à l'époque où elle était un art cultivé, ait égalé en raffinements d'expression une musique arabe sur laquelle notre enthousiasme est tout prêt à se porter, quoique nous n'en puissions goûter les œuvres. Mais peut-être faudrait-il encore comprendre que si rien n'est resté dans le fonds populaire, des alléchantes descriptions de souplesse et de voltige que nous lisons dans les auteurs, la faute en est à ceux qui importèrent de toutes

les Arabes modernes ! Il eût trouvé des timbres inconnus dans le gosier de ces gens si habituellement à jeun ! Il eût peut-être balancé, par leurs découvertes enharmoniques, ce que perd tous les jours l' « Europe cantatrice » à ne savoir jeûner jamais !

pièces une chorégraphie étrangère, sans s'inquiéter de lui créer des racines vivaces dans le goût national. Les bédouins n'ont jamais paru comprendre l'agilité clownesque; et ils sont retombés à leur conception primitive de la danse grave, à peine souriante, peu gracieuse, d'une raideur qui n'exprime plus les fantaisies de la volupté, mais l'acte sévère de l'amour qui engendre. Ils traduisent cela par une sagesse lourde des chevilles, des rotules et des aines. Leur danse est, aussi peu que possible, « dégingandée ». Elle n'a pas su rendre la spiritualité de la jambe quittant la terre par un saut hardi.

On pourrait sans doute prouver que la joie de la danse provient d'un rappel sourd, à travers les articulations, du rythme préféré dans l'union charnelle. Chaque peuple a ainsi sa danse proportionnelle à sa tenue amoureuse, et accordée sur les mouvements de « son amour ». Sans avoir vu les danseuses favorites des Khalifes, je devine que leur ceinture devait, comme celle de nos femmes modernes, serrer la taille au-dessus du ventre par un lien étroit, précis et tendu. Car telle est la ceinture futile, — de coquetterie, et d'appas dessinés. Mais il y a l'autre ceinture de la femme arabe enfanteuse et pudique : on la met, celle-là, bas sur le ventre et lâche. Sa guirlande tombe, en protectrice, au-dessous du nombril; et elle se noue juste à l'endroit où la chasteté court des risques. La danse des Arabes contemporaines s'arrange de cette ceinture; mais elle n'aurait pas convenu aux prestes contorsions des excitantes « sauterelles » de harems.

II

Que la musique n'ait pas réussi à se créer sa notation appropriée, pas plus que la danse, — l'indispensable danse des filles porteuses de bandeaux symboliques, — sa théorie écrite, cela est un signe qui peut servir à les classer justement dans l'ordre des arts dont l'intelligence arabe se préoccupait avant tout. Si vantés qu'ils fussent, ni le chant ni la danse ne faisaient partie imbibée du « sang » arabe; la poésie, au contraire, coulait, de toute hérédité, dans les veines. Voilà pourquoi, à l'époque où, sans doute par un besoin d'imiter Mahomet qui n'avait rien laissé hors de la réglementation, les pieux docteurs se faisaient un jeu de codifier en tous sens et de légiférer, la Poésie, à peu près seule de tous les arts, fut honorée d'une rédaction très minutieuse de ses lois compliquées. La « Science de la versification » — *âloum el-aroudh*, fut réduite en système par un grammairien nommé Khalil, qui vivait à la fin du deuxième siècle de l'hégire. Chose curieuse, c'est au système musical arabe dont la théorie était si incertaine et si impopulaire, que ce vénérable Boileau emprunta les paradigmes des six éléments primitifs. Inventer n'était pas son affaire! Néanmoins il considéra la poésie avec ses yeux d'Oriental avides d'images, répugnant à l'abstraction. Le vers devint une tente, *bît* ou *baïtoun* (*chambre* de toile); et tous les éléments constitutifs du vers prirent le nom d'un des accessoires de la tente : pieux, cordes ou cloisons. Ces éléments, dont les *pieds* se composent, furent donc au nombre de six : corde légère, corde lourde (*sababoun khafifoun*, *sababoun tsaqiloun*); pieu joint, pieu séparé (*ouatadoun madjmou'ann*, *oua-*

tadoun mafrouqoun) ; petite cloison, grande cloison (*fasilatoun soug'ra, fasilatoun koubra*). Un vers se composant de deux hémistiches, *misrâ'oun* ou *chatroûn*, si chaque hémistiche avait *quatre* pieds, le vers fut dit *huité* (*moutsamanoun*) et *sixé*, à six parties (*mousaddasoun*), quand l'hémistiche n'avait que *trois* pieds. Khalil aligna ensuite sous le nom de *bouhouroun* (mers ou parterres) seize mètres qui furent dits primitifs. Plus tard, des grammairiens prosodistes se sont ingéniés à classer encore ces seize mètres en cinq cercles... — tels les ornemanistes s'amusaient à composer des rosaces en marqueterie. On comprend qu'une telle complication de pieds et de mètres, primitifs ou secondaires, ait énervé l'inspiration, et ait bientôt réduit le succès poétique à un effort ridicule vers les jeux de mots et les concetti — tours de force vides de toute pensée !

La rime s'appelle *qafiatoun* (suffisance). Ce mot rappelle les « il faut et il suffit » des problèmes de géométrie ; c'est le « nécessaire et le suffisant » sonore. Mais cette *qafia* se raffine elle-même en une essence nommée *râoui*, qui est comme une sensible incluse dans la rime même. Les poèmes sont souvent rimés tout entiers sur la même lettre, en *lam* (l), en *noun* (n), en *ha* (h), etc. ; à moins que le poète ne sente pas son souffle assez fort pour prolonger d'un bout à l'autre de la composition la même sonorité choisie. Alors, il s'adonne à la gentillesse beaucoup plus vulgaire, de moins haute littérature, de faire passer les rimes de son chant par toutes les lettres de l'alphabet, depuis *a* jusqu'à *z* (ou, dans l'ordre arabe, depuis l'*alif* (a) jusqu'au *ya* (y), en répartissant les vers sur chaque lettre en nombre à peu près égal. Dans les

qasîdas (*qsaïd*), tous les vers sans exception doivent se terminer sur la même rime. Mais elle ne change plus que de deux en deux vers, dans le cours des poèmes, — historiques ou autres, de quelque longueur. Ces distiques appariés se nomment *mouzdouidjoun*... L'importance de la césure, la rigueur de l'enchâssement des pieds selon le mètre classique adopté, l'asservissement à des rimes compliquées en position, ou épuisantes par la longueur de leurs répétitions invariables, tout cela donne une idée des obstacles que rencontre le versificateur arabe, et peut expliquer le respect dont le populaire, devenu très ignorant des choses prosodiques depuis l'islam, entoure ces grammairiens, ces oulémas qui, se lançant tête baissée à travers ce dédale, parviennent encore à en sortir avec, au bout des doigts, quelques vers de leur création. La franche poésie arabe est morte, évidemment, de s'être enfermée là dedans : on l'aperçoit prise, et peu à peu s'étranglant elle-même sous l'emmêlis des cordes lourdes et légères, des pieux disjoints ou conjoints, de la cloison grande et de la cloison petite...

A vrai dire, si j'apportais la machinerie d'un orchestre, toutes les pièces de bois, cuivre, argent ou bronze dont il se compose, les anches, les sourdines, les chevilles, les archets, et si je les réunissais, là, en un monceau « nécessaire et suffisant » aussi, je ferais moins de plaisir que le plus médiocre violon émettant quelques sons en mesure, *vibrant par la musique*, en un mot. Je me rends compte qu'à démonter les rouages de la prosodie arabe, on ne fait nullement sentir le charme des beaux vers. Je renvoie donc le lecteur aux quelques morceaux de Nâbiga, d'Amrou 'l-Qaïs,

que j'ai cités en *arabe*, à dessein, pour en traduire la sonorité. Même si l'on ne parvenait pas à y discerner les brèves et les longues, ou le heurt attendu de la césure, on en tirerait encore une idée sommaire, plus exacte, des cadences arabes, que de toutes les analyses patientes de syllabes mises à mort par isolement. Les cheikhs et oulémas des universités modernes, à Damas ou au Caire, continuent à disputer sur la véritable manière de scander tel ou tel genre de vers. Mais la question s'est encore embrouillée, depuis que la perspicacité des érudits européens s'est mise à la vouloir résoudre. A force de travailler sur les scansions des oulémas, ils en ont inventé de toutes personnelles, qu'ils ont fichées, d'autorité, comme des pieux de repère, dans les poèmes arabes, d'une musique plus fuyante souvent, moins rigoureusement saisissable [1]. D'ailleurs, à croire que Khalil produisit d'un jet, par fantaisie, pour obéir à une mode, l'édifice imposant

1. On doit à M. Stanislas Guyard un *Essai sur la métrique des Arabes*, qui mérite d'être lu. Il contient une théorie très curieuse de la seule et véritable scansion, entendue et comprise d'après une acoustique européenne. Il y a là une bataille redoutable d' « ictus forts » et « sous-forts » trouvés en des vers que les générations insouciantes scandaient, sans se douter le moins du monde de ces épineux dessous. Les vieux poètes en eussent été probablement stupéfiés, d'apprendre qu'ils maniaient des choses aussi dangereuses. Mais si l'ensemble du livre est inextricable, il renferme cependant quelques observations très captivantes sur les rôles variés de l'*accent tonique* et de l'*ictus* ou frappement d'intensité; sur le rôle phonique de la coupure appelée *djezm*, et du *soukoun* (ou repos). M. S. Guyard a, de plus, très finement saisi et noté quelle étude approfondie les anciens Arabes avaient dû faire des puissances naturelles et des efforts adjoints de la bouche humaine pour prononcer telle voyelle ou telle autre ; il a deviné les applications qu'ils en avaient tirées pour le rythme de leurs vers.

de sa « science », on se tromperait beaucoup. S'il en eût été ainsi, aucun poète n'aurait voulu y loger son indépendance. Khalil profita sans doute du regain d'enthousiasme qui se manifestait, en faveur de la poésie classique, par-dessus le Qoran, pour endiguer l'art poétique de ses contemporains : il dirigea le mouvement vers des règles qu'il croyait les meilleures, mais ne le créa pas... Jamais au monde, la poésie ne s'était vue ériger en auxiliaire aussi indispensable de la vie pratique. Son usage, à la cour des Khalifes, devint comme celui d'une langue des régions de métaphysique, où circulaient à l'aise, avec des ententes secrètes, les raffinés oisifs, les grammairiens épris d'élégantes chicanes, les favorites royales, les maîtresses de passage, les belles esclaves, virtuoses du chant ou de la danse, même les guerriers, aux fonctions plus rudes. Tout ce monde qui défile aujourd'hui devant nos yeux comme un rêve fantastique ou un personnel d'opéra, dut son enjolivement exquis au génie spécial de la race pour échapper à la prose quotidienne.

L'art poétique ne fut pas tout à fait le seul qu'on aimât au point d'écrire de longs traités sur lui. Les Arabes n'oublièrent, à aucune époque, l'objet de leurs prédilections antérieures à toute culture esthétique : le cheval. Ils écrivirent donc aussi sur l'art hippique et les haras. Et comme toute science qui se mire en son idéal exclusif tend à l'hyperbole, l'hippologie rédigée ne tarda pas à s'y lancer. Jadis on s'était servi des chevaux de guerre par un besoin chaque jour légitimé ; il y avait eu liaison et réponses incessantes du goût au besoin; après Mahomet, le luxe et le dilettantisme hippique l'emportent sur l'utilité mesurée. On apprécie les mérites du cheval d'après

des règles compliquées à plaisir et dont la rigueur *a priori* sent la manie. Les possesseurs de haras sont intransigeants au possible sur les mélanges de sangs chevalins et leur vraie aristocratie. On se montre impitoyable pour le cheval sans race, le *naghil* privé de tout sang arabe, le paria. On maintient, avec une sévère justice, à leur rang de demi-roture le *hedjin* (né de père arabe, de jument étrangère) ainsi que le *moukhrif* (de jument arabe, d'étalon étranger). Car, après Mahomet comme avant lui, l'instinct et le respect des généalogies continuaient à soutenir, comme un piédestal, la passion de l'éleveur et celle du voluptueux amant, collectionneur de femmes. Un jour, le Khalife Mamoûn chassait aux environs de Koufa. Il rencontre une belle fille qui porte une outre pleine d'eau. Tout à coup, la bouche de l'outre se délie; et la fille, de crier : « Mon père, je ne peux plus maîtriser cette bouche ! Viens m'aider ! Cette bouche dépasse mes forces !.. » Le Khalife, charmé par les pures intonations de cette voix et par des expressions si choisies, s'avance. La petite paysanne laisse tomber l'outre à terre. « Qui es-tu ? demande-t-il. — Je suis de la tribu des Beni-Kilâb (*kelb* veut dire *chien*) — De la tribu des *chiens* ?? Oh ! quelle idée !... — Les *Kilâb* ne sont pas « fils de chiens », dit-elle, mais des hommes braves, hospitaliers et nobles... Et toi ? qui es-tu donc ?... — Est-ce que tu as, demanda le Khalife, quelques connaissances en généalogies ? — Certainement. — Eh bien, je suis du sang des Moudharides. — De quelle famille des Moudharides ? — De la meilleure par ses aïeux, de la plus respectée... — Alors tu es des Beni-Kinânah. Mais de quelle branche des Kinânah ? — De la plus noble, de la plus

généreuse. — Alors tu es des Beni-Qoreïch..... De quel rameau des Qoreïch ? — Du plus éminent par la gloire... — Tu es donc un descendant de Hachem, le bisaïeul du Naby. — Oui, certes, je suis des fils de Hachem ! — Mais de quelle famille es-tu, des Beni-Hachem? — De celle qui brille le plus haut dans les honneurs... — A ces mots, la jeune fille se prosterne et baise la terre : « Salut, Émir-el-Mouménin, Khalife du Maître des mondes ! » Mamoûn, ravi, *épouse aussitôt cette généalogiste* : elle devint la mère de son fils Abbas (Histoire racontée par Abou Abd Allah en-Nomaïry). L'oisiveté des palais donne tout le temps aux amateurs d'hippisme de contempler le cheval, de l'étudier jusqu'à la minutie, et de « s'emballer » avec lui vers le ciel de l'exagération poétique, toujours expérimentale, toujours documentée pourtant. C'est l'époque où l'on écrit l'histoire des étalons [1] et des juments célèbres ; où l'on dresse la liste définitive des chevaux qui appartinrent au Prophète. Le soin que l'on met à les connaître et classer révèle les aptitudes d'un temps. Hosseïn, fils de Mohammed, du Diar-bekir, en a donné l'énumération suivante, dans son *Tarikh el-Qamiçy* : « Il y avait Sakb, Sabhah, la nageuse (ou encore, par un jeu de mots du Prophète, la « louange à Dieu » *Soubhan* Allah) ; Mourtedjez, le hennisseur sur le rythme *redjez* : El-Lizâz, l'accolé (présent du Mouqaouqas Djarih) ; Ez-Zârib, le robuste ; El-Lahif, l'effleurant (qui traîne à terre sa queue longue) ; El-Ouard, la rose ou le rosé..... Sur les suivants, tous les chro-

1. Les plus célèbres furent *Zâd-er-râkeb*, l' « Adam » de la race chevaline arabe et le cheval de Salomon ; *Haroun*, ou le hargneux ; *Zaïd* ou le développant ; *Aouadj* ; *Achkar merouan* ; *Himalah* ou baudrier ; *Bitan*, la sangle, etc.

*

niqueurs ne sont plus d'accord ; on cite : El-Ablak, le pie, le blanc et noir ; Dz'ou el-okkâl, l'entravé des deux pieds (par des taches) ; Dzou 'l-limmeh, celui aux cheveux qui pendent (crins du sommet de la tête) ; El-Yaçoub, le roi des abeilles ; El-Mourtedjel, l'oscillant ou le branlant (par le col) ; Es-Sirhân, le lâché-libre aux pâturages ; El-Bahar, la mer, cheval bai plusieurs fois vainqueur aux courses (impétueux, irrésistible comme une mer) ; El-Edhem, le noir ; El-Moulaouyi, le contourné, le gracieux ; Et-Terf, la perfection ; Es-Sahhâ, la « bouche ouverte » ; El-Mouraouah, le vent soudain ; El-Mandoûb, l'objet des regrets ; El-Moukdam, le bouillant ; Ed-Darimân, le hardi sauteur ; En-Nedjeb, le noble ; Es-Sidjil, le verseur d'eau... »[1].

Ce n'était pas assez de prêter à Mahomet des chevaux qu'il n'eut sans doute pas ; les traditionnistes rivalisèrent de souvenirs pour placer dans sa bouche des affirmations exagérées touchant l'origine et les vertus du cheval : il aurait été créé du « vent du midi », et aussitôt accueilli par Ismaël, qui lui prodigua les bienfaits d'une éducation raffinée... A côté des houris, les chevaux folâtrent au paradis ; les bienheureux du ciel se visitent à l'aide de ces purs-sangs, d'une blancheur splendide... On présente au croyant, dès qu'il entre dans ce séjour, un cheval étincelant qui a deux ailes... Salomon lui-même avait possédé quelques échantillons de cette race ailée...

Buffon dut connaître ce passage du *Livre des Chansons* (Kitab el-Agh'ani), avant d'écrire sa page, restée célèbre, sur le cheval. « De tous les animaux, le cheval

1. Voy. *En-Naceri* édité par le Dr Perron.

est celui qui se rapproche le plus de l'homme ; il a aussi la fierté, la générosité, l'amour des grandes choses... » Une fois lancés sur cette pente, les auteurs arabes rendent la main à leur imagination affolée. Entre eux, humains, et le cheval, des échanges inavoués de perfections s'établirent ; ils tirèrent de lui une sorte de *philosophie* à leur usage, en imitant sa sobriété, la sécheresse de son ventre, — en enviant ses muscles vierges de graisse ! Ils pouvaient se couvrir d'ailleurs de l'autorité du Prophète qui avait prononcé, un jour : « Le démon n'approche ni de l'homme qui monte un cheval de race noble, ni de la maison où le pur-sang estabrité ». — Ils ne tardent pas à découvrir le cheval « de pudeur extrême ». Un certain El-Aouzâï raconte, en effet : « Nous étions à l'étang. On amena un cheval et on lui présenta sa mère, afin qu'il la saillît. Mais il refusa obstinément. Alors on fit entrer la jument dans un lieu obscur ; on la recouvrit d'une grande housse et on approcha le cheval : aussitôt il saillit la jument. Lorsqu'il eut terminé, il la flaira et la reconnut. Tunc caput vehens ad mentulam suam, dentibus corripuit et eam repentè secuit ! Il mourut à l'instant. » (*Naceri.*)

Mouaouïah interrogeait Abou-Dzarr (est-ce celui du *Banc* ?) sur son cheval. Il en reçut la réponse que voici : « Certainement, il n'y a pas de nuit que le cheval de pur sang ne s'adresse au Ciel et ne dise : « Seigneur, tu m'as soumis aux enfants d'Adam ; fais « que je leur sois plus cher que leur famille, que leurs « fils et leurs richesses. » Eh bien, parmi ces chevaux, les uns sont exaucés, les autres, non... Or, *le mien* que voici, *toujours* il est exaucé ! » (*Naceri, ibidem*). On devine à quelle perfection pouvait atteindre, au mi-

lieu de cette apothéose du cheval par la littérature, la description de ses aspects, communs ou rares! Les plus minimes fractions de la personne chevaline fournissent la matière d'un chapitre : le toupet court et peu fourni ; le toupet reculé ou « qui découvre » ; le toupet étalé en long ; le toupet rude et le toupet doux au manier ; le toupet luxuriant ; le toupet « étourdissant »! — Puis les qualités primordiales de la face, de la nuque et des yeux, du chanfrein, du museau, de la bouche, du « mangeoir »!... Les remarques d'une ingéniosité déconcertante abondent en ces ouvrages des hippologistes arabes. Voulez-vous savoir quelle est la différence essentielle entre le cheval *berzaoûn*, ou de race inconnue, *sans* amélioration arabe, et le cheval *faras*, ou de haute lignée? C'est que l'os du *faras* est plus compact, plus serré sous un petit volume, que l'os du *berzaoûn*, qui est plus volumineux, plus épais en masse. « Le premier est la gazelle; le second, le bélier. » S'intéresse-t-on aux rapports mystérieux de ses proportions? En voici quelques-uns : « De la naissance du garrot à l'extrémité antérieure du sacrum, la distance doit être égale à une coudée d'un homme ordinaire ayant le poing fermé. » — « Un cheval est bien fait, quand un fil tendu depuis l'extrémité des naseaux jusqu'à la naissance de la queue, passant entre les deux oreilles, suivant ensuite le bord supérieur de l'encolure et la colonne vertébrale, a la même longueur qu'un fil tendu depuis le haut du menton jusqu'à la pointe du sabot d'un des pieds antérieurs, remontant d'abord sous la ganache, pour suivre, après, le bord inférieur de l'encolure[1]. »

1. *L'art équestre*, de G.-A. Delard.

Pour obtenir ce chef-d'œuvre vivant, il n'y a pas de soins qui paraissent trop pénibles. « Au moment où naît le jeune poulain, l'Arabe, en présence de témoins (autant que possible ceux qui ont assisté à la saillie), le reçoit dans ses bras, comme son enfant, le lotionne doucement par lotions entrecoupées, lui déploie et détend les membres, lui parle, le caresse pendant des heures, jusqu'à ce que l'œil du petit être se soit ouvert et animé. Alors on le met debout à terre ; on lui maintient légèrement les oreilles attachées et dressées ; on lui refoule la queue par en haut.. Un mois après sa naissance, quelquefois le poulain est sevré. Ensuite pendant cent jours, on ne le nourrit que de lait de chamelle. Et les cent autres jours qui suivent, on ajoute à ce lait de chamelle une poignée de froment digéré dans l'eau[1]. »

On a déjà vu, dans la première partie de ce livre, que l'esprit des Arabes semblait passer en sourdine, continuellement, de la beauté du cheval parfait à celle de l'animal humain admirable. Mais, par une déviation qui est très logique avec leur nature, le Centaure, la dualité cheval-et-homme rêvée par eux, ne se compose pas de deux êtres aux formes *physiques* harmonisées, ni également beaux en muscles : à l'un, le cheval, est permis le triomphe de la musculature

1. *Naceri. Ibid.* Je m'étonne beaucoup qu'un jeune médecin, en quête d'innovations frappantes, n'ait pas encore installé une « chamellerie-modèle », à Paris ou dans telle autre grande ville d'Europe, pour l'usage des épuisés qui ont fait le tour de tous les réconfortants connus. Ce lait, sauvage et « maigre », donne une grande vigueur à ceux qui en boivent quotidiennement, — et, dit-on, une résistance remarquable à toutes les maladies... Les petits Européens seront évidemment forcés, un jour ou l'autre, par la mode, à se ruer vers cette alimentation bourrue.

extérieure; l'autre, l'homme, se verrait indigne, s'il exhibait la perfection athlétique de son corps. Il le cache, le méprise peut-être, selon l'idée religieuse, et ne veut être qu'un sujet spirituel, paré des plus rares sentiments moraux, mais laissant aux portefaix la vanité des muscles gonflés. Un pur esprit régnant sur la matière d'un pur-sang, — telle est à peu près la formule de la vision arabe. Elle est certainement plus raffinée que le songe grec du beau gladiateur, tout à fleur de peau et affreusement vide d'esprit. Mais ce corps développé en formes, s'il était indigne de la recherche du héros moral, on pouvait d'autant mieux en tolérer la culture chez l'être d'orgueil futile, méritant les dédains, — la femme! Les mœurs et l'instinct la classèrent donc, encore une fois, dans une région voisine de celle du cheval. Les viveurs distingués de tous les siècles n'ont jamais cessé d'accoler, en manière de pendants, ces deux types de leur idéal tangible. Du haut de leur mépris pour ce double échantillon de la plus belle animalité possible, les Arabes se sont donc beaucoup préoccupés de la femme d'une belle apparence charnelle, comme de la jument digne d'éloges. Toutefois, le cheval du désert, n'étant jamais replet, aurait pu mieux servir à figurer l'œuvre arabe de sculpture vivante, à étaler la profonde science de myologistes des modeleurs par l'élevage; tandis que la femme arabe pouvait, autant que les autres femmes, et sans déchoir en beauté, noyer les accents de ses formes dans une certaine graisse, dissimuler la palpitation esthétique de sa chair.

Voici comment les connaisseurs toisaient de l'œil les sujets femelles : Haddjadj, ayant demandé à Ibn el-Qerria : « Quelle est la femme qui te plaît davan-

tage? », en reçut cette réponse : « Une jeune fille blanche et svelte, à la démarche inclinée et langoureuse, qui n'est pas déparée par une taille trop courte ou trop longue. — Et quelle est celle qui te déplaît entre toutes? — La femme ramassée et courte, bavarde et méchante... — Dépeins-moi celle qui est la meilleure à connaître et la plus douce... — C'est une jouvencelle brillante de santé, dont la peau est délicate, le haut du corps comme un jonc, l'autre moitié comme une petite colline (?), une fille brune sous l'incarnat de son teint; dont les coudes ni les talons ne forment pas de saillies: celle qu'une croissance exagérée n'a pas courbée et dont la taille n'est pas trop exiguë; une belle fille aux boucles frisées, aux longues tresses flottantes, potelée sous les hanches, aux articulations flexibles. Quand on regarde ses doigts, on les compare aux dents du peigne. Quand elle se lève, on la prendrait pour une colonne élancée. Voilà la femme qui fait naître les désirs et qui ranime son amant dans l'étreinte amoureuse[1]. »

Un autre expert en femmes, Gadbân, répond à un Khalife qui désire savoir ses opinions : « La pire des femmes, c'est la femme au cou exigu, au genou saillant. Toujours prompte à l'attaque, elle groupe autour d'elle les mégères de la tribu. Une pareille femme, cela vous a une fille dans le ventre, une fille à ses trousses et une troisième fille pendue au sein... Mais la meilleure des femmes est celle qui se dresse grande et majestueuse; qui, assise, tient le plus de place; la femme aimante et féconde qui a un fils dans

1. Maçoudi, *Prairies d'or*, traduites par M. Barbier de Meynard.

son sein, un fils dans les bras, et un fils qui la suit. » (*Maçoudi, ibid.*). De même qu'il a manqué très peu de chose à la destinée des Arabes pour qu'ils eussent une littérature dramatique abondante, de même il s'en est fallu de peu qu'ils ne franchissent le court espace séparant le goût de la belle chair féminine du sens de la plastique qui la traduit, en l'idéalisant.

Quelques faits épars contiennent et fournissent des lueurs de cet incomplet sentiment[1]. Par exemple, Yiahia, fils de Oukab, racontait — à la suite de nombreux traditionnistes qui pouvaient passer pour avoir eu la même impression : « J'ai vu à Bakkah, le tombeau de Hatim-Tayi[2]. Bakkah est une montagne où se trouve une vallée appelée Khahil. Là sont de vastes chaudières couchées sur le côté, près du tombeau, restes des chaudières de pierre dans lesquelles il donnait à manger. *A la droite du tombeau sont quatre jeunes filles sculptées en pierre*, et à la gauche *quatre autres statues* de la même espèce, toutes ayant les cheveux épars et se tenant, contre le tombeau, dans l'attitude de pleureuses. On ne peut rien voir de compa-

1. Mais la sculpture primitive eut-elle jamais de grands élans, chez un peuple, en dehors des Dieux à représenter? Et les graves Arabes, l'œil fixé sur l'Unité divine, pouvaient-ils s'y intéresser beaucoup ? L'idée chrétienne de l'art « sans distraction païenne » se confond avec la directrice de l'art musulmans. — De même, s'ils avaient eu un théâtre national, la moitié de leurs gestes, d'une sincérité primitive si charmante, n'auraient pas été possibles. Trompés par la perspective de la scène, fut-elle à ciel ouvert, ils eussent oublié le naturel, en adoptant un maniérisme des articulations.

2. Le héros légendaire de la générosité arabe; un de ces enragés qui se seraient ruinés en une heure, auraient égorgé tout leur bétail, pour honorer par un festin leur hôte ! On dit encore aujourd'hui : « C'est un Hatim ! » comme nous disons plus vilement, du héros de l'argent : « C'est un Crésus ! »

rable à la blancheur de leur corps et à la beauté de leur visage. Les Djinns eux-mêmes les ont sculptées en cet endroit... Souvent ceux qui passent les aperçoivent de loin et sont frappés d'admiration : ils se détournent de leur chemin pour les contempler à leur aise ; mais lorsqu'ils en sont près, ils reconnaissent que ce sont des sculptures seulement » (Maçoudi, *ibidem*). — Au contraire, je crois qu'il n'y a guère d'exemples d'Arabes s'arrêtant, extasiés, devant la beauté d'un corps nu masculin. Le développement harmonieux de la chair qui saillit sous la peau de l'homme fort, les laisse froids. Ils n'ont jamais compris l'athlète de robuste maturité, dont la vue enthousiasmait les Grecs. La faute en est peut-être imputable à la nullité esthétique, presque générale, de leurs femmes. N'auraient-elles pas dû leur infuser l'intelligence, si elles-mêmes l'avaient, des harmonies du corps mâle, et éclaircir les raisons obscures de leurs préférences pour tel ou tel cavalier jugé « beau » ? Mais quelles femmes, de quels pays, songèrent jamais à répondre aux éloges passionnés que font les mâles, de leur beauté flottante et fondue, par d'autres plus justes éloges des formes masculines, plus précises, plus sincères, mieux attachées, mieux déduites, évoluant du haut en bas suivant une meilleure logique ? Je ne les connais pas !

III

J'ai noté tout à l'heure, en parlant de la musique arabe, comment on pouvait définir son caractère distinctif : profusion des détails mélodiques dans un aplanissement général, qui répugne au *choix* des formes

décisives. L'artiste s'écoule uniment, sans tailler dans la matière œuvrable par de grands jets de préférences qui refouleraient le produit d'inspiration accessoire ou inférieure, pour faire triompher une *idée* d'ensemble, sublimée. Cet instinct de race — on pourrait dire peut-être : de toutes les races du continent d'Asie, — c'est le fond même des arts musulmans ; ils sentent à couvert et ils expriment en entortillant... L'insistance sur la métaphore, est-ce autre chose qu'une arabesque développée ? Mais arabesques ou métaphores ne sont-elles pas, elles-mêmes, filles d'un instinct séculaire chez l'Oriental : celui du temps à perdre, l'art de « muser » avant d'arriver au but? Au premier abord, cette disposition paraît inconciliable avec ce que l'on connaît de brillant et de surperficiel dans l'âme arabe.

Comment le peuple des cavaliers orgueilleux, passionnés, peut-il produire des artistes si différents de cette nature? Il semble vraiment que la patience du « poursuiveur d'enjolivements » sur le thème donné, en musique, ou en ornementation, soit là pour fournir la preuve, première et paradoxale, que l'aptitude de l'artiste est directement opposée, par son manque de fougue, à celle de l'homme d'action. Pour pratiquer certains arts à la manière orientale, il faut faire vœu d'abnégation particulière devant la vie communément vécue en aventures. Rien de plus prolongé en sourde monotonie que le travail de l'ornemaniste ! Et c'est en cela pourtant que triomphe, qu'éclate en fleurs rares et magnifiques, le goût arabe. Le développement de la fioriture, la génération quasi spontanée des lignes arabesques, le génie enfin des enlacements dits « capricieux », on touche là au cœur même d'un Art. Sa complication, qu'elle soit voulue ou inconsciente, effraie et dé-

route. Mais elle n'est, en vérité, que de surface; bien des parties en sont, comme je le montrerai tout à l'heure, assez facilement saisissables dans leurs amorces. Peut-être l'écriture arabe des genres « taliq » (suspendue) ou « neskhy » (copiée) a-t-elle aidé, à l'origine, les esprits à concevoir la grâce des enroulements et des traits jetés, par l'amusant spectacle de ses jambages émaillés de petits points diacritiques. A moins que l'on n'aime mieux penser juste le contraire : que l'ornementation arabesque, déjà née, déjà influente, s'est attaquée, la première, à la raideur du Koufique et est parvenue à faire danser ses lettres sur des béquilles futiles... Quoi qu'il en soit, quelque beaux qu'apparaissent dans l'or et la couleur pâle, les titres des manuscrits, quelque pleines d'intentions éloquentes que s'offrent aux regards les boiseries studieusement fouillées, c'est sur les murailles de certains édifices, et là seulement, que l'Art des Arabes étale son ingénieuse et grandiose richesse.

Il faut donc dire quelques mots de leur architecture, — piédestal de l'arabesque — avant d'admirer les dentelles qui la recouvrent, d'en saisir, s'il se peut, quelques fils logiques. L'habitude vulgaire de penser tout de suite à l'architecture, lorsqu'on entend faire l'éloge de l'Art musulman, n'est pas injuste. Il rayonne, grâce à elle, de façon claire, et tellement que les autres arts semblent assoupis dans la pénombre des demi-succès. L'opinion générale se résume donc en un sentiment bien proportionné. Nous avons déjà remarqué ce détail (il a sa portée), que la Kâba fut *diminuée* de hauteur, lors de sa plus antique reconstruction par les mains d'Ibrahim et d'Ismaïl. Ce n'était pas encore assez pour le plaisir de perspective des Mekkois, car lorsque Mahomet le probe, vers l'âge de 35 ans, diri-

gea une seconde reconstruction décidée par les Qoréïchites, on changea de nouveau les proportions du petit édifice, et une fois encore *au détriment de la hauteur*[1]. Y a-t-il un mystérieux désir au cœur des hommes qui habitent les pays de longues plaines, sans incidents, ni abris de montagnes (que ce soit la Hollande humide ou le sec désert) d'élever des constructions qui fassent, au loin, paravent prolongé devant leurs yeux? C'est possible, d'autant plus que ce goût s'accorde raisonnablement avec celui des minarets brusques, des tours osseuses, des clochers à bout d'équilibre, qui pointent sans transition, dans le ciel, comme des apparitions inquiétantes. Ces deux genres de lignes, en masses longues, en élancements exténués, se font valoir l'un l'autre. Bien plus, ne devrait-on pas découvrir une liaison, et ensuite une copie, entre l'épanouissement des palmiers, très haut dans le ciel, afin de fuir l'air irrespirable au rez du sol, et le fleurissement des tours, des minarets arabes par leur pointe extrême, involucrée d'un balcon? Les minarets debout, un peu à l'écart des mosquées dont les coupoles simulent la foule croyante, sont de grêles imâms en prière, la tête ceinte d'un fragile turban, petites portes ouvertes qui planent, — regards perdus dans l'extase. La leçon du minaret équivaut encore à celle d'un drapeau de ralliement hissé, en pays hostile, au mât de première conquête. Les vents l'ont déchiré, les vents, dissipé; puis la pierre solide fut substituée au bois; et cette flè-

1. Mahomet aurait pu, dans le Qoran, donner le plan général d'une mosquée, en indiquant ses dépendances obligatoires; il ne l'a pas fait. Cette lacune est remarquable de la part du grand et prévoyant « missionnaire », qui calcula si bien toutes les parties de son œuvre.

che, une fois aimée, ne cesse plus d'être entourée d'amour, parce qu'elle dure, quoique alourdie, longtemps après que la flamme flottante est morte... Il se peut bien encore que les primitifs Arabes aient puisé dans la nature environnante l'idée de la colonne torse, — s'ils ont eu jamais le mérite d'en façonner une seule, avant de s'habituer aux importations plus faciles du monde romain : ils n'avaient qu'à contempler le port des vieux troncs d'oliviers qui se contournent sur eux-mêmes, sans se nouer de souffrance... On sait que les 850 colonnes qui soutiennent la merveilleuse mosquée de Cordoue furent prises un peu de tous les côtés, aux monuments de Nîmes et de Narbonne, à Séville, à Tarragone ; Constantinople aussi fut dépouillé au profit de l'Espagne. Amener les marbres d'un travail coûteux, que l'on trouvait au fur et à mesure des conquêtes, devint un système d'économie et de rapidité. Il n'y eut pas que des colonnes importées. La plupart des éléments de la construction arabe venaient de l'étranger — les proportions des coupoles et de leurs pendentifs, celles de l'arc outrepassé, l'idée des dômes surélevés, à tendance ovoïde, enfin les divers « appareils » employés, seuls ou combinés, dans l'élévation des murs. On s'appuie *quelquefois* sur le fait de ces emprunts pour reprocher aux Arabes architectes de n'avoir rien inventé. Mais l'architecture de tous les peuples n'a-t-elle pas vécu de ce petit nombre de formules primitives, qu'ils se sont repassées ou reprises à l'envi? Et quelle race, en ce sens, ne serait pas coupable d'imitation? Les Arabes ont justement le mérite d'avoir innové dans une région d'idées où les succès ne furent pas souvent définitifs, et où le progrès se traîne assez lourdement : celle des monuments élevés. On leur doit le paradoxe d'équi-

libre en hauteur et la sveltesse fragile des minarets, à tige ronde et lisse qui cherchent à éclore par la pointe, ou bien étagés avec des oppositions apparentes d'aplombs jusqu'à la limite où l'œil craint de voir le système s'incurver sur sa base. D'ailleurs ils n'ont fait, en cela, qu'adapter à leur goût la silhouette d'une chose vieille comme le monde, la tour à feu, le signal d'importance construit, la logette de guet à grand rayon. Dire que le minaret sera toujours la suprême expression de l'édifice lancé en hauteur, je ne l'oserais pas. Néanmoins il offre ses lignes très particulières, et l'occasion unique de son ornementation brève sur des facettes étroites. Jusqu'ici le désir humain de construire *élevé* a subi de fréquentes défaites : il s'amuse, dès la base, à nous étonner par sa science de maintenir debout une masse imposante qui ne cherche, à chaque degré, qu'à choir. Aussi, la pureté du Beau qu'il pourrait bien rencontrer est tout de suite viciée par cette médiocre préoccupation du tour de force — qui nous ravira ! L'équilibriste-ingénieur se hâte de dominer l'artiste. C'est ainsi que les clochers des plus belles cathédrales, vus *sans étonnement de leur hauteur*, n'apparaissent plus que comme des accumulations de lignes mal cohérentes, qui ne s'échappent du sol-origine qu'avec timidité ou inquiétude. La plupart des simples tours, si elles sont carrées, fatiguent par leur « angulaire » persistant ; si elles sont rondes et massives, s'alourdissent, sans surgir, comme des ventres reployés en eux-mêmes. Les tours de fer modernes sont des fouillis de petits brins qui évoquent, vus de l'horizon, l'idée d'une œuvre patiente d'insecte qui finit trop mince après s'être essayé sur une base trop pattue. Les minarets eux-mêmes, les jolis minarets, ne sont-ils pas souvent,

pour un rien qui leur manque — surtout à Constantinople et en Asie-Mineure — de prétentieuses bougies coiffées d'un éteignoir de métal vert? L'obélisque, sobre d'arêtes, d'une solidité sans joints qui rassure l'œil, fier dans sa sécheresse et nerveux comme l'acier d'une lame, est peut-être le seul jet de pierre osé en haut, qui, jusqu'ici, fasse honneur au génie de l'homme. Sa base correcte et nue fait prévoir la distinction timide de son sommet; nulle part son épiderme net ne se boursoufle pour exprimer; et s'il parle, ses discours sculptés à petites ombres dans le granit, tombent, de la pointe au sol, épurés de tout verbiage stérile. Ses fissures même ne le mettent pas en péril de destruction, car on sait que la pluie n'y filtrera point sous l'éponge du mortier. Il est massif de toutes parts, impénétrable à la ruine, excellent lutteur pour la durée, n'étant que la seule pièce d'un cœur dégagé des accidents de son corps.

Néanmoins c'est aux architectes arabes que revient l'honneur d'avoir compris — chez les Perses probablement — le sens triomphal et la beauté d'un fût de colonne isolé, qui ne soutient rien, tout au plus dressé, gardien symbolique — auprès d'une porte; et d'avoir fait de ce *multiple* de la colonne, le minaret un peu plus utile, puisqu'il sert aux mouezzins à chanter le *tekbir*, mais pas assez pour que les exigences pratiques lui aient ôté son caractère de frivolité fière, luxueuse et charmante...

La caractéristique la plus connue, avec le minaret, de la construction arabe, c'est l'arc outrepassé, ou en fer-à-cheval. On est aussi divisé d'opinions sur son origine que sur celle de l'ogive; certains comparateurs inclinent même à penser que cet arc fut simplement

retrouvé et copié en Égypte, par les premiers architectes musulmans, dans les vieux édifices religieux dus aux constructeurs coptes. De même que la prime idée de l'art musulman se résume et se condense aussitôt, devant l'opinion générale, sur l'Architecture, de même celle-ci emporte son chef-d'œuvre tout désigné — parce qu'il est le plus aimable à comprendre et d'un superficiel presque irréligieux : l'Alhambra de Grenade[1]. On y trouve en effet, fleuries à perfection, toutes les semences accumulées par un art en vue de l'élégance snprême. Les minarets à la taille fine manquent, il est vrai. Mais les arcs outrepassés s'y développent selon la formule même de la plus grande beauté possible, s'y appuient sur des colonnettes d'une exquise finesse, y déroulent des fleurons sans surcharges ; les divisions intérieures en cours enjolivées de marbres et salles ombreuses, y

1. L'Alhambra (*El-hamra*) veut dire : *la rouge*. Cette étymologie est à peu près certaine (bien qu'on dise ce palais construit par Mohammed-el-*Hamar* (?) ou *Ahmar*. Il y aurait alors un calembour ou une double raison qu'il fût *rouge*). Mais qu'est-ce qui était *rouge*? est-ce le mortier, mélangé d'un sable ferrugineux et qui, en séchant, faisait de toutes parts les *joints* rougeâtres? ou bien la colline elle-même qui était composée d'une terre rouge?... Ou la pierre des murailles, à force d'affronter le cuisant soleil, en reçut-elle ce voile somptueux de rose profond qui se voit encore, çà et là, aujourd'hui? Mais je me rappelle un mot placé dans la bouche d'Amrou 'l-Qaïs, se refusant à coucher près des entrailles malpropres du chameau égorgé : « Portez ma tente, dit-il, et dressez-la *sur la colline rouge*. » Je me demande s'il n'y a pas là une expression arabe qui fut de fierté habituelle. Le rouge est encore aujourd'hui une couleur d'autorité, de force militaire. Les qaïds seuls auraient le droit de s'habiller de rouge. Par suite, le rouge de l'Alhambra ne serait-il pas un symbole moral, sans recherche d'aucune réelle couleur dans les accessoires? La « colline rouge », c'est-à-dire la plus noble des collines de Grenade, celle où siège le roi, — la *colline-chérif* réservée (nous dirions :) *à la pourpre*... ?

racontent, à la file, le rêve intime des plus précieux jouisseurs musulmans; tout s'y soumet, en un mot, à la règle d'une harmonie sûre, sans étalage de science, répondant, semble-t-il, à la royauté restreinte, familière, d'un maître accueillant. Le goût mauresque s'était bientôt découvert une parenté avec le génie linéaire des constructeurs grecs et romains. Ceux-ci avaient couvert l'Espagne de leurs monuments.

Les artistes arabes étaient tout prêts à resserrer l'alliance spirituelle avec des devanciers d'un sentiment si peu dissemblable, tandis qu'ils répugnaient à la pesante architecture des rois goths. La conception romaine des jardins aux verdures régularisées, rafraîchis par des pièces d'eau et des jets dont les précises trajectoires se raccordent aux lignes rigoureuses de la perspective, passa d'emblée dans l'esprit hispano-mauresque, et y améliora, y inspira l'habileté, ancienne déjà, des inventeurs de vasques à plusieurs retombées, des virtuoses de l'eau jaillissante. Le jet d'eau, dans ces climats heureux,— au ciel toujours pur s'il n'est pas ardent,— le jet qui se tend raide comme un cristal, taille sa ligne d'eau sur l'azur, s'éparpille en gouttelettes une à une discernées, a un tout autre style et une plus gaie expression en sa musique, que le jet des pays de ciel sombre, qui s'embrouille lui-même dans sa brume hésitante, et renifle par le sommet, en bougonnant, sa gerbe lancée sans conviction. En Espagne comme en Orient, le treillis des jets d'eau rappelle et présente devant les yeux les promesses paradisiaques. Son dessin jaillit aussi clair que son langage : ils ignorent les bruines et les bredouillements...

Dans l'Alhambra, les Arabes ont partout réussi à donner l'illusion de cette légèreté, de cette facilité

sans inquiétude à superposer des matériaux de consistance fugace, que leur vanité de bâtisseurs habiles montre volontiers. Très souvent, la charpente des dômes ou toitures est laissée en bois apparents, les nervures à peine masquées, car ils n'aiment pas à noyer l'édifice dans une masse uniforme : architecture de petites boîtes et de petits compartiments! Elle n'aurait pas beaucoup de chemin à faire pour rencontrer le goût japonais — si passionné pour ce genre. La prodigieuse richesse des ornements n'est faite que de moulures en plâtre (d'une composition et d'une dureté, il est vrai, spéciales) appliquées tout simplement sur le bois des poutres, avec des chevilles ou des clous. Ce bois devait être lui-même préservé par une peinture dont on l'imprégnait. Le chef-d'œuvre des arcs à pleins cintres outrepassés consiste en fragments étendus de ce plâtre, qu'on a plaqués sur des pièces de bois horizontales et obliques, puis fixés là par les mêmes moyens de crampons invisibles. C'est à un enchevêtrement de charpentes que le splendide décor extérieur est *suspendu*. On aurait pu appeler cette architecture arabe, tout autant que les vieilles poésies, la *Moâllâqa*, car elle fit preuve d'une surprenante habileté dans l'art, peu pratiqué jusqu'alors, de *suspendre* des motifs précieux à des supports d'aspect provisoire, de les suspendre même *la tête en bas*, essaimant, comme les *medias naranjas*, à partir de la clé de voûte. La coupole des « Deux Sœurs » à l'Alhambra, offre le triomphe de cette descente régulière, étages par étages, de petits pendentifs à surface concave. — Tout cela tient la qualité des bijoux exquis : ce n'est pas *grand ni grandiose*, ni imposant par les perspectives prolongées. C'est un ouvrage fini dans ses moindres détails de

revêtement, et conçu pour être admiré d'assez près, à la faveur du jour faible et tamisant tombé d'en haut, du demi-jour des musées recueillis, qui savent mettre en valeur le brillant des ors. Cette délicatesse dans l'agencement des festons, des floraisons linéaires infléchies, est particulière à l'Espagne; en Égypte, au Caire, on s'est préoccupé davantage de la solidité des matériaux; on les a mieux liés à des fondations et des toitures plus lourdes calculées pour vaincre l'usure. Au Caire, à Damas, l'architecte est savant; à Grenade, à Séville, il joue avec la finesse. Cette fragilité transparente de l'édifice arabe n'est-elle pas, en somme, plus logique et plus convenable, lorsqu'elle se remarque dans une mosquée offerte à Dieu, que la prétention à l'immuable de la matière des immenses et lourdes cathédrales chrétiennes? Les catholiques surtout ont cru honorer Dieu en rivalisant d'immortalité avec lui par les œuvres de pierre : tout sera fragile et passager au monde, pensent-ils, hormis la maison sacrée. La conception des musulmans est plus humble : ils avouent que les mosquées elles-mêmes sont périssables, et ils semblent, en les bâtissant, détachés du formidable orgueil de l'éternité conquise.

Leur architecture, sans idée d'ensemble bien dominante dans le plan, fut ingénieuse et inégale. Elle pourrait servir de transition, pour l'œil, entre la grecque et la gothique : à moitié soumise à la beauté de la ligne, comme celle-là ; envasée pourtant, comme celle-ci, en des détails qui égarent hors du sentiment de la ligne. Elle se contenta parfois d'une sorte de décor dressé à la hâte, telles que sont de nos jours les féeries des Expositions. Par exemple, Abdérame III (Abd-er-Rahman), le créateur du Khalifat d'Occident,

fit élever, avec une étonnante vitesse, dans les jardins de l'Alcazar, un palais pour sa maîtresse Zohra. Une mosquée fut encore bâtie, par son ordre, en quarante-huit jours. Le palais de Zohra, il est vrai, ne dura pas longtemps ; 72 ans, à peine ! Cet amour de la variété rapide, ce débordement de fantaisies devant l'œil, ne sont-ils pas le signe que les écluses du monothéisme, derrière lesquelles s'accumulait l'ennui d'adorer la forme unique et incolore d'un Dieu, se rompaient quelquefois? Le libre désir du changement s'exaltait alors à son aise.

Les chapiteaux présentent partout une irrégularité heureuse, des trouvailles imprévues qui sont les fruits à maturité de ce sentiment. Il faut dire que le chapiteau arabe, s'il est richement varié, n'a pas tant de mérite à l'être, que ceux des ordres classiques, surtout que le corinthien, profondément fouillé, lui, pour des formes décisives. Les charmants motifs arabes sont très souvent sculptés à plat sur les quatre faces du cube de pierre, que l'on croirait préparé pour des entailles plus sérieuses. Mais dans les contours étranglés, on abuse presque du trépan, dont les trous les avivent de manière un peu factice. Ce cube est simplement arrondi aux angles, comme si le travail du corinthien ou de l'ionique allait commencer. Puis l'artiste, découragé peut-être, abandonne son idée, diminue l'effort, laisse le cube de pierre à l'état d'ébauche tracée, pas même creusée ; il se contente de souligner habilement, par une reprise du ciseau, les contours les plus importants de son œuvre laissée plane, telle qu'une gravure. Et, par bonheur, cet amusement superficiel suffit à couronner la gracilité des colonnettes, qui ne suppor-

tent, sous le stuc des arcs festonnés, que des pièces de bois presque légères.

Le visiteur qui entre, de nos jours, à l'Alhambra reste saisi d'*attention*, je crois, plutôt que d'étonnement, devant les circonvolutions innombrables, les entrelacs infinis, les fuites et les retours de lignes d'un tableau qu'il sent lui parler avec une double éloquence, celle de la géométrie linéaire, et celle des sentences inscrites; — sans les deviner ni les entendre, l'une pas plus que l'autre. Mais l'Arabe qui jadis était reçu dans l'Alhambra, même s'il n'était pas un contemplatif exercé aux symboles, pouvait tendre l'oreille tout de suite à l'un de ces deux discours, celui des inscriptions murales. Elles circulent dans toutes les parties du palais, en isolant par un cadre les plus belles choses pour qu'on les admire mieux. Les lettres de ces écritures se nouent et s'apparient tellement bien avec le mouvement général des rinceaux et des entrelacs, qu'on passe par le regard, des unes aux autres, des jambages scriptifs aux enlacements muets, sans que l'on s'en doute. Le fond seul, laissé uni derrière les écritures, avertit que l'on sort du parterre des enroulements pour marcher dans l'allée des syllabes sonores. D'ailleurs, la lecture de l'arabe, n'est-ce pas un exercice d'élan continuel autour des mots, et qui habitue au plaisir de sinuer entre des lignes sèches ? Le bon lecteur est déjà la moitié de l'apprenti ornemaniste. On sait en effet que tout mot arabe se compose sur trois gradins : celui du milieu où siègent les consonnes; un inférieur où se placent des points diacritiques et l'*i*-voyelle; un supérieur qui recueille tout ce qui ne tiendrait pas ailleurs : l'*a* et l'*o*-voyelles, d'autres points diacritiques, et une foule de signes auxiliaires qui

rendent compte de l'*allure* du mot. L'œil est donc obligé de décrire des lacets continuels en surveillant à la fois ces trois alignements ; il pêche adroitement un signe, tantôt ici, tantôt là ; il court et revient en arrière, bondit en haut et plonge en dessous, avec une vigilance qui n'a d'égale que celle du chien de berger : l'œil joue avec son troupeau de consonnes... C'est le début des gestes que doit faire la main du traceur d'arabesques pour les ramener à lui au détour du premier essor en avant. Autrefois l'or entremêlé d'un riche coloris dormait au fond des imperceptibles caissons déterminés par les polygones, et cela devait figurer l'image d'autant de petites lueurs atténuées qui veillaient autour de la sentence... Si l'idée même de cette glose poétique épandue sous le regard est originale, la substance de poésie qu'elle contient est très fine, et délicieuse en saveur. A celui qui pénètre dans la « cour des Lions », une frise adresse tout de suite la parole : « O toi, sache en voyant ces lions, que c'est leur respect pour notre maître, qui enchaîne leur férocité. » Et ce guide vous suit pas à pas, du haut de la muraille : « Voici une sculpture de perles brillantes et de diamants... — Voici de l'argent fondu, rivière de blancheur entre des gemmes splendides... — Ce qui coule se confond avec ce qui gît en scintillant ; et lequel des deux coule ? nous ne savons... » — « Voici l'eau qui tombe dans la vasque, pour, ensuite, s'enfuir dans les tuyaux... » — « Héritier de la gloire des Nasr, que le salut de Dieu reste sur toi à jamais ! Que les festins recommencent et que tes ennemis soient abattus ! » Dans l'intérieur d'une salle, au sud du palais, on lit : « Je suis le jardin embelli dès l'aurore. Vois mon élégance, et tu reconnaîtras en vérité ce que

je suis... » — « Ici, c'est la salle noble, sans égales : elle montre des beautés ; elle en tient d'autres cachées... — La lune s'approche d'elle pour lui parler en secret, et les brillantes étoiles ont désiré avec ardeur être emprisonnées dans cette salle, afin de ne plus voyager sur les routes du ciel. — Les colonnes sont des merveilles ; et des maximes environnent leur gloire, des maximes voltigeant çà et là comme des oiseaux. — Dans ce monument, la lumière se réfléchit sur le miroir des marbres : ils éclairent ce qui serait demeuré obscur. » — « De notre vie, nous n'avons aperçu un jardin plus séduisant par l'éclat de ses fleurs, un parterre plus embaumé voisin de fruits au suc excellent... »

Autour des fenêtres, cette phrase est écrite : « Le frais zéphyr souffle dans cette salle ; — un air qui réconforte, quand la température alanguit. » — « La pleine lune de l'ordre s'est levée au ciel ; son ascension est magnifique ; sa lumière, éclatante ! — Il est, Lui (le sultan Mohammed à qui cette flatterie s'adresse), il est le soleil. Cet astre se maintient dans une telle position que son ombre même accompagne les bienfaits. »

Qui oublierait enfin, s'il a le plaisir de l'avoir lue, l'inscription qui décore la porte du Jugement, à l'Alhambra ? et dont voici les derniers mots : « Que Dieu fasse de cette porte un rempart de protection, et qu'il la mette au nombre des ouvrages de bien et de durée ! » *Djâlhou Allah âzzhou ou afia, ou ktebhou fi(el) aâmal es-solha el-baqya.* L'hyperbole des louanges qu'elles renferment souvent, n'est-ce pas même une autre poussée du « sens » des arabesques ? « Tu protèges le rameau contre le vent du nord-est, dit une

inscription sur la tour de Comarès, et *tu glaces de respect* l'étoile, au sommet du ciel..... — Si les astres scintillent, c'est qu'*ils tremblent* devant toi ! » L'Alhambra est ainsi, pour moitié, une pièce de vers mise en architecture.

IV

On ne décrit pas facilement une *arabesque*. La précision de son dessin se dissipe entre les mots imparfaits. Mais ce que l'on peut faire comprendre, c'est l'état d'esprit d'où est né ce genre d'expression esthétique ; d'où, son éloquence timide, raffinée dans le mutisme.

L'âme des *soufis*, de ces philosophes habillés de *laine*, qui s'adonnaient à la contemplation selon la manière des plus pénétrants mystiques hindous, est passée en partie, — pour sa fraction la plus aisément traduisible, la plus « mondaine », dans un ouvrage bien éloigné de l'ascétisme sombre, plutôt enjolivé par une rhétorique aimable : *Les oiseaux et les fleurs, d'Azz eddin le Iérosolimite* (« Et-Thiour ou el-Azhar » ân hakem Azz ed-din el-Moqadessi (d'el-Qods). L'auteur entend (il est plus juste de dire qu'il *écoute* avec patience et ravissement) toutes choses s'exprimer, dans la nature, par un langage figuré. Tout y a, dit-il, une « langue de situation ou de rapport », *lsan el-hal*, qu'il suffit de comprendre. Et la façon dont son esprit *comprend* est, pour nous, très suggestive. Sa pensée n'est qu'une « arabesque », et son style en poursuit une autre. Qu'on lise, par exemple, ce début : « Louanges à Dieu dont la distance se rapproche, et

dont le rapprochement s'éloigne. » Ne croirait-on pas voir la main qui, tenant un *lazo*, s'essaie à le balancer avant de le jeter? « J'ai reconnu, dit-il encore, que le langage muet a plus d'expression que la parole... » — « Si l'œil de ton intelligence était dégagé de toute matière hétérogène; si rien ne souillait le miroir de ta conscience, chaque être saurait t'apprendre ce qui manque à ses désirs[1]. » — « J'ai jeté sur l'univers le regard de la plus sévère attention, et éclairé du flambeau du discernement, j'ai vu que tous les êtres publient l'existence du Créateur, que ceux qui ne peuvent exprimer leurs sentiments par la parole, prennent un langage muet pour se traduire... J'ai donc examiné scrupuleusement les allusions que présentent les objets de la nature, j'ai approfondi les allégories qu'ils nous offrent, et je me suis convaincu que tout est essentiellement doué de la faculté de se faire entendre... » A propos de la souffrance du nénuphar, Tantale plongé dans l'eau, Azz-ed-din fait dire à la plante : « ... Ma corolle s'incline, je m'enfonce dans l'eau. Mon calice comme un œil vigilant est submergé pour contempler ce qui fait son bonheur, et les hommes irréfléchis ne savent plus où je suis. » Le bec du canard prononce (*Allégorie* 24e) ce qui suit : « L'homme prédestiné au bonheur monte l'esquif de la bienveillance de sa divine amie (l'Intelligence), déploie les voiles de ses supplications, les orientant de manière à recevoir le souffle du zéphyr protecteur; et après avoir franchi les ténèbres épaisses qui cachent les mystères, il fixe enfin le câble de l'espérance, par

1. *Les oiseaux et les fleurs*, traduction de M. Garcin de Tassy.

*

le moyen des attractions de la divinité, au confluent des deux mers de l'Essence et des Attributs, et parvient ainsi à la source même de l'existence, où il s'abreuve dans une eau plus douce que le miel le plus pur. »

Mais c'est la huppe qui ose le plus dans son allégorie; elle joue avec la complication, en prestidigitatrice qui sait nouer et dénouer les boucles les plus emmêlées : « Tu devrais entrer dans l'hôpital de la piété, et présentant le vase de l'affliction, exposer tes souffrances à ce médecin qui connaît ce qu'on tient secret et ce qu'on lui découvre. Tu devrais tendre vers lui le poignet de ta soif brûlante, pour qu'il tâte le pouls de ta maladie, et qu'après avoir connu exactement ta situation malheureuse, il te livre à celui qui est chargé d'infliger les peines de la loi, lequel te lierait avec les liens de la crainte, te frapperait avec les verges de l'indécision et de la futurition, en te rafraîchissant avec l'éventail de l'espérance, te garderait ensuite dans le sanctuaire de la protection, et inscrirait sur le cahier de ton traitement le rétablissement de ta santé. Il préparerait pour toi le myrobalan[1] du refuge, la violette de l'espoir, la scammonée de la confiance, le tamarin de la direction, le jujube de la sollicitude, la sébeste de la correction, la prune de la sincérité, puis la casse du libre arbitre; il concasserait le tout sur la terre de l'acceptation, le pilerait dans le mortier de la patience, le tamiserait dans le tamis

1. On trouve encore quelquefois, dans la boutique des marchands de drogues orientaux, plusieurs substances rares dont la vertu ne paraît pas douteuse à certains : le *myrobalan* est du nombre, avec le nard indien, l'emblic, le belliric, et... les langues de passereaux.

de l'humilité, le dépurerait (le précipiterait) par le sucre de l'action de grâces, et t'administrerait ensuite ce médicament, après la veille nocturne, dans la solitude du matin, en présence du médecin spirituel, pour voir si ton agitation s'apaiserait, si ton cœur que les voluptés t'avaient arraché, pourrait reprendre sa place[1]..... » — Ce galimatias d'apothicaire, à nos yeux ridicule, trahit cependant une luxuriance d'images, un « état d'âme » à haute pression, qui ne demandent qu'à éclater par des jets de lignes, des fusées saluantes, des enroulements qui reviennent mordre leur point d'origine : l'arabesque déjà court en sourdine sous un tel style... Mais c'est peut-être la hideuse araignée qui trouve à confesser le sentiment le plus juste : « J'ai, dit-elle, une propension instinctive *pour les angles*, parce qu'on peut s'y cacher, et qu'ils contiennent une *foule de choses mystérieuses* » (*Allégorie* 35[e]). Quel est le polygoniste arabe qui refuserait de prendre cette pensée comme épigraphe suspendue devant son travail?...

La plus belle floraison des arabesques est à peu près contemporaine d'une scholastique musulmane développée par les subtiles controverses des théologiens. On trouve en Chine, à Canton, sur le tombeau de Ouahhab-Abi-Qabcha, un des plus vénérés apôtres de l'Islam, cette inscription : « Rien sur la terre ni dans le ciel ne peut être comparé à Dieu, *qui n'est ni dans le passé, ni dans l'avenir, ni à droite, ni à gauche, ni en haut, ni en bas*, et qui est partout, en tous lieux »..... L'abeille dit encore : « Aucun architecte ne pourrait imiter la construction de ma cellule. *Euclide* lui-même

1. *Azz-ed-din*, traduit par M. G. de Tassy.

serait frappé d'*admiration* devant la forme de mes *alvéoles hexagonales.* »

L'arabesque n'est pas autre chose que l'expression très intense, par des lignes droites ou courbes, des rapports de formes que nous percevons plus obscurément et désignons : élégance, massivité, volutes légères, lourdes, hésitantes, fermes; motifs gracieux, motifs barbares, fantaisies capricieuses ou limpides, nobles ou banales... L'esprit arabe est parvenu à pousser beaucoup plus loin que le nôtre l'art d'écrire une « symphonie » avec des lignes. Pour l'œil exercé, le plaisir de ce spectacle écrit, voulu, dû à un effort très conscient, n'est pas moindre que celui d'entendre une symphonie musicale. L'Europe a ses Beethoven, ses Mozart; l'Orient a eu ses ornemanistes superbes, ignorés aujourd'hui, mais dont les noms eussent mérité la plus belle gloire. Une courte excursion à travers les morceaux de leur musique suffira à en donner une idée. Il y en a d'irréductibles sous l'analyse des yeux ; cependant la plupart se divisent assez facilement en petits thèmes clairs, juxtaposés. Par exemple, la « polygonie » la plus commune, celle qui orne d'hexagones ou d'octogones, au premier aspect inextricables, les étroites portes de bois sculpté, les plafonds, ou les grands frontispices des manuscrits, se résout en *une croix* que l'on a fait virer sur elle-même, par son centre, autant de fois que l'on veut de degrés dans la complication de figure. Chaque déplacement des branches du motif originel « croix » a dû être aussitôt *tracé.* Mais on n'aurait eu ainsi qu'un motif évoluant, isolé, dans une circonférence, si l'idée très féconde n'était apparue (tous les thèmes polygonaux sont sortis de là) de laisser à demi ouverte et comme indéterminée, la tête

de chacun des croisillons. On ne l'a fermée que par une sorte d'X à angle d'intersection modifiable, et dont le rôle est de *rattraper* les branches égales, tendues vers lui, — *qui le visaient*, de la figure voisine, en tout pareille par son évolution. Ce thème, répété à des distances bien calculées, produit une génération spontanée de larges « cellules » géométriques, dont le cœur coupé, recoupé, la périphérie se hérissant pour s'enfuir et se souder ailleurs, étonnent le regard et l'ensorcellent. Polygones et finesse se recherchent dans le travail intime de l'esprit : même résection, *tendant vers l'infini*, des lignes aperçues grossières, *tant qu'elles sont quadrangles*[1]. Les faiseurs d'arabesques ont obtenu, sans l'aide du kaléïdoscope, des résultats surprenants et qui sont de la même famille optique. Jetaient-ils la forme-thème, d'un seul coup d'inspiration, ou la combinaient-ils par cheminements précautionneux? L'analyse du polygone à croisillons semble trahir plutôt cette seconde manière : — rupture des nœuds, effacements, puis reprises à des angles lointains... L'imprévision de ce qui va se développer, ou l'attente émue de l'incident, voilà ce qu'ils savent vous faire éprouver continuellement, sur un champ banal de formes symétriques. Quand on a l'« œil arabesque » — j'allais dire : l'oreille du musicien arabesque, — on ne tarde pas à distinguer à travers ce tissu de lignes qui montent ensemble ou repartent séparées, s'approchent sans se nouer et tombent pour, énergiquement, s'épanouir, des temps de *silence* et ensuite

1. L'usage de la *bissectrice*, qui donne, avec élégance, l'origine d'un autre mouvement linéaire, est familier aux polygonistes arabes.

de *furia*. Les murs eux-mêmes aident, par leurs fonds, à cette orchestration, car ils présentent de grandes plages de nudité, des déserts vides, après lesquels éclate plus fort le galop échevelé des enroulements. Telle arabesque a sa note *sensible* et sa *dominante*, qu'il faut comprendre pour que l'œil ne la rejoue pas à faux.

Partout domine un art profond qui sait entrelacer les grands motifs, couchés, avec des semis préparatoires de ce même motif, plus petit. Et, de ces lignes ondulantes, l'œil bercé se repose, en dessous, sur une rangée de petites fleurs de lis à pique droite ; pour rencontrer plus bas encore, — à l'ombre, croirait-on, ou dans la fente d'une armure, la ligne étirée du texte koufique. L'habileté est extrême à savoir trouver et superposer le motif linéaire qui apaise, après l'élan d'un motif qui essouffle. Tel groupe de koufique, dont les lignes, vues plusieurs ensemble, paraissent un défilé de chars à hautes ridelles rampant sur de faibles roues, est égayé d'une bordure en mosaïque où sautille la silhouette d'une étoile qui jaillirait d'une vasque de verdure... On ne comprend bien l'inextricable finesse de toutes ces intentions, qu'en reproduisant sur le papier le schéma des motifs.

On entend dire, souvent, que l'art de l'ornemaniste plongeait ses racines profondes dans l'Algèbre. Heureusement pour cette affirmation, que l'on dit aussi la musique née des mathématiques grecques ; si le bel art polygonal n'a pas l'Algèbre pour mère, il la retient sans doute comme aïeule, en passant par le degré de musique dont lui-même serait plutôt fils. On ne voit pas bien ce que les théorèmes d'Euclide apporteraient d'utile en la petite affaire d'une géométrie si simple, si puérile souvent, à tracer... Non seulement, il y a des

harmonies calculées, proportionnées, entre les différentes fractions d'un motif de base, mais ceux qui lui répondent dans la même salle, qui l'escortent d'un peu loin, ont été choisis également en vue de la même expression : ils modulent dans le même ton et en prolongent l'effet doublé. C'est ainsi qu'à l'Alhambra, la salle des Deux Sœurs, dont la coupole appelle l'idée d'une chute de pluie suspendue, aux énormes gouttes, montre encore un peu au-dessous, comme dernière lueur du motif, une guirlande de petites voûtes écrasées de fatigue, affaissées sur elles-mêmes pour avoir tant de fois jailli. Cet évasement d'un plafond, à partir du centre, par une infinité de stalactites, est probablement d'ailleurs le symbole d'une idée religieuse : il signifie l'abondante rosée de la Grâce, qui se multiplie en descendant, et il offre ainsi une grande ressemblance avec l'emblème ecclésiastique dont les Chrétiens ornent, sur les gravures, le dessous du chapeau d'un cardinal ou d'un archevêque : deux longs cordons tressés, à chacun desquels pendent, en cascade, cinq ou trois rangs de houppes... On remarque dans une autre partie de l'Alhambra, au fond de petites niches superposées, des ornements qui figurent assez bien la clé de *sol*. Ils me semblent être « l'accord renversé » du ton précédent (la cascade des pendentifs et stalactites) et vouloir exprimer : remontée souple en haut, liaison facile — par la pointe — à une lignée, abondance de force repliée sur elle-même, par la base. Ce sont les brefs traits de violon qui pourraient accompagner l'invocation des murs : « O héritier de la gloire des Naseur, héritage d'honneur, à côté duquel sembleraient légères les plus fortes montagnes »...

Oh ! comme cette conversation orgueilleuse que font,

avec les yeux, les murailles de l'Alhambra, ont dû, pensons-y, exaspérer la jalousie des rois chrétiens espagnols! Et quel besoin féroce durent éprouver Ferdinand et Isabelle la Catholique, quel besoin d'entrer en vainqueurs dans ce pays de Grenade où le roi maure avait eu l'audace d'écrire partout : « Et il n'y a pas de vainqueur, si ce n'est Allah! » *Oua la ghaleb, illa Allah!*

L'endroit où siège le Khalife, seul ou bien entouré de sa famille, s'annonce presque toujours par un enfoncement, un « rencoignement » du mur de la grande salle des réceptions : on reconnaît là le goût musulman de tout ce qui dissimule la vie et lui fait paravent contre la curiosité externe, — la recherche par instinct du plus faible réduit d'ombre. — « Les angles, a dit l'araignée, contiennent une foule de choses mystérieuses. »

Mais ce qui donne la mesure du raffinement esthétique, de l'intelligence du « goût », en cette belle époque mauresque, c'est de comparer à quel genre de constructions, inspirées aussi par les mœurs nationales — ou les manies traditionnelles, s'adonnèrent, en Afrique, les Arabes qui suivirent. Ils ont bariolé de couleurs, et de lignes, souvent amusantes, jamais profondes en signification, leurs palais d'Alger, de Tunis ou du Maroc, — arabesques de hasard, lignes hors des proportions de l'éternelle Beauté! Déjà en Espagne, dans la dernière période de l'architecture mauresque, la noble, l'imposante courbe de l'arc en fer-à-cheval commençait à se détériorer ; les deux pinces terminales de l'archivolte étaient continuées trop loin, s'avançaient trop l'une sur l'autre, jusqu'à simuler maladroitement une « taille de guêpe » qui

divisait en deux dans sa hauteur, et « fragilisait » l'ensemble de la porte ou de la fenêtre. On dirait que le procédé appris pour obtenir leur épure, consistait à faire tourner, autour de ses épaules, les deux bras étendus d'un homme — vastes branches d'un compas, et de n'interrompre le cercle ainsi tracé par le bout de ses doigts que juste ce qu'il fallait pour donner passage à son corps étroit. Il est remarquable que les artistes musulmans se soient préoccupés surtout d'enjoliver les portes par le haut, à l'endroit où passe la tête, siège de l'intelligence. Ils encadrent le linteau de cordons et de larges bordures sculptées qui s'arrêtent un peu plus bas que les épaules : au-delà, le spiritualisme ne voulait peut-être plus que simplicité dédaigneuse pour le corps matériel... Les sculpteurs ont manifesté maintes fois de ces intentions d'une délicatesse quintessenciée. C'est de même encore que, si l'archivolte d'un arc doit retomber sur un chapiteau qui simule de légères frondaisons végétales, la lourdeur du contact d'assise ne porte pas sur la cime des fins rameaux, mais sur des moignons de ramures tronquées exprès, des moignons disposés en couronne pour le recevoir. Dans la salle des Abencerrages, les chapiteaux représentent, en ciselures et entrelacs, une complète petite mosquée à trois portes conjointes; et censément, le poids du tailloir supportant l'arc général ne pèse que sur les clés de voûte de ces trois portes en miniature. Dans la cour des Lions, le mode d'appui au sol des colonnettes varie de telle sorte, qu'on y devine le schéma d'une mosaïque repérée non régulièrement par les bases, mais cependant soumise à une géométrie. A l'Alcazar de Séville, on suit des labyrinthes de lignes sur le pa-

vage en mosaïque; puis tout à coup on rencontre des points d'attirance de l'attention par des étoiles, formées de recoupements linéaires dissemblables. Les labyrinthes précédents pouvaient être un hiéroglyphe pour la pensée; mais ces carrefours linéaires plus denses, et revenant à temps égaux, produisent l'effet de passes magnétiques devant les yeux, afin de créer l'hypnose. Même impression, de certains amas de lignes, dans la salle des Ambassadeurs: réveils et langueurs, et tout cela menant, couronné par un commandement moral ou une affirmation poétique.

Dans l'arabesque, les lignes « reposantes » comme celles de l'art grec pur se trouvent en minorité; ce sont les lignes d'*excitation nerveuse* qui l'emportent. Il est probable que le goût héréditaire des Européens pour les objets *symétriques*, ou qui se font pendants égaux, n'est que le résultat d'une maladie nerveuse. Les spécialistes connaissent bien celle qui pousse à compter par 2, 4, 6, etc. ou par la série impaire, sur tous les objets environnants. La nervosité que l'art cultive a sans doute pour base l'un ou l'autre genre de cette petite manie. Les Occidentaux souffrent de la série paire ; les Orientaux, surtout les Asiatiques, si chérisseurs de la ligne oblique, de l'inégal, du déjeté à gauche ou à droite, sont en proie à la série impaire... 1, 3, 5, 7, — 21, — 99, —. 101, etc.

Celui qui veut poursuivre de l'œil, sans erreur, le tracé des surfaces infiniment polygonées, est invité d'abord, par les lignes, à la patience, puis sa nervosité s'irrite et sa fatigue augmente : il parvient à un état d'épuisement assez favorable au *fanâ*, ou néant d'extinction des contemplatifs ; et il ne discerne même plus la cause de son mal philosophique : les éternelles

croix enchevêtrées, se surchargeant, fondues en elles-mêmes, se dissimulant avec malice, tellement qu'on se demande si la genèse du plus ordinaire polygone arabe n'est pas la suite d'une gageure audacieuse, d'une plaisanterie sournoise de géomètre chrétien contre l'Islam, ennemi des croix !

Les voûtes ainsi constellées d'ornements procurent une sensation spéciale : rarement voûtes de solidité, mais voûtes d'amusement. Et les petits groupes de pendentifs — les *medias naranjas*, — quand ils procèdent par guirlandes inégales se balançant haut et bas, ont l'air de s'appliquer à un effort pénible pour tantôt soutenir, tantôt remonter les parois d'un édifice qui croule sans bruit... Du haut des fenêtres carrées, descend parfois une frisure compliquée, de pierre ou de faïence, qui tombe assez bas pour intercepter, aux deux tiers, l'ouverture, et nécessiter, en son milieu, une toute petite colonne de soutien. C'est le simulacre d'un store, et l'exaltation de l'idée qui a fait denteller surtout le linteau des portes et des fenêtres, à hauteur de la tête. Mais dans l'étroitesse gênante des deux petites baies laissées côte à côte, on retrouve encore un instinct de piété musulmane, qui fut même chrétien jadis : un désir de cloîtrer sa vie hors des vaines distractions extérieures, de respirer avec gêne le bas monde de la vulgarité, pour mieux se hausser derrière le rideau de l'extase dont les multiples volutes le cachent.

L'inverse, à peu près, de cette idée se retrouve dans les en-têtes de chapitres manuscrits : entre deux colonnettes qui montent, verticales, sans chapiteau, émerge, dans la ligne basse, comme d'un horizon, un triangle où l'or enlace richement la couleur ; symbole

peut-être de l'Espérance, qui poind tout à coup et se lève au ras de la fenêtre vide, encadrée...

C'est une idée pareille, quoique moins appuyée, que l'on voulut traduire, à l'Alcazar de Séville — salle des Ambassadeurs — où l'on remarque souvent deux étages de panneaux, ou compartiments linéaires, sur le mur : ceux du bas, emplis de triangles réguliers, d'un dessin tranquille, tandis que ceux de l'étage supérieur s'embrouillent à plaisir, se hérissent de difficultés visuelles : en bas, c'est la raison claire, mais bornée, de l'homme; plus haut, c'est le mystère diffus et contourné, l'affolant mystère qui lui échappe...

Les Arabes ont montré une habileté particulière à laisser dormir, sous une figure sèche de géométrie, l'idée effilée d'un être vivant, animal ou plante, que leurs scrupules en fait de création n'osaient préciser. C'est ainsi qu'au palais de Grenade, cour de l'Alberca, on distingue, au fond des compartiments qui escortent le dessus des arcs, le schéma linéaire de l'aigle à deux têtes couronné d'une haute aigrette. Ailleurs, la tendance au dessin de la rose se révèle, çà et là, dans les polygones à petits côtés engageant vers le centre, et qui s'arrondissent en cercle. On sait quelle importance a la rose mystique, l'*ouerd*, dans la théologie musulmane. Il y a telles inscriptions (en Sicile surtout), dont les lettres sont à ce point enlacées de l'une à l'autre, entremêlées de fleurs et de nervures sinuantes, que le sens de l'écriture, déjà enveloppée de jambages excessifs, paraît se cacher une seconde fois dans sa ligne d'escorte d'où jaillissent les fleurons, les étoiles et les points diacritiques... Les arabesques ne furent souvent qu'une simplification, — enjolivante par la régularité, — de la nature des fleurs. Les beaux fron-

tispices des livres arabes ramassent leurs motifs autour du titre avec des détails de pétales divisant distinctement une corolle. Quant à l'ornement final, au cul-de-lampe, qui clôt le livre, c'est, parfois une lune remplie d'un soulèvement de petites lignes, calmées au milieu; — ou bien encore le croissant qui naît, et se détache en plus sombre sur l'orbe clair de la lune — roulement interne de l'épicycle. Les allusions astronomiques, moins fréquentes sur les murs que dans les manuscrits, ont l'air de traduire que le globe terrestre est suspendu au centre du ciel, sur un axe, et que, par sa petitesse, il n'a que la valeur du point dans le cercle[1]. Le motif terminal d'un manuscrit, ou séparatif des chapitres, peut être encore la feuille mystique, à pointe en bas, au cœur pacifié par un thème d'aisance et de clarté, entre les dentelures confuses : sourde expression que la beauté de la ligne pure ne rayonne qu'en échappant aux mêlées usuelles du monde. — « Ne te mêle pas à la foule; sois ébloui par les astres du spiritualisme », dit *Azz ed-din* parlant au nom de la chauve-souris. On distingue, sur la porte de la Màrtorana, comme un cœur avec deux oreillettes et un ventricule; des veines sortent tout autour, en se tordant...

Les arabesques ont dû avoir un sens *arrêté* par un contrat secret de l'élite, une expression sourde pour les initiés, comme ici les raffinements de l'extrême politesse. La peinture de la réalité, celle du « sens

1. Ou encore, variations sur cette « image » arabe : la terre est située dans le creux de la sphère comme le jaune dans l'œuf (voy. Maçoudi). Certains enroulements *bouclés* ressemblent étrangement au plan de circulation annuelle des planètes « autour de la terre », ou à leurs lacets apparents, des unes aux autres.

commun », ne leur eût pas suffi. Le mystère tiré de la métaphysique des choses commençait à peine à les contenter !

Nul n'a mieux compris que l'artiste arabe le sens *intime* des motifs doubles symétriques, des « pendants », à côté d'un motif unique coulant de biais, à la chinoise. C'est l'abondance des variations subtiles sur quelques idées de base, peu renouvelées, c'est la verve et l'à-propos, qui font le charme de cette ornementation. L'artiste prend à tâche de ne laisser jamais l'œil dormir en repos sur une habitude visuelle. Ici la « grecque » banale se rompt, et se rattrape à des angles en retour ; là, elle évolue vers la natte, ou la tresse de jonc. Ailleurs c'est le motif qui n'apparaît, à la façon chinoise, qu'une fois en entier, ses répétitions voisines étant soudain tronquées par une dure ligne droite qui en rejette le centre hors de vue. Ou c'est, à travers les difficultés voulues d'un labyrinthe, l'irruption brusque, à espaces égaux, d'une note « sécante », qui contrarie toutes les directions linéaires. Le polygoniste-enlumineur devait effacer à plaisir la trace de ses progressions mystérieuses au long des lignes sourdes, dissimuler sa manière de ressaisir des angles lointains, en un mot, ses réussites et son « imprévu », afin d'exhiber un problème insoluble et d'autant plus captivant. Sans doute il repassait au noir ce qu'il avait essayé, ou « disséqué », en couleurs. — Inépuisable joie musulmane de se défendre par un treillis, un rideau, une grille, contre les regards étrangers ; suave volupté du *cloître*, d'où l'on n'aperçoit plus rien, que tapi derrière des festons et des rinceaux spirituels ! Car j'ai dit combien il était facile, relativement, d'analyser une surface couverte d'hexa-

gones, quand on connaît l'*angle de fuite* des lignes finales de chaque croisillon, puisque par là sont déterminés les points de naissance des hexagones voisins. Si l'ornemaniste n'avait pas caché les repères de son premier travail, l'éblouissement qu'éprouve le spectateur au milieu de tous ces angles repris et quittés ne se serait pas produit ; l'intérêt de l'œuvre générale eût été grandement diminué. Il y a même une variété polygonale formée par des croisillons qui ne se closent pas à leur pointe, mais dont les lignes s'approchent seulement, pour diverger aussitôt, sans contact. Enfin certains groupes de polygones croisillonnés réunis par quatre ou huit, simulent assez bien une *rose* faite d'éléments hexagonaux distancés.

La marqueterie de marbre (il faudrait accepter ce terme, plus juste en mainte occasion que celui de mosaïque) pouvait disposer d'une double puissance, celle des lignes froides de géométrie, et celle des petites surfaces nettes, égayées par de riches couleurs. Ses expressions arabesques sont très souvent profondes et prolongées. Telle se compose d'hexagones *dissous*, presque dissolus, qui donnent, à les suivre, une angoisse ; telle autre est une mosaïque « douloureuse », tant elle irrite par ses soubresauts rudes, ses cahots réguliers. Une autre encore déroule une plage unie, semée de petits triangles *sans ajours* ; mais aux quatre angles, se tient l'apparition de regret, le signe triste, d'*un quart* du même motif décapité par la bordure... Quelquefois l'emblème de Sicile, les trois jambes écartées, s'annonce, sans paraître clairement... Certain sillage anguleux de *noir* montant à travers une marqueterie, a son rythme significatif... Un des minarets de Damas présente cinq bandes

ornantes séparées par des bandes blanches. L'ornante-première par le bas est la réponse à la cinquième, du faîte ; mais elle lui répond par des *pleins* symétriques à ses *vides*. Le dessin de la seconde obéit aux « pieds d'appui » des ornements de la première; la troisième est de l'écriture, et la quatrième donne le *pied de direction* des colonnes sinuantes qui montent, *en noir*, entre les ornements *vides* de la bande cinquième... Tel pavement de marbre tourne autour d'une idée de zodiaque, sans vouloir l'atteindre...

Quels artistes ont poussé plus loin que ceux-là l'obscure science de discourir avec des pleins et des vides ? Cet alphabet, sans doute connu, jaloûsement transmis, a dû se perdre bien vite ; il n'y a qu'à essayer de suivre un sens limpide sur les tapis de l'Orient actuel, même de l'Orient postérieur d'un siècle à la belle époque des ornemanistes : l'art des lignes les embrouille au hasard ; c'est une géométrie qui se disloque, et travaille hébétée sur son œuvre. Au contraire, qu'on se mette en face d'un vantail de porte isolé, au bois creusé de ces élégants polygones si souplement à l'aise en leur complication, on sentira tout de suite l'intensité de l'expression polygonale, sur ce morceau pris sans liens avec un ensemble ; s'il eût été relié à la surface totale d'un plafond de stuc, d'un tapis, ou d'une page manuscrite, les surcharges voisines de l'identique l'eussent éteint.

L'étroitesse constante des portes musulmanes, par le bas, résulte du cercle, trop large en majesté, que décrit leur sommet ; — sans doute, là aussi, un instinct d'humilité religieuse, la défaite, signalée, d'un orgueil... Cependant la fierté reste, car les ornements qui contournent la porte, en descendant du linteau,

ne daignent point frôler le sol ; ils s'arrêtent *avant* la dernière marche, et ont l'air, en se dissipant, de tenter un effort pour soulever le seuil : le contemplatif croirait entrer dans une page de manuscrit d'où le texte, négligeable, fut enlevé au bas, pour mieux faire étinceler le superbe frontispice. Le vestige d'auvent, qui parfois domine et non sans grâce, les portes arabes, semble avoir indiqué les limites de l'ornementation du linteau, par son ombre si dure, quand le soleil la promène et ramène : c'est la trace de cette ombre qui fut refouillée de sculptures et de couleurs. Cette étroitesse elle-même des avancements ou reliefs sur les murs arabes fut calculée, car l'ombre *les doublant en noir*, s'ils eussent été plus importants, l'harmonie aurait cessé d'exister entre l'ouverture principale et ses accessoires ornants.

Quant aux colonnes, qui ne sont pas œuvres arabes, comme on le sait, elles furent toujours l'élément de prédilection de l'architecture mauresque. L'admirable idée de les réunir en forêt dans la mosquée de Cordoue, en témoigne, et fut le contentement de cette passion. Les anciens nomades avaient-ils conservé, enfoui dans leur cœur jusqu'au temps des Khalifes, l'instinct primordial, la mémoire d'un plaisir à frôler de l'épaule les grands pieux, les *aoutad*, qui obstruent la tente tout en l'étayant ? Certes ils durent ressentir cette volupté comble, à se faufiler entre les beaux soutiens de marbre des mosquées, tous droits, jamais heurtants sur les têtes ! Les alignements de colonnes de la *Mesquita* obéissent, d'ailleurs, à l'évidente idée d'un bois de palmiers régularisé. Les deux étages d'arcs, s'ils ont aussi pour utile effet d'affermir la verticalité des colonnes, furent

conçus d'abord comme imitation ingénieuse des rameaux de deux genres qui terminent un palmier : l'arc vain, jeté dans le vide, traduit l'élan des basses palmes vite retombantes, tandis que le *bouquet* supérieur des *djerids* est figuré par l'arc utilisé. Et comme apparaît louable alors la masse, parfois lourde, du chapiteau cubique, à peine entaillé, s'il est là pour représenter les régimes obèses de dattes !... On voit, à l'Alhambra, des colonnes dont le chapiteau est *surhaussé* d'une sorte de pilier carré à quatre colonnettes d'angle : ce n'est plus, en ce cas, la copie de la grappe énorme pendant sous les djérids, mais plutôt la vision, enceinte de géométrie, d'un épais fourré de feuillage où se confondent, tissés comme un feutre, rameaux, folioles piquantes et fruits, — les quatre colonnettes, seules, dégageant leurs groupes d'abondance..... Le souvenir insistant du palmier se retrouve peut-être encore dans la construction de quelques minarets aux parois cannelées — tels, sur le stipe, les moignons secs d'anciennes feuilles tombées, — et qui, montrant tout en haut, une logette de mouezzins ornée à profusion, appellent l'image d'un tronc aride et antique qui recommence à vivement végéter par le cœur de sa cime...

De nos jours, l'aptitude à mettre de l'ordre dans une complication voulue s'est réfugiée vers la mécanique. Nous emmêlons, par tour de force, ou bien tirons à l'écart les divers organes des machines, — sans souci de la Beauté pure, il est vrai. En d'autres siècles, ce sens dormant de percevoir la simplicité d'un but sous d'infinies combinaisons qui le recouvrent s'était éveillé dans une autre région de l'intelligence humaine. L'arabesque fut une des dernières fleurs de

délicatesse épuisée, et d'intention sublime, qui put éclore sur le cœur — affiné en religion ainsi que dévié par la recherche des voluptés ultimes, — de ces très nobles chevaliers du désert, qui avaient fini, généalogistes faiblissants, par admettre dans leurs harems de conquête, les sangs de trop de races, et dans leurs cœurs, les convoitises de l'Impossible, issues d'intelligences trop exquises.

FIN

TABLE

*

ANGERS. — IMP. ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie.

